

SAINT JEAN CHRYSOSTOME

## Lettres à Olympias

ou

Les 17 lettres que saint Jean Chrysostome  
Archevêque de Constantinople  
adressa, durant son second et dernier exil  
(404 – 405)  
à la diaconesse Olympias



Suivies d'une

## Vie anonyme d'Olympias

Rassemblées par Albocicade  
2009

## Petite préface

Durant son second (et ultime) exil, l'archevêque Jean de Constantinople (ultérieurement surnommé "Chrysostome" – "Bouche d'Or" – ) échangea une correspondance importante avec les personnes qui lui étaient restés fidèles, au premier rang desquelles il faut compter la "diaconesse" Olympias (ou, selon l'ancienne graphie française "Olympiade").

Ce sont donc les 17 lettres de St Jean Chrysostome à Olympias, dans la traduction publiées en 1864 sous la direction de M. Jeannin.

Ces lettres, ainsi que le reste des œuvres complètes de St Jean Chrysostome, ont été numérisées par les moines de l'abbaye St Benoît de Port Valais (Suisse).

<http://www.abbaye-saint-benoit.ch/saints/chrysostome/index.htm>

Cependant, si au XIXe siècle on pouvait écrire " *On n'a pu retrouver l'ordre chronologique des lettres de saint Chrysostome* ", les travaux d'A.-M. Malingrey pour le volume 13 bis des Sources Chrétiennes offrent une répartition chronologique "probable" en fonction d'éléments internes. C'est donc cette ordre que nous suivons.

Par ailleurs, Mme Malingrey complétait son édition des "Lettres" par une "Vie anonyme d'Olympias", dont une traduction française avait précédemment été publiée en 1906, dans la "Revue de l'Orient Chrétien". C'est cette traduction réalisée sur le manuscrit grec 1443 de la Bibliothèque Nationale par J. Bousquet que nous avons retrouvé (ROC n° 11, 1906) que nous avons retrouvé et que nous présentons (en pdf image).

# Les lettres à Olympias

## **Lettre 1.** (anciennement numérotée XI.)

*A LA VÉNÉRABLE ET TRÈS-PIEUSE DIACONESSE OLYMPIADE ,  
JEAN , ÉVÊQUE , SALUT DANS LE SEIGNEUR.*

Plus l'épreuve s'accroît, plus aussi nous recevons de consolation, plus nous avons d'espoir dans l'avenir. Tout nous réussit à souhait, et vraiment nous naviguons à pleines voiles. A-t-on jamais vu, jamais entendu rien de semblable ? Que de bancs de sable ! que de rochers ! que de tourbillons et de tempêtes ! C'est une nuit affreuse, ce sont d'horribles gouffres, des écueils sans nombre ; et cependant nous voguons sur cette mer, comme si nous étions dans le port. Que cette pensée, ô très-pieuse Olympiade, vous aide à dominer le trouble et l'agitation de votre âme. Daignez me rassurer sur votre santé ; pour nous, tout va bien, le corps et l'âme. Notre corps s'est fortifié, nous respirons un air pur, et les soldats qui nous escortent nous comblent de bons offices. Nous n'avons pas besoin de domestiques ; eux-mêmes nous en tiennent lieu. L'amour qu'ils nous portent en est cause. C'est comme une garde rangée autour de nous, et chacun s'estime heureux de nous être utile. Notre seule peine est de ne pas savoir si vous vous portez bien. Dites-le nous donc, pour nous combler de joie ! Que je saurai de gré à notre cher fils Pergamius ! S'il vous plaît de nous écrire, usez pour cela de ses services. C'est un ami sincère, qui nous est tout dévoué, qui fait le plus grand cas de votre modestie et votre piété.

## **Lettre 2.** (anciennement numérotée X.)

*A LA MÊME.*

Secouez cette crainte que vous cause notre voyage. Je vous l'ai déjà dit, je me sens plus de santé et de vigueur. L'air nous est favorable, et ceux qui sont chargés de nous mener en exil mettent tous leurs soins, s'appliquent de toutes leurs forces à nous procurer du repos et du soulagement, au delà même de nos désirs. J'allais partir de Nicée quand je vous ai écrit, le troisième jour de juillet. Donnez-nous donc souvent des nouvelles de votre santé. Vous le pouvez par l'entremise de Pergamius, en qui j'ai toute confiance. Ne nous rassurez pas seulement sur votre santé ; dites-nous aussi que vous avez dissipé ce nuage de tristesse qui enveloppait votre âme. S'il en est ainsi , nous vous écrirons plus souvent, puisque nos lettres ne seront pas inutiles. Si vous voulez que nous vous écrivions fréquemment, mandez-nous que vous en retirez quelque avantage. Alors, soyez-en sûre, nous nous

montrerons prodigue.. Il est venu tant de voyageurs qui pouvaient nous apporter de vos lettres ! Il nous a été pénible de ne rien recevoir.

**Lettre 3.** (anciennement numérotée IX.)

*A LA MÊME.*

Quand je vois le long des routes, dans les bourgades, dans les villes, le peuple, hommes et femmes se précipiter pour nous voir, et fondre en larmes en notre présence, je songe à la douleur qui vous accable. C'est la première fois que ces gens nous aperçoivent, et telle est pourtant leur affliction qu'ils ne peuvent la supporter. En vain les prions-nous d'être plus calmes, en vain cherchons-nous à les consoler, à les rassurer : leurs larmes ne font que redoubler. Quelle ne doit donc pas être l'agitation de votre âme ? Mais plus la tempête a de violence, plus aussi la palme aura d'éclat, si vous savez rendre grâce au sein de la tourmente, si vous savez résister avec courage. C'est du reste ce que vous faites. Que le pilote, sur une mer orageuse , déploie outre mesure les voiles du navire, tout est perdu. Qu'il dirige au contraire le navire avec prudence , il ne court aucun danger. Ainsi donc, dame très-pieuse, ne vous abandonnez pas à la tyrannie de la tristesse; mais sachez triompher de la tempête à force de raison. Vous le pouvez; votre sagesse peut dominer l'orage. Mandez-nous qu'il en est ainsi; et même en pays étranger, nous ressentirons une grande joie, en apprenant que vous supportez cette affliction avec sagesse et intelligence, C'est des environs de Césarée que je vous écris.

**Lettre 4.** (anciennement numérotée XII.)

*A LA MÊME.*

C'est après avoir échappé à cette maladie qui m'a surpris en route et dont j'ai porté les restes jusqu'à Césarée, c'est après avoir pleinement recouvré la santé, que je vous écris de Césarée même. Les soins m'ont été prodigués, par d'excellents, par d'illustres médecins, dont la sympathie et l'affection m'ont fait plus de bien que tous les remèdes. L'un d'eux a même promis de partir avec nous; plusieurs éminents personnages nous ont fait la même promesse. Nous vous tenons au courant de toutes nos affaires, et vous ne nous rendez guère la pareille. C'est un reproche que je ne cesse de vous faire. N'accusez que votre négligence,, et nullement le manque d'occasion. Le frère de l'évêque Maxime est venu ici il y a trois jours; j'attendais une lettre de vous, et il m'a dit que vous n'aviez pas voulu lui en remettre. Le prêtre Tigrius a fait comme vous. N'oubliez pas de le lui reprocher, à lui qui nous porte un amour si vif et si sincère et à tous ceux qui entourent l'évêque Cyriaque. Ne blâmez ni Tigrius, ni personne de ne m'avoir pas suivi dans mon exil. C'est une faveur qui nous était réservée.

Peut-être auraient-ils voulu partir avec nous, sans pouvoir réaliser leur désir. Gloire à Dieu pour toutes choses! Ce sera toujours ma maxime dans toutes les circonstances de la vie. Qu'ils n'aient pu me suivre, je le veux bien; mais du moins ne pouvaient-ils pas m'écrire ? Quant aux soeurs du vénérable évêque Pergamius, qui montrent tant de zèle pour nos intérêts, remerciez-les en son nom. Elles ont inspiré au duc, son gendre, tant de bienveillance à notre égard, qu'il souhaite vivement de nous voir. Donnez-nous souvent des nouvelles de votre santé et de la santé de nos amis. Mais soyez sans inquiétude à notre sujet; car nous nous portons bien, nous avons l'âme tranquille et joyeuse, et nous goûtons un parfait repos. Nous voudrions savoir si l'on a mis en liberté ceux qui accompagnaient l'évêque Cyriaque. On ne nous a rien dit de bien clair à ce sujet. Renseignez-nous donc vous-même, et dites à l'évêque Cyriaque que la tristesse m'a empêché de lui écrire.

## **Lettre 5.** (anciennement numérotée VIII.)

### *A LA MÊME.*

Même après avoir quitté Constantinople, je devais donc trouver encore cet empressement qui m'émeut jusqu'au fond de l'âme. Tous ceux qui nous rencontrent, soit Orientaux, soit Arméniens, fondent en larmes dès qu'ils nous aperçoivent, poussent des gémissements et nous suivent en déplorant notre sort. Vous le voyez donc, vous n'êtes pas seule à vous affliger à cause de moi : et c'est là pour vous un puissant motif de consolation. Ecoutez le Prophète déplorer un mal vraiment affreux et insupportable : *J'attendais, s'écrie-t-il, que l'on s'attristât avec moi; et personne ne s'est présenté; j'attendais des consolations, et personne n'est venu me consoler.* (Ps. LXVIII, 21.) N'est-ce donc pas une consolation bien grande que de voir tout l'univers s'associer à notre tristesse? s'il vous faut quelque chose de plus, je vous dirai : Après avoir tant souffert, nous nous portons bien, nous ne sommes nullement inquiété; dans le plus parfait repos, nous passons en revue nos souffrances, nos continuelles afflictions, les attaques dont nous avons été l'objet, et ce souvenir nous remplit sans cesse de joie. Que cette pensée chasse loin de vous cette tristesse qui couvre votre âme comme d'un nuage, et donnez-nous souvent des nouvelles de votre santé. Quand on m'a remis la lettre de mon très-cher seigneur Arabius, j'ai été surpris de ne rien recevoir de vous : car sa femme, je le sais, vous est très-attachée. Rappelez-vous bien aussi que tout passe ici-bas, la joie comme la tristesse. Si la porte est étroite, si le chemin est resserré, ce n'en est pas moins un chemin, c'est un mot que je vous ai souvent répété. Si la porte est large, si le chemin est spacieux, ce n'en est pas moins encore un chemin.

Séparez-vous donc de cette terre, brisez ce lien charnel qui vous retient attachée , secouez les ailes de votre sagesse, et ne les laissez point s'appesantir sous cette ombre et cette fumée. Les choses de ce monde, en effet, ne sont-elles pas ombre et fumée? bien plus, quand vous voyez ces hommes qui ont agi si cruellement envers nous , rester dans leur pays, chargés d'honneurs et environnés d'un nombreux cortège, dites-vous à vous-même : *Elle est large la porte, elle est spacieuse la voie qui mène à la perdition* (Matth. VII, 13), et alors déplorez leur sort, versez des larmes sur eux. Le criminel qui, au lieu d'être châtié dans ce monde, se voit comblé d'honneurs de la part des hommes, trouvera dans ces honneurs mêmes, après cette vie, la matière des plus horribles supplices. Si le riche de l'Evangile endura de si affreux tourments, ce ne fut pas seulement à cause de sa cruauté envers Lazare, mais aussi à raison de cette prospérité dont il ne cessa de jouir, malgré sa cruauté, et sans revenir à de meilleurs sentiments. C'est là ce que nous n'avons cessé de vous redire. Entretenez-vous de ces pensées et d'autres semblables, pieuse Olympiade; et déposez ce lourd fardeau de la tristesse. Mandez-moi que vous avez réussi ; alors, comme je vous l'écrivais, j'emploierai plus fréquemment le remède, une fois persuadé que mes lettres peuvent quelque chose pour consoler votre âme.

## **Lettre 6.** (anciennement numérotée XIII.)

### *A LA MÊME.*

Enfin nous respirons maintenant que nous sommes à Cucuse, et c'est de cette ville que nous vous écrivons. Enfin nous revoyons la lumière, après avoir été plongé dans cette fumée, dans ce nuage de souffrances qui sont venues fondre sur nous pendant le voyage. Maintenant que la douleur est passée, je vais vous raconter tout ce que nous avons souffert. Je n'ai pas voulu le faire plus tôt pour ne pas vous causer trop de chagrin. Pendant plus de trente jours j'ai été sans cesse brûlé par une fièvre ardente. Ajoutez la longueur et les difficultés du chemin, et ces cruelles douleurs d'estomac qui ne me donnaient aucune trêve. Et là, point de médecins, point de bains, pas même les choses nécessaires à la vie : aucun soulagement enfin. Les Isauriens pouvaient à chaque instant survenir. Nous étions en butte à toutes les peines qu'engendrent des routes presque impraticables, le souci, l'inquiétude, l'ennui, et cette pensée qu'il n'y avait près de nous personne pour prendre soin de nous. Mais tout cela maintenant est passé. Une fois arrivé à Cucuse, nous avons vu disparaître les moindres traces de la maladie; notre santé est aujourd'hui florissante; nous n'avons plus à craindre les Isauriens ; il y a ici bon nombre de soldats, tout disposés à se mesurer avec eux. Tout nous arrive en abondance, bien que nous soyons dans un vrai désert; tous se montrent bienveillants à notre égard. Dioscore

s'est trouvé ici par hasard, et il vient de m'envoyer à Césarée un de ses serviteurs pour me prier et me supplier de ne préférer, aucune maison à la sienne. Beaucoup d'autres m'ont fait la même prière. J'ai donné la préférence à Dioscore, et c'est chez lui que je suis logé. Il nous est tout dévoué; et nous ne cessons de lui reprocher tant de libéralité, tant de bons offices. A cause de nous il a quitté la ville pour venir à la campagne, afin de nous entourer de toute sorte de soins ; il nous fait construire une maison pour nous protéger contre les rigueurs de l'hiver, et il se donne à cet effet beaucoup de peines : en un mot il n'est rien qu'il ne fasse pour nous être utile. Ajoutez que beaucoup d'intendants et d'économés, sur une lettre de leurs maîtres, s'empressent continuellement de nous venir en aide. Si je vous ai rappelé tout cela, si j'ai déploré devant vous les maux que j'ai soufferts, si je vous ai ensuite exposé les heureuses circonstances qui ont suivi, c'est afin que personne ne s'avise de m'éloigner d'ici. Si ceux qui nous favorisent nous laissent libres de choisir le lieu que nous désirerons, et qu'ils ne veuillent pas nous assigner ensuite tel ou tel lieu, selon leur bon plaisir, c'est une faveur que vous devrez accepter. Mais s'ils veulent nous faire passer d'ici dans un autre pays, et qu'il nous faille voyager de nouveau, cela nous serait fort pénible. D'abord ils pourraient nous envoyer dans une contrée bien plus éloignée et bien plus désavantageuse; ensuite, les fatigues du voyage nous sont mille fois plus à charge que l'exil. Le voyage que je viens de faire ne m'a-t-il pas conduit aux portes de la mort? Maintenant, à Cucuse, nous avons retrouvé un séjour fixe et le repos; et ces os brisés, ce corps accablé par les fatigues, nous pouvons, grâce au repos, leur rendre leur première vigueur. Le jour même de mon arrivée, j'ai rencontré la pieuse diaconesse Sabinienne, elle-même aussi brisée, accablée. Elle est dans un âge où l'on supporte difficilement les voyages ; mais elle a toute l'ardeur de la jeunesse, et ne sent point les coups de l'adversité. Elle était toute prête, disait-elle, à m'accompagner en Scythie, quand le bruit courait que je serais emmené dans ce pays. Elle est bien résolue, dit-elle encore, à ne pas s'en retourner; elle veut être partout où je serai. Les chrétiens l'ont accueillie avec empressement et bienveillante. Constantius, ce prêtre si pieux, devrait se trouver ici depuis longtemps. Il m'a écrit de lui permettre de venir me rejoindre. Car, disait-il, malgré son grand-désir, il n'oserait se mettre en route, sans avoir reçu mes conseils. Il ajoutait qu'il ne pouvait rester à Constantinople ; il se cache, il vit dans la retraite, tant il se voit accablé sous le poids de l'adversité. Suivez mes instructions au sujet du lieu de ma demeure. Si vous jugez à propos de sonder leurs intentions, ne dites rien de vous-même, cherchez seulement à pénétrer leur dessein, toujours avec prudence, et vous le pouvez. Et si vous voyez qu'il s'agisse de quelque ville voisine de la mer, comme Cyzique, et peu éloignée de Nicomédie, acceptez cette proposition. Si, au contraire, il est question d'un pays éloigné, plus éloigné ou aussi éloigné que celui-ci, gardez-vous bien d'accepter. C'est ce qu'il y aurait de plus fâcheux et de

plus ennuyeux pour moi. Ici je goûte un profond repos, et il m'a suffi de deux jours pour chasser tous les ennuis de ce pénible voyage.

**Lettre 7.** (anciennement numérotée I.)

*A LA MÊME.*

1. Je vais donc essayer d'adoucir la plaie de votre tristesse et de dissiper ces pensées qui ont amoncelé dans votre âme de si épais nuages. Pourquoi êtes-vous troublée? Pourquoi tant d'affliction et de douleur? Ah ! c'est qu'une violente , une affreuse tempête s'est abattue sur les Eglises, et a répandu sur elles une nuit ténébreuse; elle s'accroît de jour en jour, elle enfante d'horribles naufrages, et l'univers est menacé de périr. Ces calamités, je ne les ignore pas: qui pourrait donc les nier? Bien plus, cette horrible tragédie, je veux la rendre plus sensible encore, en vous la représentant dans un énergique tableau. Nous voyons une mer agitée jusque dans ses profondeurs, les matelots morts et nageant au-dessus des flots, ou bien s'abîmant dans les ondes, les sis du navire dispersés, les voiles déchirées, les mâts rompus, les rames échappées aux mains des rameurs, les pilotes, loin du gouvernail, assis sur quelques débris du vaisseau, pressant leurs genoux dans leurs mains, et à bout de ressources, réduits à verser des larmes et à pousser des gémissements. Ils ne voient plus ni ciel ni mer, autour d'eux s'étendent d'affreuses ténèbres, une profonde nuit, qui ne leur permet pas même d'entrevoir leurs proches. Les flots mugissent, et de leurs seins les monstres marins se précipitent de toute part sur les passagers: Mais pourquoi me consumer en efforts inutiles? J'ai beau chercher quelque image des maux présents; ils sont au-dessus de toute expression, et je me sens vaincu par leur immensité. Au reste, malgré tant d'horreur, je ne perds pas l'espoir d'un meilleur avenir, quand je songe à cette Providence , qui n'a pas besoin des ressources de l'art pour triompher de la tempête, mais qui d'un signe peut en briser la violence. Elle ne se hâte point, il est vrai, le plus souvent, au contraire, elle ne dissipe point sur-le-champ les maux qui se produisent; elle les laisse s'accroître, et quand ils ont atteint leur développement, quand tout espoir de salut disparaît, elle se révèle par un miracle qui frappe d'étonnement, et ainsi tour à tour elle manifeste sa puissance et exerce la patience de ses serviteurs. Ne vous laissez donc pas abattre, ô Olympiade ! La seule chose qu'il faille redouter, la seule tribulation qui soit à craindre, c'est le péché. N'est-ce pas là ce que je n'ai cessé de vous dire? Tout le reste, embûches, inimitiés, fraudes, calomnies, outrages, accusations, confiscations, exils, glaives acérés, flots soulevés par la tempête, assauts livrés par l'univers conjuré, tout cela ne mérite pas qu'on s'en inquiète. Eh ! tout cela n'est-il pas temporaire, éphémère ? Tout cela ne regarde-t-il point ce corps sujet à mourir, et peut-il causer quelque dommage à une âme qui sait être



circonspecte? Aussi, l'apôtre saint Paul voulant nous montrer toute la fragilité des biens et des maux de la vie présente, n'a besoin que d'une seule parole : *Tout ce qui se voit , est temporel* (II Cor. IV, 18 ) , nous dit-il. Quoi donc , vous redouteriez ce qui est temporel, ce qui s'écoule avec la rapidité d'un fleuve ? Cette image, vous pouvez l'appliquer à tous les événements de cette vie, qu'ils soient joyeux, qu'ils soient tristes. Un autre prophète compare le bonheur de l'homme, non pas à l'herbe des champs, mais à quelque chose de moins durable encore ; toute cette félicité, dit-il, *c'est comme la fleur de l'herbe*. Il ne s'agit pas seulement d'une partie de ce bonheur, comme la richesse, la volupté, la puissance, les honneurs : non, mais il appelle du nom de gloire tout ce qui jette quelque éclat sur notre vie, et cette gloire il la compare ensuite à l'herbe des champs : *Toute la gloire humaine, dit-il, ressemble à la fleur de l'herbe*. (Isa. XL, 6.)

2. Mais, direz-vous , l'adversité est un lourd, un insupportable fardeau. Entendez cette autre comparaison, bien capable à son tour de vous faire mépriser l'adversité. Le prophète compare les injures, les outrages, les opprobres, les railleries, les pièges auxquels nous sommes exposés de la part de nos ennemis à un vêtement usé, à la laine rongée par les vers. Voici ses expressions : *Ne craignez pas les outrages des hommes; ni leurs mépris. Les vers les dévoreront, comme un vêtement; et la teigne les rongera, comme elle ronge la laine*, (Isa. LI, 7, 8.) Ne vous troublez donc point des maux qui surviennent ; n'allez pas implorer celui-ci ou celui-là , ne poursuivez pas des ombres fugitives (c'est une ombre en effet que l'appui d'un homme) ; mais ne vous laissez pas de prier Jésus que vous adorez; qu'il fasse un signe, et à l'instant toutes vos craintes seront dissipées. Vous avez prié, et cependant les maux n'ont point cessé. Ainsi que je le disais tout à l'heure, c'est la conduite ordinaire de la Providence, de ne pas dissiper sur-le-champ les maux qui nous accablent. Elle les laisse s'amonceler autour de nous, et quand nos ennemis ont, pour ainsi dire, consommé toute leur malice, soudain, il ramène un calme et un ordre auxquels on était loin de s'attendre. Non content de nous envoyer les biens que nous attendons et que nous espérons, il se plaît à nous en envoyer de plus nombreux et de plus grands , et c'est pourquoi saint Paul disait: *A celui qui peut nous faire du bien avec surabondance, et nous accorder plus que nous ne lui demandons ou que nous ne pouvons espérer*. (Eph. III, 20.)

Ne pouvait-il pas préserver les trois jeunes Hébreux de la tentation? Il ne le fit pas, afin de leur ménager de grandes récompenses. Et c'est pourquoi il les laissa tomber aux mains des barbares; c'est pourquoi il permit qu'on allumât pour eux cette fournaise d'une horrible profondeur, et que dans l'âme du roi s'allumât aussi une colère plus ardente que le feu de la fournaise; qu'on leur liât ensuite les mains et les pieds, et qu'on les précipitât au milieu des flammes. Mais, lorsque tous les spectateurs les croyaient réduits en cendres, on vit éclater soudain et contre toute attente

la merveilleuse puissance du Dieu très-haut, : le feu était enchaîné, et ceux qui avaient été chargés de fers se voyaient délivrés; la fournaise était devenue un temple, une fontaine rafraîchissante; nul palais n'offre tant de magnificence et de splendeur. Cet élément destructeur, plus puissant que le fer ou la pierre, des cheveux en avaient triomphé ! Là, on voyait debout le choeur harmonieux de ces saints, invitant le ciel et la terre à se joindre à leur concert, et leurs chants de reconnaissance s'élevaient jusqu'au Seigneur: ils le remerciaient d'avoir permis qu'ils fussent chargés de chaînes, jetés dans, les flammes par leurs ennemis, entraînés loin de leur patrie; ils le remerciaient d'avoir permis cette captivité où ils vivaient privés de toute liberté, loirs de leur ville, loin de, leurs familles, sur une terre étrangère et barbare. Voilà les sentiments d'une âme reconnaissante. Mais, quand leurs ennemis eurent assouvi leur rage (que pouvaient-ils entreprendre, après avoir essayé de les faire mourir?), quand les athlètes eurent déployé toute leur vigueur, quand ils eurent mérité la couronne et les autres récompenses, quand rien ne manqua plus à leur gloire, alors tous les dangers disparurent, et le prince qui avait allumé la fournaise pour les y précipiter se prit à célébrer la gloire des généreux athlètes, à publier le miracle accompli par Dieu, à envoyer par tout l'univers le récit de ces événements, proclamant avec enthousiasme les merveilles du Très-Haut. C'était un ennemi qui envoyait cette lettre : comment n'y eût-on pas ajouté foi, même chez des ennemis?

3. Ne voyez-vous pas l'habileté, la sagesse, la merveilleuse puissance du Seigneur? Ne voyez-vous pas tout ce qu'il y a en lui de miséricorde et de bonté? Ne vous effrayez donc point, ne vous troublez point; en toute circonstance, remerciez-le, louez-le, priez-le, conjurez-le. Eussiez-vous devant les yeux le plus horrible tumulte, les plus affreux bouleversements, ne vous inquiétez point. Le Seigneur, en effet, n'est jamais réduit à l'impuissance, quelque funeste que soit la situation, quelque grands que soient les dangers. Il peut relever ceux qui tombent, ramener dans le chemin ceux qui s'égarèrent, redresser !ceux qui chancellent, délivrer ceux qui sont plongés dans un abîme de péchés et les rendre justes; il peut ressusciter les morts, restaurer un édifice et en accroître la splendeur, rajeunir ce que la vieillesse a terni de son souffle. Ne fait-il pas sortir la créature du néant? Ne communique-t-il pas l'être à ce qui ne l'avait point? A plus forte raison rétablira-t-il ce qui existait déjà, ce qui était l'oeuvre de sa puissance. — Mais combien il en est qui périssent! combien d'autres sont scandalisés! - Que de fois n'a-t-on pas vu de semblables malheurs, auxquels le Seigneur ensuite appliqua le remède capable de les guérir! Si, une fois le danger passé, plusieurs s'obstinèrent, c'est à eux qu'il faut reprocher la persistance de leur mal. Pourquoi vous troubler, pourquoi vous désoler de voir l'un repoussé et l'autre introduit? On menait le Christ au supplice, on demandait la liberté pour Barabbas, et un peuple corrompu s'écriait qu'il fallait préférer un homicide au Sauveur des hommes, à

l'auteur de tant de bienfaits. Combien n'y en eut-il pas qui tombèrent et qui périrent? Mais reprenons les choses de plus haut. Ce divin Crucifié ne fut-il pas, dès sa naissance, obligé de s'exiler, de fuir, encore au berceau, sur une terre étrangère avec toute sa famille; de se réfugier avec elle dans un pays barbare, si éloigné de sa patrie? Ensuite, que de sang répandu, que de meurtres, quel carnage! De tendres enfants étaient massacrés comme sur un champ de bataille; on les arrachait aux mamelles qui les allaitaient, et cette gorge encore arrosée du lait de leurs mères, on y enfonçait un glaive acéré ! Y a-t-il tragédie plus horrible? Et l'auteur de ces crimes, c'était celui qui cherchait Jésus pour le faire mourir. Dieu cependant, ce Dieu si plein de bonté, en présence de ces crimes, en présence de ces flots de sang, se taisait; il se taisait, quand il aurait pu tout empêcher; et c'était par un secret mystère de son ineffable sagesse qu'il manifestait cette merveilleuse douceur.

Quand Jésus fut revenu de l'Egypte et qu'il eut grandi, de toutes parts on s'arma contre lui. Et d'abord, c'étaient les disciples de Jean, que la jalousie dévorait, qui s'affligeaient de ses succès, malgré le respect de leur maître pour Jésus, et qui lui disaient : *Celui qui était avec toi au delà du Jourdain, voici qu'il baptise, et tout le monde vient à lui.* (Jean, III, 26.)

N'est-ce pas le langage d'hommes qu'a pénétrés l'aiguillon de l'envie et que ronge cette passion coupable? N'est-ce pas à ce sujet aussi que l'un de ceux-là entama avec un juif une vive discussion sur les purifications, et mit en parallèle le baptême de Jean avec celui des disciples du Sauveur?

*Les disciples de Jean, dit l'Evangile, eurent une dispute avec un juif sur la purification.* (Jean, III, 25.) Pour ses miracles, que de calomnies ne lui suscitèrent-ils pas? Les uns l'appelaient Samaritain et possédé du démon.

*Tu es un, Samaritain, lui disaient-ils, et tu es possédé du démon.* (Jean, VIII, 48.) Les autres l'appelaient imposteur, et disaient : *Il ne vient pas de la part de Dieu, mais il séduit le peuple.* (Jean, VII, 12.) D'autres l'appelaient magicien : *C'est par Béelzébub, prince des démons, qu'il chasse les démons.* (Matth. IX, 34.) Voilà ce que sans cesse ils répétaient.

Ils le traitaient, en outre, d'ennemi de Dieu, de débauché; lui reprochaient de s'adonner au vin et d'être l'ami des méchants et des hommes dissolus.

*Le Fils de l'homme est venu, mangeant et buvant, et vous dites: C'est un homme qui fait bonze chère et qui s'enivre, qui est l'ami des publicains et des pécheurs.* (Luc, VII, 34.) Un jour même qu'il s'entretenait avec une pécheresse, ils le traitaient de faux prophète : *Si c'était un prophète, disaient-ils, il saurait quelle est cette femme qui lui adresse la parole.*

(Luc, VII, 39.) Chaque jour enfin ils aiguisaient leurs dents contre lui.

Mais ce n'étaient pas seulement les Juifs qui le harcelaient de la sorte : ceux que l'on disait être ses frères lui manquaient d'égards, et ses proches lui faisaient une guerre acharnée. Vous pouvez voir, par les paroles de l'Evangéliste, jusqu'à quel point ils étaient corrompus eux-mêmes. *Ses frères, dit-il, ne croyaient pas en lui.* (Jean, VII, 5.)

4. Vous me parlez de chrétiens scandalisés et détournés du droit chemin. Eh ! combien n'y eut-il pas de disciples qui furent scandalisés au temps de la Passion? L'un d'eux trahit son maître, d'autres prirent la fuite, un autre le renia. Tous l'abandonnèrent, et il demeura seul entre les mains de ses ennemis. Parmi ces hommes qui avaient été témoins de ses merveilles, qui l'avaient vu ressusciter les morts, guérir des lépreux, chasser les démons, multiplier les pains, opérer tant d'autres miracles, et qui ensuite le virent abandonné de tous, enchaîné, entraîné par une vile soldatesque, suivi de la foule tumultueuse des prêtres juifs, entouré d'ennemis qui l'accablaient de menaces, en face de ce traître qui s'enorgueillissait de son action, parmi ces hommes, dis-je, combien n'y en eut-il pas de scandalisés? Que d'autres se scandalisèrent quand ils le virent flageller ! Il y avait là sans doute une multitude infinie de spectateurs, C'était un jour de fête, et tous les Juifs se trouvaient à Jérusalem ; c'était dans cette capitale que se passaient ces scènes tragiques, et tous ces excès se commettaient- en plein midi. Quel ne devait pas être le nombre des spectateurs, et en le voyant ainsi enchaîné, battu de verges, inondé de sang, interrogé par Pilate, abandonné de tous ses disciples, quels sentiments ne durent-ils pas éprouver ? Nul outrage ne lui fut épargné. On lui enfonça dans la tête une couronne d'épines, on le revêtit d'un manteau de pourpre, on lui mit un roseau dans la main, on se prosterna devant lui, en un mot, il fut le jouet de ses ennemis. Que dire de ces soufflets qu'on lui appliqua sur la joue, de ces paroles injurieuses qu'on lui adressa : *Prophétise, ô Christ, et dis-nous quel est celui qui t'a frappé ?* (Matth. XXVI, 68.) Et ils le conduisaient çà et là, toute la journée, il dut subir leurs paroles injurieuses, leurs outrages et leurs sarcasmes. Le serviteur du grand-prêtre le souffleta, les soldats se partagèrent ses vêtements. Tout nu, les épaules meurtries de coups, on le mena au supplice et on le cloua sur une croix. Rien ne put amollir ces coeurs farouches ; au contraire, ils redoublèrent de fureur, c'était un spectacle de plus en plus horrible, des injures de plus en plus grossières. Les uns disaient: *Toi qui détruis le temple de Dieu et qui le rebâtis en trois jours*; d'autres lui criaient : *Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même*; d'autres enfin : *Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix et nous croirons en toi.* (Matth. XXVII, 40, 42.) Pour mettre le comble à l'insolence, ils lui donnèrent à boire du fiel et du vinaigre. Les voleurs aux-mêmes le chargeaient d'opprobres, ses bourreaux poussèrent leur criminelle insolence jusqu'à s'écrier qu'ils lui préféreraient ce scélérat, cet auteur de tant de vols et d'assassinats , et quand Pilate leur eut donné le choix, ils choisirent Barabbas, voulant ainsi non-seulement crucifier Jésus-Christ, mais flétrir sa renommée. Ils prétendaient prouver par là que Jésus était pire qu'un voleur, et telle ment chargé de crimes que ni la pitié, ni la solennité du jour ne pouvaient le sauver. Flétrir sa renommée, c'était là le but de toutes leurs démarches, et c'est aussi pour cette raison qu'ils le crucifièrent entre deux larrons. Mais, loin d'obscurcir

la vérité, ils ne firent qu'en augmenter l'éclat. Ils l'accusaient aussi d'aspirer à la royauté : *Quiconque se fait passer pour roi*, disaient-ils, *ne peut être l'ami de César*. (Jean, IX, 12.) Oui, ils accusaient de la sorte Celui qui n'avait pas où reposer sa tête. Ils lui reprochaient aussi d'avoir blasphémé. Le pontife déchira ses vêtements en disant: *Il a blasphémé, qu'avons-nous encore besoin de témoins ?* (Matth. XXVI, 65.) Et sa mort, peut-il y en avoir de plus violente? N'était-ce pas mourir comme un criminel, comme un homme digne d'exécration ? N'était-ce pas la plus honteuse des morts, la mort de ceux qui se sont souillés des crimes les plus abominables et quine sont pas même dignes de rendre sur la terre leur dernier soupir? Si on lui donne la sépulture, n'est-ce pas comme un bienfait, comme une grâce qu'on lui accorde? On va trouver Pilate et on lui demande le corps de Jésus. Il n'y avait pour l'ensevelir aucun de ses proches, aucun de, ceux qui avaient reçu ses faveurs, aucun de ses disciples, aucun de ceux qui avaient joui de sa confiance et de ses grâces : tous avaient disparu, tous l'avaient abandonné. Et ensuite ce bruit que l'on fit courir après sa résurrection : *ses disciples sont venus et ont dérobé son corps* (Matth. XXVIII, 13) , ne fut-il pas pour un grand nombre un sujet de scandale et de chute? Ce bruit, en effet, si controuvé qu'il fût, et bien qu'on eût donné de l'argent pour le répandre, n'en eut pas moins accès auprès de plusieurs. Oui, plusieurs y crurent, malgré les sceaux apposés au sépulcre, malgré l'évidence du miracle. Le peuple en effet ignorait ce que Jésus-Christ avait dit de sa résurrection; ses disciples mêmes l'avaient oublié. *Ses disciples ne savaient pas*, dit l'Evangéliste, *qu'il fallait que Jésus ressuscitât d'entre les morts*. (Jean, XX, 9). Combien n'y eut-il donc pas de gens scandalisés dans ces circonstances! Dieu, dans sa bonté, le permit, et conduisit toutes choses avec une divine et ineffable sagesse.

5. Ses disciples ensuite se cachèrent, s'enfuirent tremblants de frayeur, changeant à tout moment de domicile; et lorsque, cinquante jours après, ils osèrent reparaître, et commencèrent à leur tour à opérer des miracles, ils furent loin d'être en pleine sécurité. Oui, même après tant de miracles, ils furent souvent une occasion de scandale pour les faibles. On les frappait de verges, on jetait le trouble dans l'Eglise, on chassait les apôtres ; souvent leurs ennemis triomphaient et répandaient la terreur dans les âmes. Quand par leurs miracles ils eurent acquis une grande puissance sur le peuple, la mort d'Etienne souleva une persécution qui dispersa les disciples, et jeta de nouveau la consternation dans l'Eglise. De nouveau les disciples furent plongés dans les angoisses, de nouveau ils se virent obligés de fuir, de nouveau ils furent exposés à tous les dangers.

Néanmoins l'Eglise faisait des progrès : car les miracles la soutenaient, et sa racine était pleine de vigueur. L'un était descendu par une fenêtre et ainsi échappait aux mains du préfet; d'autres étaient délivrés par un ange qui brisait leurs liens; d'autres que tourmentaient les riches et les puissants se voyaient accueillis par des hommes du peuple, par des ouvriers de toute

condition, par des femmes occupées à teindre la pourpre, par des faiseurs de tentes, par des corroyeurs, qui habitaient dans les faubourgs et près du rivage de la mer. Souvent même ils n'osaient se montrer au milieu des villes; ou bien s'ils avaient cette hardiesse, leurs hôtes n'osaient les y recevoir. Et c'est ainsi qu'à travers les épreuves et les consolations s'avançaient les progrès de l'Evangile ; ceux qui naguère avaient été scandalisés, se trouvaient guéris; ceux qui s'étaient égarés, revenaient dans le droit chemin; et ce qui avait été renversé se trouvait relevé et environné d'un nouvel éclat.

En vain l'apôtre saint Paul conjura-t-il le Seigneur d'accorder la paix et la sécurité aux prédicateurs de son Evangile : Dieu ne l'exauça point; il ne céda point à ses instantes prières, et lui répondit: *Ma grâce te suffit; car la vertu se perfectionne dans l'adversité.* (II Cor. XII, 9.) Si donc maintenant vous voulez mettre en regard de tant de calamités les événements capables de nous réjouir, vous apercevrez, sinon de nombreux miracles, au moins mille circonstances qui ressemblent à des miracles et qui sont autant d'éclatants témoignages de la Providence et du secours de Dieu. Mais pour ne pas vous épargner toute espèce de travail, je vous abandonne le soin de recueillir tous ces faits pleins de consolations et de les mettre en regard de nos malheurs. Votre âme appliquée à cette noble occupation se dérobera à la tristesse et aux inquiétudes qui l'assiègent, et y trouvera de puissants motifs d'encouragement. Saluez mille fois de ma part votre famille bénie. Portez-vous bien. et dans votre corps et dans votre âme, vénérable et pieuse Olympiade.

Si vous voulez m'écrire une longue lettre, apprenez-moi, mais sans me tromper, que vous avez banni de votre- âme toute espèce d'inquiétude et que vous vivez dans un calme parfait. Car tout ce que je me suis proposé dans cette lettre, ç'a été de ranimer votre courage. Je vous écrirai fréquemment. Quand vous m'écrirez, ne me dites pas que vous avez puisé dans ma lettre beaucoup de consolations. Je le sais bien. Dites-moi que vous êtes consolée autant que je le désire; c'est-à-dire que vous n'êtes plus dans le trouble, que vous ne versez plus de larmes, mais qu'au contraire vous êtes calme et joyeuse.

## **Lettre 8.** (anciennement numérotée II.)

### *A LA MÊME.*

1. Sans doute la lettre que je vous ai écrite, suffirait pour calmer 3-a vivacité de votre douleur. Toutefois vous étiez si abattue, si affligée que j'ai cru nécessaire de vous écrire `encore pour répandre dans votre coeur les plus abondantes consolations et raffermir votre santé. Je vais donc secouer de nouveau cette poussière de la tristesse qui recouvre votre âme. Cet ulcère, cette tumeur, se sont, je crois, changés en poussière. Ce n'est pas une raison pour mettre de côté les précautions: La poussière, en effet,

si l'on n'a pas soin de la secouer, met en péril le plus précieux de nos organes; elle s'attache à la prunelle de l'oeil, dont elle trouble la sérénité, et qu'elle couvre comme d'un voile. C'est un malheur que nous devons éviter; et ce reste de maladie, il ne faut rien épargner pour le faire disparaître. Mais levez-vous vous-même, et tendez-nous la main. Voyez ce qui se passe chez les malades. Le médecin a beau prêter le secours de son art; si le malade se montre négligent, il ne recouvre point la santé : Ainsi en est-il de ceux qui souffrent dans leur âme. Faites qu'il en arrive autrement, secondez nos efforts avec toute la prudence dont vous êtes capable, afin que de part et d'autre vous receviez du secours. Mais direz-vous, c'est ce que je désire, seulement je ne puis rien, je fais tout ce que je puis, sans réussir à dissiper ce nuage épais et noir de la tristesse. Vaines excuses, vains prétextes. Je connais la noblesse de votre âme, l'énergie de votre piété, l'étendue de votre prudence et de votre sagesse, et je sais qu'il vous suffit de vouloir commander aux flots de la tristesse, pour qu'aussitôt ils s'apaisent. Mais vous arriverez plus vite encore à ce résultat, si nous vous apportons nous-même quelque secours. Comment donc bannirez-vous cette tristesse de votre coeur? C'est en méditant tout ce que nous vous avons dit dans notre première lettre, car elle renferme bien des motifs de consolation; c'est ensuite en faisant ce que j'exige de vous. Qu'est-ce donc? Quand vous entendrez dire: Une Eglise a péri, une autre est agitée par la tempête, une autre est abîmée dans les flots, une autre est en proie à toutes les calamités, une autre encore est dévorée par un loup ravisseur, au lieu d'être régie par un pasteur; celle-ci est au pouvoir d'un pirate au lieu d'être conduite par un habile pilote, celle-là est aux mains d'un bourreau au lieu d'être traitée par un médecin, il y a certes lieu pour vous de vous affliger. Qui pourrait alors ne pas éprouver une vive douleur? Oui, affligez-vous, mais cependant mettez des bornes à votre chagrin. Si, lorsque nous avons commis nous-mêmes des fautes dont il nous faudra rendre compte, il n'est ni nécessaire, ni prudent, mais il est au contraire funeste et pernicieux de s'affliger outre mesure, à plus forte raison, quand il s'agit des crimes d'autrui, est-il inutile et superflu, satanique et dangereux pour l'âme de se laisser tomber dans la mollesse et le désespoir.

2. Pour vous montrer qu'il en doit être ainsi, je veux vous raconter une vieille histoire. Un corinthien, qui avait reçu le saint baptême, qui avait été admis à la table sacrée, qui en un mot avait participé à tous les mystères de notre religion, qui de plus, à ce que beaucoup disent, avait été chargé d'instruire les autres, après avoir reçu de si grands bienfaits, après avoir été élevé aux plus liantes dignités dans l'Eglise, tomba dans une faute très-grave. il porta des regards criminels sur l'épouse de son père; il ne s'en tint pas à ces désirs impudiques; mais il réalisa son infâme intention. Ce n'était pas seulement une impudicité, c'était un adultère et le plus affreux de tous les adultères. Aussi, quand saint Paul en eût été informé, ne trouva-t-il pas de nom qui pût convenir à ce crime, et pour en faire concevoir toute

l'énormité, il employa ces paroles: *On dit que chez vous se commettent des impudicités, et de telles impudicités, qu'il n'y a pas de nom pour les exprimer même chez les gentils.* (I Cor. V, 1.) Il ne dit point : telles qu'il, ne s'en commet point de pareilles, mais telles qu'il n'y a pas de nom pour les exprimer, voulant ainsi désigner une faute d'une incroyable gravité. Il le livre au démon, et le retranche de l'Eglise; il ne permet à personne de l'admettre à sa table. Avec cet homme on ne doit prendre aucune nourriture. Il s'empare contre lui, il le condamne au dernier supplice, et le bourreau qui doit l'exécuter, qui doit déchirer sa chair, c'est Satan lui-même. Et cependant cet apôtre qui l'avait excommunié, qui défendait à tous les chrétiens de l'admettre à leurs repas, qui faisait prendre à tous le deuil à son sujet: *Vous êtes tous enflés d'orgueil*, leur disait-il, *et vous n'êtes point plongés dans la douleur; et vous n'avez point retranché du milieu de vous celui qui a commis ce crime* (I Cor. V, 2), cet apôtre, dis-je, qui le bannissait de toute réunion, comme un pestiféré, qui le chassait de toutes les maisons, qui le livrait à Satan, qui le condamnait au dernier supplice, ne l'eut pas plus tôt vu plongé dans la douleur, regrettant amèrement son crime, revenant à la pratique des bonnes œuvres, qu'il enjoignit aux Corinthiens tout le contraire de ce qu'il leur avait naguère prescrit. Il leur avait dit Retranchez-le, chassez-le, pleurez, que le démon s'empare de lui : Et maintenant, que leur dit-il ? *Ayez à son égard une ardente charité, de peur qu'il ne soit comme absorbé par une trop grande tristesse, et que Satan ne triomphe de nous : car nous n'ignorons pas ses artifices.* (II Cor. II, 7.) Ne voyez-vous pas que Satan cherche lui-même à nous plonger dans l'excès de la douleur, que cette tristesse exagérée est un piège qu'il nous tend, afin de changer en poison ce qui eût été pour nous un remède salutaire. Oui, la tristesse dégénère en poison, quand elle est excessive, et elle livre l'homme à Satan. C'est pourquoi saint Paul disait : *De peur que Satan ne nous dresse des embûches.* C'est comme s'il eût dit : cette brebis était atteinte d'un mal contagieux, on l'a séparée du troupeau, chassée loin de l'Eglise ; mais voici que le mal est guéri, la brebis est redevenue ce qu'elle était auparavant. Telle a été la vertu de la pénitence. Elle est donc rentrée dans le troupeau. Attirons-la vers nous, tendons-lui les bras, embrassons-la, couvrons-la de nos baisers, témoignons-lui en un mot toute notre affection. Si nous ne sommes résolus à le faire, Satan triomphe de nous; il prend, non pas ce qui lui appartient, mais celui qui est devenu notre propriété ; il s'en empare, grâce à notre lâcheté; il le plonge dans l'abîme de la tristesse, et désormais ne l'abandonne plus. C'est pourquoi l'Apôtre ajoute ces paroles: *Car nous n'ignorons pas ses artifices* (II Cor. II, 11), c'est-à-dire, les choses mêmes qui nous seraient utiles, du moment où elles se font autrement qu'il ne faudrait, le démon sait en profiter pour renverser celui qui manque de prudence.

3. Ainsi donc pour un tel crime, pour un crime si énorme, l'apôtre saint Paul ne veut point que ce corinthien se laisse abattre par la tristesse ; au



contraire il s'empresse, il se hâte, il s'efforce de prévenir le découragement, et assure que toute tristesse excessive est une victoire remportée par Satan, l'oeuvre de sa méchanceté et de ses perfides desseins. N'est-ce donc pas une folie que de s'affliger si vivement, que de se tourmenter ainsi pour des fautes commises par d'autres, fautes dont leurs auteurs rendront un compte rigoureux Faut-il, pour cette raison, jeter son âme dans ces épaisses ténèbres de la tristesse, dans ce trouble, dans cette agitation, dans cette violente tempête de la douleur ? Si vous dites encore une fois, je voudrais, mais je ne puis; je vous répondrai de nouveau, ce sont de vaines excuses et de purs prétextes. Je connais en effet toute la sagesse, toute la force de votre âme. Mais voici encore un autre moyen qui pourra vous aider à combattre et à vaincre ce funeste, ce mortel chagrin. Suivez le conseil que je vais vous donner. Si vous entendez parler de ces calamités, écarter de votre esprit les souvenirs que ce récit vous rappelle, et transportez-vous par la pensée au jour terrible du jugement, songez à ce redoutable tribunal, à ce juge incorruptible, à ces fleuves de feu qui coulent devant le tribunal et où bouillonne une flamme pleine d'ardeur, à ces glaives acérés, à ces supplices affreux, à ces tourments éternels, aux ténèbres extérieures, à ce ver plein de venin, à ces chaînes qu'on ne peut briser, à ces grincements de dents, à ces pleurs intarissables, à ces innombrables spectateurs, venus du ciel et de la terre. *Les Vertus du ciel seront émues* (Matth. XXIV, 29), dit le Christ. Sans doute elles n'ont rien à se reprocher, et ce n'est pas elles que l'on jugera; toutefois à la vue du genre humain rassemblé et de tant de nations citées à ce tribunal, elles ne pourront se défendre d'un sentiment de crainte, tant ce spectacle inspirera d'effroi. Oui, songez à ce jour terrible, à cette sentence à laquelle il est impossible d'échapper. Le souverain Juge n'aura pas besoin d'entendre les accusateurs et les témoins; il n'aura pas besoin de preuves ni de démonstrations, mais il produira devant toute cette multitude et mettra sous les yeux des coupables leurs fautes et les circonstances qui les ont accompagnées. Personne ne se présentera pour arracher au supplice, ni le père, ni le fils, ni la fille, ni la mère, ni un proche, ni un voisin, ni un ami, ni un avocat. Personne ne pourra compter ni sur les présents, ni sur ses richesses, ni sur son crédit, ni sur sa puissance. Tout cela aura disparu, comme la poussière que les pieds ont secouée; et il ne restera que l'accusé et ses oeuvres qui le feront absoudre ou condamner. Personne ne sera jugé pour les fautes d'autrui, mais bien pour les siennes propres. Voilà les pensées qu'il vous faut entretenir dans votre âme, la terreur qu'elle doit ressentir, qu'elle doit opposer à cette tristesse inspirée par Satan et toujours si nuisible: armez-vous ainsi contre lui, et vous n'aurez qu'à vous montrer pour dissiper, pour faire disparaître toutes les artifices. Cette tristesse, non-seulement elle est vaine et superflue, mais elle est dangereuse, elle est pernicieuse. Cette crainte du jugement, au contraire, n'est-elle pas nécessaire et utile, n'offre-t-elle pas les plus grands avantages? Mais je me

suis laissé entraîner trop loin, et tout ce que je viens de vous dire, ne semble point vous regarder. C'est à moi-même et à ceux qui comme moi sont plongés dans toute sorte de péchés, qu'il faudrait tenir ce langage, bien capable à la fois d'effrayer et d'exciter au bien. Mais vous qui êtes ornée de tant de vertus, qui déjà touchez à la porte des cieux, vous ne pouvez en éprouver le moindre mouvement de crainte. Je vais donc chercher un autre instrument, et toucher une autre corde, puisque la pensée du jugement ne peut produire en vous plus d'effroi que dans les anges.

Tournons-nous donc d'un autre côté. Suivez-nous et songez maintenant à vos bonnes actions, aux brillantes récompenses qui leur sont réservées, à ces splendides couronnes, aux chœurs des vierges, à ces portiques sacrés, à cette chambre nuptiale, à la compagnie des anges, à ces entretiens si doux avec l'Epoux céleste, à ces splendeurs merveilleuses, à tous ces blés, en un mot, qui surpassent tout ce que l'on peut exprimer et concevoir.

4. Ne vous étonnez pas de m'entendre vous introduire parmi les chœurs des vierges. Vous êtes veuve, il est vrai. Mais ne m'avez-vous point souvent entendu dire, soit dans des entretiens particuliers, soit dans des discours publics, où je traitais de la virginité; me m'avez-vous pas entendu prétendre, dis-je, que rien ne s'opposait à ce que l'on admît dans le chœur des vierges, celle qui dans les autres vertus avait fait preuve d'une grande sagesse; qu'elle surpassait même de beaucoup les vierges en mérite.

L'apôtre saint Paul, parlant de la virginité, n'at-il pas donné le nom de vierges, non-seulement à celles qui n'ont pas été mariées, mais à celles même qui ont servi le Seigneur avec zèle. La charité envers les pauvres, cette vertu qui vous est si chère, dans la pratique de laquelle vous n'avez point d'égale, Jésus-Christ ne l'élève-t-il pas bien au-dessus de la virginité? N'a-t-il pas chassé du chœur des vierges celles qui y étaient entrées sans posséder cette vertu, ou plutôt parce qu'elles ne la possédaient pas assez pleinement? (car elles avaient de l'huile, mais en trop petite quantité.) Au contraire ceux qui n'avaient plus la virginité en partage, mais dont les coeurs étaient ornés par la charité, ne les reçoit-il pas avec honneur, ne les appelle-t-il pas les bénis de son Père, ne les fait-il pas approcher de sa personne, ne les met-il pas en possession de son héritage, et ne publie-t-il pas leurs vertus en face de l'univers entier? Oui, en présence des anges et de tout le genre humain rassemblé, il les proclame ses nourriciers et ses hôtes. Voilà les paroles que vous entendrez à votre tour. Voilà la récompense que vous recevrez. Oui, votre seule charité envers les pauvres vous vaudra cette récompense, cette couronne, cet éclat merveilleux, cette gloire immense. Que serait-ce donc, si je passais en revue toutes vos autres vertus? Dès maintenant donc vous devriez couler vos jours dans une fête continuelle, tressaillir d'allégresse, former des chœurs et couronner votre tête. Peut-on vous pardonner de vous consumer de chagrin, parce que celui-ci s'est laissé égarer par la fureur, parce que cet autre s'est lancé dans le précipice? Peut-on vous excuser de donner au démon cet accès dans

vosre âme, quand jusqu'ici vous n'avez cessé de lui porter des coups toujours victorieux? Rappellerai-je cette patience dont nous avons eu tant de preuves ? Un discours, un volume ne suffirait pas à redire les souffrances que vous avez supportées depuis votre enfance. Vos amis et vos ennemis, vos proches et les étrangers, les puissants et les faibles, les magistrats et les simples particuliers, les clercs eux-mêmes, ne vous ont-ils pas souvent offert l'occasion de souffrir? Une seule de leurs injustices composerait un long récit, pour peu qu'on veuille la développer. Mais si l'on se rappelle en outre ces afflictions, que vous vous êtes ménagées vous-même, si l'on veut les examiner par le détail, on verra que vous avez toujours triomphé ; ni la pierre , ni le fer, ni le diamant n'ont pu résister à votre énergie. Vous aviez une nature tendre et délicate, habituée à toutes les délices; vous l'avez accablée sous les coups de la douleur, et aujourd'hui elle se trouve, pour ainsi dire, en un état de mort. Vous avez appelé tout l'essaim des maladies, et désormais l'art des médecins, la force des remèdes, les traitements de toute espèce seraient impuissants à les guérir; vous vivez dans de continuelles souffrances.

5. Comment redire encore votre sobriété, votre patience dans les veilles? Ou plutôt n'appelons plus des noms de sobriété et de patience des vertus dignes de noms plus relevés. Nous appelons patient et courageux l'homme qui, tourmenté de quelque passion , finit par la vaincre. Pour vous, quelle passion n'avez-vous point vaincue? Dès le principe vous vous êtes lancée contre votre chair avec une telle ardeur, que vous en avez éteint tous les appétits. Ce n'est pas seulement un frein que vous avez mis au coursier, ce sont des entraves, vous l'avez terrassé, vous l'avez rendu immobile. Alors vous aviez la force en partage, maintenant c'est le calme le plus parfait qui règne dans votre âme. Vous n'avez plus à lutter contre la soif des délices, vous n'avez plus d'efforts à faire pour en triompher. Vous l'avez détruite, vous lui avez fermé tout accès, vous avez appris à votre estomac à ne recevoir de nourriture que ce qu'il faut pour ne pas mourir et pour continuer à faire pénitence. Et c'est pourquoi je ne puis appeler cela du nom de jeûne ou d'abstinence; il faut un nom plus relevé. Vos veilles ne sont pas moins dignes d'admiration ; cette soif des jouissances une fois éteinte, le désir du sommeil a cessé lui-même de se faire sentir. N'est-ce pas, en effet, la nourriture qui entretient le sommeil? Mais ce second besoin, vous en avez triomphé d'une autre manière encore ; dès le principe vous avez surmonté la nature, en passant des nuits entières sans dormir; et l'habitude maintenant est pour vous une seconde nature. Si chez les autres le sommeil est un besoin, chez vous c'est le contraire : la veille vous est devenue indispensable. Toutes ces vertus, considérées en elles-mêmes, ont de quoi ravir d'admiration et frapper d'étonnement. Mais si l'on songe que vous vous imposiez toutes ces privations dans un âge encore tendre, sans être dirigée par aucun maître, n'ayant autour de vous que des scandales; si l'on songe que vous êtes sortie d'une maison impie pour embrasser la

vérité, que la faiblesse naturelle à votre sexe était accrue encore par les délicatesses d'une demeure opulente, quel océan de merveilles s'offre alors aux regards ! A quoi bon parler de votre humilité, de votre charité et de tant d'autres vertus ? A leur souvenir, mon âme ouvre devant moi mille autres sources, et me force à ne mentionner que les espèces, que les titres, pour ainsi dire : autrement il faudrait un discours infini. Mais je ne veux pas m'écarter de mon dessein ni me laisser entraîner dans cet océan sans rivage. Si je ne me proposais d'arracher de votre cœur cette tristesse qui le ronge, je m'arrêterais volontiers à ce récit, et je m'embarquerais sur cet océan, ou plutôt sur ces océans immenses. Oui, chacune de vos vertus serait comme une route qui ouvrirait devant moi comme un nouvel océan, qu'il s'agisse de votre patience ; ou de votre humilité, ou de votre miséricorde inépuisable, qui se répand jusqu'aux extrémités du monde, ou de cette charité plus ardente que les flammes d'une fournaise, ou de votre prudence ornée de tant de grâces et vraiment au-dessus de la nature. Mais vouloir énumérer les fruits que ces vertus ont produits, c'est vouloir compter les flots de ta mer.

6. Ne nous lançons donc point dans de si vastes espaces, et contentons-nous de montrer, comme on dit, le lion par ses griffes. C'est de votre vêtement, de ces habits dont vous recouvrez si négligemment votre corps, que je veux dire quelques mots. Cette vertu, sans doute, semble le céder aux autres, toutefois, en bien examinant, on lui trouvera beaucoup de grandeur, on la jugera digne d'une âme vraiment sage, d'une âme qui foule aux pieds toutes les choses de ce monde et prend son essor vers les cieux. Aussi n'est-ce point seulement dans le Nouveau Testament, mais dans l'Ancien lui-même que le Seigneur défend avec sévérité toute recherche dans les vêtements. Et cependant Dieu instruisait alors le genre humain par des ombres et des figures ; la vie était réglée par des lois moins parfaites ; il n'y était jamais question des choses célestes, des biens à venir, la sagesse que nous professons y était à peine indiquée, et les lois données aux Hébreux étaient bien plus grossières, bien plus charnelles que les nôtres. Voici donc ce que dit le Seigneur par la bouche du Prophète : *Voici ce que dit le Seigneur au sujet des princesses de Sion : Parce qu'elles se sont enflées d'orgueil, parce qu'elles ont marché la tête haute, en faisant signe des yeux, parce qu'elles se sont avancées traînant des tuniques flottantes et étudiant leurs démarches ; le Seigneur abaissera les princesses de Sion, il les dépouillera de leur magnificence, leur enlèvera ces vêtements superbes. Leurs parfums seront changés en poussière, leur ceinture en une corde ; ces têtes, chargées d'ornements, il les rendra chauves, à cause de leurs oeuvres ; et au lieu des tuniques de pourpre, il les revêtira de sacs. Tels seront désormais leurs ornements.* (Isaïe, III, 16, 18, 24.) Peut-on parler un langage plus indigné ? quel châtiment ! quel supplice ! quelle affreuse captivité ! Vous pouvez par là même apprécier la gravité de la faute. Un Dieu si miséricordieux n'eût certes pas infligé des peines si

graves, si le péché n'eût été bien plus grave encore. Si le luxe des vêtements est un crime, quel ne sera pas le mérite de la vertu contraire? Aussi l'apôtre saint Paul, s'adressant à ces femmes qui ont embrassé la vie du monde, non-seulement leur conseille de ne point porter d'ornements d'or, mais il ne leur permet pas même de se vêtir d'habits somptueux. (I Tim. II, 9.) Ah ! il savait bien, il savait bien que le goût de la parure est une maladie grave et difficile à guérir, que c'est le signe manifeste d'une âme corrompue, et qu'il lui faut un médecin plein de prudence et d'habileté. Et n'en sont-elles pas la preuve, ces femmes du monde, ces femmes mariées, qui ne peuvent suivre aucun conseil sur ce point? N'en sont-elles pas la preuve, celles même qui paraissent sages et qui font partie du chœur des vierges? Combien d'entre elles font violence à la nature, fournissent leur course sans jamais porter la moindre atteinte à, leur vertu, mènent dès ici-bas la vie des anges, et dans un corps mortel préludent à cette vie qui suivra la résurrection ! (dans le siècle futur, nous dit Jésus-Christ, *ni on n'épousera, ni on ne sera épousé*. Luc, XX, 35.) Combien rivalisent de pureté avec les esprits célestes, et revêtues d'un corps périssable engagent la lutte avec ces esprits immortels! Combien accomplissent des conseils que beaucoup ne peuvent même entendre, repoussent la volupté comme un chien furieux qui sans cesse revient les attaquer, apaisent les flots de cette mer irritée et y naviguent tranquillement portées sur ces vagues furieuses vers le terme de leurs désirs! Combien demeurent debout dans cette fournaise des passions, -ans éprouver aucun dommage, et foulent aux pieds ces charbons ardents, comme ils fouleraient de la boue! Et cependant elles se laissent prendre honteusement à cet amour de la parure, et, après avoir surmonté tant d'obstacles plus difficiles, elles succombent devant celui-ci.

7. Voyez la grandeur de la virginité, l'énergie qu'elle suppose ! Le Christ, descendu des cieux pour faire de nous des anges, pour nous initier à une vie toute céleste, n'a pas osé nous ordonner la virginité, ni faire une loi de cette vertu. Il a fait une loi de mourir (qu'y a-t-il de plus rude cependant?), il a fait une loi de porter constamment sa croix, de faire du bien à ses ennemis; il n'a pas fait une loi de la virginité. Sur ce point, il a laissé libres ceux auxquels il s'adressait, et leur a dit : Celui qui peut suivre ce conseil, qu'il le suive. (Matth. XIX, 12.) Oui, grande est la difficulté, rude est le combat ! que de sueurs à répandre ! que le chemin est escarpé ! et ne le voyons-nous point par ces hommes qui, dans l'ancienne loi, pratiquèrent tant de vertus ? Ce Moïse, si grand, ce chef des prophètes, cet ami si cher à Dieu, qui possédait toute sa confiance, qui avait assez de crédit auprès de lui pour arracher six cent mille coupables au châtement venu du ciel, cet homme si puissant, qui commandait à la mer, qui en divisait les flots, qui brisait les rochers, qui changeait la nature de l'air, (lui changeait en sang les eaux du Nil, qui opposait à Pharaon une armée de grenouilles et de sauterelles, qui transformait tous les éléments, qui opéra tant de miracles

et pratiqua tant de vertus, cet homme, dis-je, ne put même envisager ce combat. Mais il se maria, il rechercha la société d'une épouse, comme s'il n'eût pu s'en passer, et il n'osa se confier à cet océan de la virginité, dont il redoutait les flots. Cet autre patriarche qui fut sur le point d'immoler son fils, put bien fouler aux pieds les sentiments les plus vifs de la nature, il put bien vouer à la mort cet Isaac, qui était à la fleur de son âge et dans toute la vigueur de la jeunesse, cet Isaac, son fils unique, son fils bien-aimé, qui lui avait été donné contre toute espérance, seul appui de son extrême vieillesse, orné de toutes les vertus; il put gravir avec lui cette montagne où devait s'accomplir le sacrifice, élever l'autel, disposer le bûcher, étendre la victime, saisir le glaive et l'approcher de la gorge d'Isaac. Oui, il en vint jusque là, et il fut sur le point de teindre ce glaive du sang de son fils, cet homme plus dur que l'airain. Car il est dans la nature de l'airain d'être dur, mais c'est par l'énergie de sa volonté qu'Abraham put acquérir cette invincible fermeté, et déployer ce calme, cette tranquillité digne des anges. Eh bien ! cet homme qui put soutenir un pareil combat, cet homme qui franchit les bornes de la nature, n'osa se risquer aux luttes de la virginité. Lui aussi, il craignit de descendre dans la lice, et rechercha les consolations du mariage.

8. Voyez Job lui-même, cet homme juste, cet homme ami de la vérité, cet homme si pieux, qui s'abstenait de toute action coupable. Il fit au démon de terribles blessures; sans cesse attaqué, n'attaquant jamais lui-même, il vida le carquois de son ennemi. Que de flèches lancées sur lui ! Il soutint tous ces assauts avec une force merveilleuse. Que semble-t-il y avoir, qu'y a-t-il en effet de plus pénible dans la vie? N'est-ce pas la pauvreté, la maladie, la mort des enfants, les attaques des ennemis, l'ingratitude des amis, la faim, les douleurs corporelles, les insultes, les calomnies, la mauvaise réputation? Or, tous ces maux vinrent fondre sur Job, sur son corps, sur son âme; et, pour surcroît de peine, au moment où il s'y attendait le moins. Comprenez bien ma pensée. Un homme, né de parents pauvres, élevé dans leur maison, supporte aisément une pauvreté à laquelle il est habitué depuis longtemps. Mais celui qui est plongé dans les richesses, qui possède de nombreux trésors, et qui soudain s'en voit dépouillé, pourra-t-il facilement souffrir un tel changement de fortune? Moins il s'y attend, plus ce changement lui semblera cruel. Ou bien encore : l'homme obscur et né de parents obscurs, l'homme qui vit entouré de mépris, les outrages, les injures ne le troublent guère. Mais celui qui, après avoir été dans une position brillante, après s'être vu entouré des hommages de tous, s'être entendu célébrer par toutes les bouches, tombe ensuite dans le mépris et dans l'infamie, ne ressent-il pas le même chagrin que celui qui, riche tout à l'heure, se voit maintenant abîmé dans la misère ? De même encore celui qui se voit privé de ses enfants, qui les perd tous, il est vrai, mais à des époques différentes, trouve dans ceux qui survivent quelque consolation à sa douleur, son chagrin s'apaise, et si, quelque temps après, un autre vient

à mourir, ce malheur lui paraît , moins cruel : car la première blessure a eu le temps de se fermer et de se guérir, et la seconde est moins cuisante.

Pour Job, en un instant il vit mourir ses nombreux fils, et de la mort la plus cruelle. Ils mouraient de mort violente et dans la force de l'âge, et le temps et le lieu rendaient encore ce malheur plus épouvantable. C'était pendant un festin, dans une maison ouverte aux hôtes, et cette maison leur servait de tombeau. Quelle est après cela cette faim d'un nouveau genre, et que nulle parole ne peut exprimer? Non, je ne sais quel mot employer, quel nom donner à une calamité si étrange ! En vain lui offrait-on de la nourriture, il ne touchait pas aux mets servis devant lui. L'horrible odeur qui s'exhalait de ses blessures lui ôtait tout appétit, et toute nourriture lui devenait insupportable. Ce qu'il faisait bien comprendre en disant : *La puanteur est devenue ma nourriture.* (Job, VI, 7.)

La violence de la faim le contraignait, sans doute, à goûter les mets qu'on lui servait. Mais la puanteur qu'exhalaient ses ulcères l'emportait bientôt sur la faim qui le tourmentait. Aussi, vous l'ai-je dit, cette faim, je ne sais de quel nom l'appeler. Dirai-je qu'elle était volontaire? Mais il désirait prendre de la nourriture. Dirai -je qu'elle était involontaire ? Mais les mets étaient devant lui, et personne ne lui défendait d'en user. Comment rappeler maintenant ses horribles souffrances, ces vers qui pullulaient sur sa chair, ce pus qui en découlait, ces outrages dont ses amis l'accablaient, ce mépris qu'avait pour lui ses serviteurs ? *Mes serviteurs eux-mêmes ne m'ont pas épargné*, dit-il; *ils m'ont craché au visage.* (Job, XXX, 10.)

D'autres l'insultèrent dans son malheur, et le poursuivirent de leurs sarcasmes. *Ceux que je ne daignais pas mettre au rang des chiens qui gardaient mes troupeaux se sont élancés contre moi, et ces hommes si méprisables viennent me donner des conseils.* (Job, XXX, 4.) Tout cela ne vous semble-t-il pas bien cruel? Oui, sans doute. Et cependant voici qui l'est encore davantage; voici qui met le comble à ses souffrances, ce qui domine tout le reste. Il était comme suffoqué par cette tempête qui agitait son âme : la pureté de sa conscience soulevait ses flots tumultueux, enveloppait sa raison de ténèbres épaisses, et y répandait le trouble. Ceux qui se sentent coupables de crimes nombreux trouvent au moins dans leurs péchés la cause des maux qui leur arrivent, et ils n'éprouvent point ce trouble, conséquence de l'incertitude. Mais ceux qui n'ont conscience d'aucun crime, dont les âmes, ornées de toutes les vertus, trouvent dans le dogme de la résurrection, dans l'espérance des biens futurs un soulagement aux souffrances qu'ils endurent, et ces combats qu'ils soutiennent, ils les envisagent comme l'occasion de couronnes sans nombre. Mais Job, cet homme de bien, ne savait rien du dogme de la résurrection, et ce qui le tourmentait surtout, c'était d'ignorer la cause de ses maux; le doute, cette anxiété, étaient plus cruels pour lui que les vers et les douleurs du corps. C'est l'exacte vérité. Quand le Dieu miséricordieux eut daigné lui faire connaître la cause de tant de combats, et que Job eut appris que tout cela

avait été permis afin de manifester sa justice, ne commença-t-il pas dès lors à respirer, comme s'il n'avait rien souffert, et ses paroles ne nous le disent-elles pas assez? Cependant s'il souffrait cruellement avant de connaître la cause de ses douleurs, il ne perdit pas un instant courage, et prononça ces admirables paroles : *Le Seigneur m'a donné, le Seigneur m'a ôté. Tout a été fait selon le bon plaisir de Dieu : que le nom du Seigneur soit béni clans tous les siècles!* (Job. I, 21.)

9. Le désir de parler de Job m'a écarté de mon sujet. Encore quelques mots, et j'y reviens. Ce grand homme, cet homme si vertueux, qui foula aux pieds toutes les jouissances de la nature, n'osa point non plus soutenir ces combats de la virginité; il eut une épouse qui lui donna de nombreux enfants. Elle est donc bien pénible cette vertu ! ses combats sont donc bien méritoires et bien sublimes ! Que de sueurs elle exige, et quelle fermeté d'âme elle suppose! Et cependant combien de femmes, après avoir engagé cette lutte généreuse, n'ont pu triompher de leur amour pour le luxe des vêtements, mais au contraire s'y sont livrées avec plus d'ardeur même que les femmes du monde ! Ne venez pas me dire qu'elles ne portent point d'ornements d'or, ni de vêtements de soie, brodés d'or, ni de colliers de pierres précieuses. Elles font pis encore, elles révèlent mieux encore le mal qui les ronge, la passion qui les tyrannise; elles s'étudient, elles s'appliquent de tout leur pouvoir à l'emporter par la simplicité même de leurs vêtements, sur celles qui emploient l'or et les soieries, et à paraître plus aimables qu'elles. Il n'y a, ce leur semble, aucun mal à cela; et cependant, à bien examiner, quoi de plus pernicieux, dé plus dangereux, de plus près de l'abîme? Ne faudrait-il donc pas avoir mille langues pour célébrer les louanges que vous méritez à ce sujet? Voilà un vice dont peuvent à peine triompher les vierges; et vous qui êtes veuve, vous le surmontez avec facilité , avec promptitude, comme le montre votre conduite. Ce que j'admire, ce n'est pas seulement la simplicité de vos vêtements, plus pauvres que ceux des mendiants; c'est encore cette absence de tout apprêt, de toute recherche dans vos habits, dans vos chaussures, dans votre démarche. Ce sont là comme autant de couleurs qui peignent aux regards les vertus cachées dans votre âme. *Les vêtements, dit le Sage, le rire, la démarche de l'homme manifestent son âme.* (Eccl. XIX, 27.) Il faut en effet que vous ayez terrassé, que vous ayez foulé aux pieds toutes les vanités de ce inonde, pour les mépriser comme vous le faites, pour avoir banni de votre âme ce vice si coupable, après en avoir auparavant courageusement triomphé. Que personne ne me taxe d'exagération, quand j'appelle ce vice un vice très-coupable. Voyez en effet quels châtiments il valut à ces femmes du inonde, chez les Hébreux, sous la loi ancienne! Eh bien! celles dont la conversation doit être dans le ciel, qui doivent mener la vie des anges, qui vivent sous la loi de grâce, pensez-vous que Dieu puisse leur pardonner, quand elles tombent dans ce désordre? cette vierge, qu'enveloppent d'amples vêtements , qui porte une



tunique flottante, dont la démarche respire la mollesse, dont la voix, les yeux, tout l'extérieur est un poison pour les cœurs impudiques, qui creuse chaque jour un précipice sous les pieds des passants, qui ne cesse de tendre des pièges, pouvez-vous l'appeler encore du nom de vierge, et ne la rangerez-vous point parmi les courtisanes? mais les courtisanes ont moins d'appâts, et secouent moins les ailes de la volupté ! Oui, nous vous félicitons, nous vous admirons, nous vous louons d'avoir rejeté loin de vous ces charmes funestes, de vous être mortifiée encore sur ce point, non pour orner votre sacrifice, mais pour faire preuve de courage, non pour y trouver plus de beauté, mais pour vous en faire une arme puissante.

10. Je viens de montrer, pour ainsi dire, les griffes du lion, et encore je ne les ai montrées qu'en partie. Comment en effet célébrer tant de vertu? Je le disais tout à l'heure; je tremble de m'embarquer sur l'océan de vos mérites. Au surplus, ce que je me suis proposé, ce n'est pas de faire l'éloge de votre sainteté, mais de verser dans votre âme le baume de la consolation. Je reviens donc à ce que je disais plus haut. Que disais-je donc? Je vous disais de ne plus vous préoccuper des péchés de celui-ci, ou des crimes de celui-là, mais de songer à votre patience, à votre constance, à vos jeûnes, à vos veilles, à votre tempérance, à votre miséricorde, à votre charité, à toutes ces vertus où il faut soutenir des luttes si multipliées, si variées, si terribles. Rappelez-vous que depuis votre jeunesse, vous n'avez cessé d'apaiser la faim de Jésus-Christ, d'apaiser sa soif, de lui donner des vêtements, de le recevoir dans votre maison, de le soigner dans ses maladies, de le visiter dans les prisons. Rappelez-vous l'océan de votre charité, cet océan si vaste, cet océan qui a roulé ses flots impétueux jusqu'à l'extrémité du monde. Non-seulement votre maison est ouverte à tous ceux qui veulent y entrer; mais partout, sur terre et sur mer, que d'étrangers ont joui de vos généreuses libéralités! Rassemblez toutes ces vertus, réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse à la vue de ces couronnes et de ces palmes qu'elles vous assurent. Si vous voulez voir punir ces hommes criminels, sanguinaires, chargés des crimes les plus affreux, vous serez satisfaite aussi en ce jour du jugement. Lazare ne vit-il pas le mauvais riche plongé dans les flammes? La différence de leur vie leur avait mérité des places éloignées l'une de l'autre; un abîme les séparait, puisque l'un se trouvait dans le sein d'Abraham, et l'autre dans une horrible fournaise. Néanmoins Lazare vit le mauvais riche, il entendit sa voix et lui répondit. Il en sera de même pour vous. Si pour avoir méprisé un seul homme, le mauvais riche est ainsi tourmenté; si, pour avoir scandalisé un seul de ses semblables, il vaudrait mieux être précipité dans la mer, une meule au cou; quel sera le sort de ceux qui ont scandalisé le monde entier, qui ont renversé tant d'églises, qui ont répandu partout le désordre et le trouble, dont la barbarie, dont la cruauté surpasse celle des pirates et des barbares, auxquels le diable, leur chef, et les démons leurs alliés, ont inspiré assez de fureur pour exposer à la risée des juifs et des gentils une doctrine si

vénérable, si sainte, vraiment digne de son auteur? quel sera le sort de ces hommes qui ont submergé tant d'âmes, causé tant de naufrages par tout l'univers, allumé un si effroyable incendie, déchiré le corps du Christ et dispersé ses membres? Vous êtes, nous dit l'Apôtre, le corps du Christ, et vous en êtes ses membres. (I Cor. XII, 27.) Mais pourquoi vouloir essayer de peindre une fureur que rien ne peut exprimer? Oui, quels châtimens sont réservés à ces hommes cruels et sanguinaires? si, pour avoir refusé de la nourriture au Sauveur, on est jeté dans les flammes éternelles pour y brûler avec le démon, quels supplices ne méritent point, croyez-vous, ces hommes qui ont fait mourir de faim, tant de moines, tant de vierges, qui les ont dépouillés de leurs vêtements, qui, loin de recueillir les étrangers, les ont chassés, qui; loin de soigner les malades, ont redoublé leurs souffrances, qui, au lieu de se rendre auprès des captifs, ont fait jeter en prison ceux qui étaient libres? quels supplices ne méritent-ils point? Ah ! vous les verrez dévorés par les flammes, chargés de chaînes, grinçant les dents, poussant de vaines lamentations, se consumant dans une douleur inutile, et, comme le mauvais riche, éprouvant un repentir sans effet. Eux aussi, ils vous verront au sein du bonheur et du repos, une couronne sur la tête, formant des chœurs avec les anges, régnant avec le Christ; ils pousseront de grands cris et de grands gémissements, ils se repentiront des outrages dont ils vous accablaient, ils vous adresseront leurs prières, ils se rappelleront votre miséricorde et votre charité. Mais que leur en reviendra-t-il?

11. Occupez donc sans cesse votre âme de ces pensées, et ainsi, vous pourrez secouer cette poussière de la tristesse. Mais il y a, je crois, un autre motif de votre affliction. Je veux y porter remède et par ce que j'ai dit, et par ce que je vais dire encore. Ce qui vous afflige, il me semble, c'est aussi d'être loin de nous, qui sommes pourtant si peu de chose. Vous vous en désolez, et vous dites à tout le monde Nous n'entendons plus sa parole, nous ne recevons plus ses enseignements, la faim nous dévore, et ces menaces que Dieu faisait aux Hébreux se réalisent à notre égard; ce qui nous manque, ce n'est point le pain matériel, ce n'est point l'eau matérielle, c'est le pain de la doctrine sacrée. Quelle doit être notre réponse? La voici : même en notre absence, vous pouvez lire nos livres. De notre côté, toutes les fois que nous en trouverons l'occasion, nous nous empresserons de vous adresser de longues lettres. Si vous souhaitez de recevoir de notre bouche les divins enseignements, peut-être un jour aurez-vous ce bonheur, et Dieu permettra que vous nous revoyiez; peut-être, c'est trop peu dire; certainement, vous nous reverrez; n'en doutez pas. Ne croyez pas que nous parlions légèrement, sans être sûr de ce que nous disons : Oui, un jour vous nous entendrez vous exposer de vive voix ce qu'aujourd'hui vous apprenez par nos lettres. S'il vous est pénible d'attendre, rappelez-vous que ce délai ne sera point sans profit pour vous, que votre patience sera généreusement récompensée, si vous savez ne

point murmurer, si vous en prenez occasion de louer Dieu, comme vous le louez en toute circonstance. Ce n'est pas sans lutter vivement, sans déployer beaucoup de sagesse et de courage, que l'on peut supporter d'être éloigné d'une âme que l'on aime. Qui est-ce qui vous tient ce langage ? Quiconque aime sincèrement et connaît la force de la charité, comprend ce que je viens de dire.

Sans nous donner la peine de chercher çà et là ces hommes, trop rares, hélas ! qui ont ressenti une affection sincère, adressons-nous au bienheureux apôtre Paul. Il nous dira tout ce qu'il faut d'énergie et de courage pour supporter une telle séparation. Il s'était dépouillé de l'homme charnel, il avait comme répudié son corps; son âme seule parcourait, pour ainsi dire, le monde; son coeur était vide de passion et aussi calme que les esprits célestes; la terre était pour lui le ciel, il vivait avec les chérubins et assistait à leurs mystérieux concerts; loua les maux il les supportait, comme si ce n'eût pas été lui qui les eût soufferts, soit qu'on le jetât en prison, qu'on l'enchaînât, qu'on l'envoyât en exil, qu'on l'accablât de menaces, qu'on voulût le faire mourir, ou le lapider, ou le jeter à la mer, ou lui infliger tout autre supplice. Eh bien ! saint Paul, séparé d'une âme qu'il aimait tendrement, fut saisi d'un trouble si violent, qu'il sortit aussitôt de cette ville où il n'avait point rencontré cet ami qu'il espérait revoir. Troas était cette ville qu'il abandonna sur-le-champ, parce qu'elle ne put lui montrer son cher disciple. *Comme j'étais venu à Troas pour y annoncer l'Evangile, et comme la porte de cette ville m'avait été ouverte par le Seigneur, je sentis aussitôt mon esprit tout troublé, parce que je n'y trouvai point mort frère Tite. Je pris congé des habitants et je partis pour la Macédoine.* (II Cor. II, 12, 13.) Que dites-vous, ô Paul ? On vous met des entraves, on vous jette dans les fers, les coups s'impriment dans votre chair, le sang ruisselle sur vos membres, vous instruisez, vous baptisez, vous offrez les saints mystères, et vous ne dédaignez pas de vous inquiéter du salut d'une âme. Voici que vous arrivez à Troas, le terrain est bien purifié, tout prêt à recevoir la semence, l'aire est bien remplie et vous offre toutes les chances de succès : vous le savez et vous laissez échapper tous ces avantages. C'est pour cela que vous y êtes venu (*comme j'étais venu à Troas*, dit-il, *afin d'y annoncer l'Evangile*) personne ne songeait à vous résister; (*la porte m'en était ouverte*, dit-il encore.) Et cependant vous en sortez aussitôt ! Oui, sans doute, répond-il : car une violente tristesse s'empara de mon âme, la jeta dans le trouble, en triompha; l'absence de Tite me força de quitter cette ville. Que la tristesse en ait été cause, ce n'est point de notre part une conjecture; lui-même nous le fait assez entendre. Ne nous dit-il pas, en effet : *Le trouble s'empara de mon âme, parce que je ne rencontrai point Tite. Alors, prenant congé des habitants, je sortis de la ville?*

12. Voyez-vous comme il est difficile de supporter sans se plaindre l'éloignement d'un ami ! Combien cette séparation est amère et

douloureuse ! Combien, pour l'endurer, il faut de magnanimité et de courage ! L'épreuve, pour vous, se prolonge. Mais, plus elle est grande, plus aussi la couronne sera brillante, plus les récompenses seront magnifiques ! Que ce soit là votre consolation; songez, que lors de mon retour, je vous reverrai enrichie de ces récompenses, ornée de cette couronné et de cet éclat. Quand on s'aime , ce n'est pas assez que les âmes soient unies par les liens de l'affection; la joie n'est pas complète tant qu'on demeure loin l'un de l'autre; elle est bien diminuée par cette séparation. Si nous interrogeons encore le disciple de la charité, il nous répond qu'il en est ainsi. Ne dit-il pas, en effet, dans sa lettre aux Thessaloniens : *Mes frères, ayant été pour un. peu de temps séparé de vous, de corps , non d'esprit ni de cœur; nous avons désiré avec d'autant plus d'ardeur et d'empressement de vous revoir. C'est pourquoi j'ai eu plus d'une fois le dessein d'aller vous trouver mais Satan y a mis obstacle. Aussi, pour apaiser ma douleur, ai-je mieux aimé rester seul à Athènes et vous envoyer Timothée?* (I Thess. II, 17, 18; et III, 1, 2.) O quelle énergie dans chaque expression ! Comme elles révèlent, toutes, cette flamme qui brûle son coeur ! Il ne dit pas séparé de vous, emmené du milieu de vous, éloigné de vous, absent... *mais, privé de vous et comme orphelin*. Il lui fallait ce mot pour manifester toute sa douleur. Il était pour eux comme un père, et cependant il emploie l'expression dont se servent les enfants qui, encore en bas-âge, ont perdu leur père, afin de faire mieux sentir l'excès de sa tristesse. Qu'y a-t-il de plus cruel que d'être orphelin de bonne heure? L'orphelin ne peut se suffire à cause de son âge; personne ne s'empresse de lui venir en aide, et combien, au contraire, sont tout prêts, ou du moins se préparent à lui nuire c'est comme un agneau laissé au milieu des loups, qui le tuent et le dévorent. Nulle expression ne peut dire l'étendue de ce malheur. Aussi l'Apôtre, après avoir cherché de toute part un mot capable de bien exprimer la solitude et l'abandon, et de montrer combien il souffrait de se voir séparé de ses chers Thessaloniens, s'est-il arrêté à celui-là et l'a-t-il développé par ceux qui suivent. *Nous sommes comme un orphelin*, dit-il, *non pas depuis longtemps, mais depuis une heure; non pas d'esprit et de coeur, mais de corps seulement*; et néanmoins nous en ressentons une insupportable douleur. Cependant, quoi de plus consolant que de savoir nos âmes étroitement unies , que de vous porter tous dans notre coeur, que de vous avoir vu hier et avant-hier rien de tout cela ne peut calmer noire chagrin. Que voulez-vous donc ! dites-moi, que désirez-vous donc si vivement? Ah ! ce que je désire, c'est de voir vos visages. *C'est pourquoi, dit-il, nous souhaitons avec tant d'ardeur et d'empressement de vous revoir.* (I Thess. II, 17.) Que dites-vous, ô grand, ô sublime apôtre? Le monde n'est-il pas crucifié pour vous, et n'êtes-vous point crucifié au monde, n'avez-vous point renoncé à toute jouissance charnelle, ne vous êtes-vous point, pour ainsi dire, dépouillé de votre corps? Et voilà que l'affection vous captive au point de vous contraindre à

rechercher la chair, la boue, ce qui tombe sous les sens, en un mot ! Oui, certes, répond-il, et je ne rougis point de le dire, au contraire, je m'en fais gloire. La charité, cette mère de tous les biens, ruisselle dans mon âme, et c'est elle qui m'y porte. Ce qu'il désire, ce n'est point simplement leur présence, c'est encore de voir leurs visages. *Nous avons désiré avec d'autant plus d'empressement de voir vos visages*, dit-il. Vous désirez donc, vous désirez de les voir, de contempler leurs visages ! Oui, répond-il, oui, je le désire, et vivement. Car c'est là que sont rassemblés tous les sens. L'âme toute seule unie à une autre âme ne peut rien dire ni rien entendre. Mais si je puis jouir de leur présence, je leur parlerai, je les entendrai. C'est pourquoi je désire contempler votre visage, où se trouve cette langue qui rend des sons et manifeste les sentiments intérieurs, où se trouve cette oreille qui les perçoit, où se trouvent ces yeux qui peignent les mouvements de l'âme : ce sont autant de moyens de jouir plus pleinement du commerce d'une âme que l'on aime.

13. Voyez quelle est l'ardeur de son désir ! Il ne se contente pas de dire : *Nous avons souhaité avec empressement*, il ajoute : avec ardeur. Puis, lassé de se confondre avec d'autres, et pour montrer que son amour l'emporte sur celui des autres, après avoir dit : *Nous avons souhaité avec empressement, avec ardeur d'aller vous trouver*, il se sépare des autres, il parle maintenant en son nom, et il ajoute : *Moi, Paul, j'ai désiré à plusieurs reprises*. Ne veut-il pas faire comprendre que son désir est plus ardent que le leur ? Ensuite, comme il ne peut le réaliser, il ne se contente pas d'écrire aux Thessaloniens, il leur envoie son disciple Timothée : il tiendra lieu d'une lettre, et il ajoute : *Nous éprouvons la plus vive douleur*. O noble expression ! ô parole énergique et bien propre à manifester cette charité, que nul frein ne peut comprimer, que nulle patience ne peut arrêter ! Un homme que le feu dévore met tout en mouvement pour soulager sa douleur ; l'Apôtre aussi, brûlé intérieurement, suffoqué, enflammé, cherche un moyen de calmer sa douleur : *Ne pouvant supporter cette douleur, nous vous envoyons Timothée, ministre de l'Evangile, notre compagnon et notre auxiliaire*. (I Thess. III, 1.) C'est un membre bien nécessaire que nous enlevons à notre compagnie, c'est un chagrin qui succède à un autre. Oui, l'absence de Timothée lui était bien pénible, et cette peine, il se l'imposait pour les chrétiens de Thessalonique. C'est ce qu'il nous fait entendre par ces paroles : *il nous a plu de rester seul*. Son âme ne s'est-elle pas changée tout entière en charité ? Il est séparé d'un seul de ses frères ; et il nous dit qu'il est seul, quand il en a tant d'autres avec lui. Voilà ce que sans cesse vous devez méditer, et plus la séparation vous causera de peine, plus aussi votre patience à la supporter vous méritera de récompenses. Ce ne sont pas seulement les souffrances du corps, mais aussi celles de l'âme, qui gagnent ces couronnes, dont nul langage ne peut dire la magnificence : ce sont surtout les souffrances de l'âme, quand on les accepte avec reconnaissance. Si on déchirait, si on

flagellait votre corps, vous souffiriez généreusement, vous en glorifieriez le Seigneur, et vous seriez magnifiquement récompensée : attendez-vous donc à de grandes récompenses pour les maux que vous endurez dans votre âme. Attendez-vous aussi à nous revoir, à être délivrée de cette douleur, qui alors, qui dès maintenant, sera pour vous si avantageuse. C'en est assez pour vous consoler, non-seulement vous, mais toute autre personne, eût-elle un cœur plus dur que la pierre. Mais, avec votre prudence, votre vive piété, votre sagesse si élevée, avec cette âme qui foule aux pieds les vanités de ce monde, comment ne seriez-vous point promptement consolée? Montrez-nous que vous nous aimez, en obéissant à nos lettres, comme vous nous obéiriez à nous-même, si nous étions près de vous. Nous aurons la preuve de votre affection, si nous apprenons que cette lettre a produit quelque effet, ou plutôt tout l'effet que nous désirons. Or, nous désirons que vous recouvriez cette sérénité que nous remarquions en vous, quand nous étions près de vous. S'il en est ainsi, nous ressentirons une grande joie dans le désert où nous vivons. Voulez-vous que notre âme goûte plus de calme? (Je sais que vous le souhaitez et que vous n'avez rien plus à cœur.) Faites-nous savoir que vous avez secoué cette poussière de la tristesse, que votre âme est sans trouble; et récompensez-nous ainsi de notre affection pour vous. Vous savez bien, oh oui ! vous savez bien quelle joie vous nous causeriez en recouvrant la paix de l'âme, et en nous informant par une lettre que vous l'avez enfin recouvrée.

#### **Lettre 9.** (anciennement numérotée XIV.)

##### *A LA MÊME.*

1. Pourquoi pleurer? Pourquoi vous attrister? pourquoi vous infliger un supplice que vos ennemis eux-mêmes n'ont pu vous faire subir? Le chagrin continue à tyranniser votre âme, témoin cette lettre que Patricius nous a remise et qui nous dévoile les blessures de votre cœur. Ce qui m'afflige, ce qui me tourmente, c'est de vous voir chercher de tous côtés des sujets de douleur, quand vous devriez faire tous vos efforts pour calmer votre chagrin. Vous allez jusqu'à vous forger des illusions (ne me l'avez-vous pas dit?) sans aucune raison, sans aucun motif, vous faites à votre âme des blessures qui lui sont très-funestes. A quoi bortez-vous tourmenter de n'avoir pu nous faire sortir de Cucuse? N'avez-vous pas fait tout ce qui vous a été possible? n'avez-vous pas tout remué, tout essayé? Si vous n'avez pu réussir, est-ce une raison de vous affliger ? Peut-être Dieu a-t-il voulu rouvrir devant nous une carrière plus longue à parcourir, pour nous donner lieu de mériter une couronne plus glorieuse: Pourquoi donc vous attrister de ce qui fait nôtre gloire? Il faudrait au contraire vous réjouir, et tressaillir d'allégresse, vous couronner de fleurs, puisque la divine miséricorde nous récompense bien au delà de nos mérites.

Mais c'est la solitude où nous sommes qui vous cause du chagrin. — En vérité, qu'y a-t-il de plus agréable que le séjour de Cucuse? C'est une solitude profonde, une tranquillité, un repos continuel; nous nous y portons à merveille. La ville, il est vrai, n'a point de marché; on n'y vend, on n'y achète rien. Mais qu'importe ? Tout m'arrive en abondance, comme d'une source féconde. L'évêque de cette ville et Dioscore semblent n'avoir d'autre occupation que de me soulager. L'excellent Patricius vous dira notre bonne humeur, notre joie, les soins dont nous sommes entouré. Voilà pour Cucuse.

Si vous vous désolerez de ce qui nous est arrivé à Césarée, vous avez tort aussi. Car là encore nous avons remporté de brillantes couronnes; on nous loue, on nous vante, on nous admire jusqu'à l'enthousiasme, depuis que nous avons été accablé d'outrages et chassé de cette ville. Mais je vous en prie, ne le dites à personne, bien que le bruit s'en répande de toute part. Paeianus m'a fait savoir qu'il y a ici des prêtres de Pharétrices, qui se disent en communion avec nous, qui prétendent n'avoir rien de commun avec nos ennemis, et n'avoir jamais eu avec eux aucune espèce de relations. C'est pour ne pas les troubler, que je vous prie de ne rien dire; car on nous a fait subir les plus cruels traitements. N'eusse-je rien enduré auparavant, il suffisait bien de ces outrages pour obtenir des palmes glorieuses, tant j'ai couru de dangers. Sachez donc garder le silence; je vais tout vous raconter en peu de mots, non pour vous affliger, mais au contraire pour vous réjouir. Tout cela est une occasion de profit pour moi; c'est là ma richesse; j'expie mes fautes en traversant toutes ces épreuves, qui se succèdent sans relâche et me sont suscitées par ceux que j'en aurais le moins crus capables. Nous étions sur le point de passer en Cappadoce; nous étions délivré de ce Galate, qui n'avait pas craint de nous menacer de mort, lorsque pendant le voyage nous rencontrâmes nombre de gens qui nous dirent: « Pharétrius vous attend, il est sans cesse en route, tant il craint de ne pas vous rencontrer; il veut à toute force vous voir, vous embrasser, vous témoigner son affection; il a mis en mouvement tous les monastères, soit d'hommes, soit de femmes. » Je me gardai bien d'en rien croire; je me figurais précisément tout le contraire, sans en rien dire toutefois à ceux qui m'exprimaient ces désirs de l'évêque.

2. Enfin je suis arrivé à Césarée, accablé de fatigues, affreusement amaigri, dévoré par les ardeurs de la fièvre, succombant de faiblesse, éprouvant en un mot les plus vives souffrances. J'ai trouvé un logement à l'extrémité de la ville, et je me suis hâté de voir les médecins, pour éteindre cette fournaise qui me brûlait; c'était la fièvre tierce dont je souffrais. Joignez à cette maladie la misère, les fatigues du voyage, l'accablement, le manque de soins, la privation des choses les plus nécessaires. En outre il n'y avait là aucun médecin, j'étais épuisé de lassitude; la chaleur, les veilles m'avaient abattu, et enfin je suis arrivé presque mort à Césarée. Alors je me vis entouré du clergé, du peuple, des

moines, des religieuses, des médecins; et tous s'empressèrent de me soigner, de me servir, de me fournir tout ce dont je pouvais avoir besoin. Néanmoins dévoré par cette fièvre brûlante, j'étais en danger de mort. Peu à peu la maladie se calma et disparut. Cependant je ne voyais pas Pharétrius; c'est qu'il attendait mon départ, je ne sais pourquoi. Quand je me sentis à peu près guéri, je songeai à quitter Césarée, pour me rendre à Cucuse, et me reposer un peu des fatigues de la route. Nous en étions là, quand on nous annonça qu'une immense multitude d'Isauriens ravageaient les environs de Césarée, qu'ils avaient réduit en cendres un bourg considérable, qu'en un mot ils se livraient aux derniers excès. Aussitôt le tribun marcha sur eux avec ses soldats. On craignait qu'ils ne vinssent attaquer Césarée elle-même; tous étaient saisis de terreur à la pensée des dangers que courait leur patrie. Les vieillards mêmes se tenaient tout armés sur les murailles.

Voilà que vers le matin, une cohorte de moines (je ne trouve pas d'autre nom pour exprimer leur fureur), se précipitèrent sur la maison où nous résidions, nous menaçant de la livrer aux flammes et de nous faire mourir, si nous ne partions au plus vite. Ni l'approche des Isauriens, ni la pensée de la maladie qui nous accablait, rien ne put les adoucir; telle était leur colère, telle était leur fureur, que les soldats eux-mêmes étaient effrayés. Ils les menaçaient de se jeter sur eux, et ils se vantaient d'avoir déjà accablé de coups bon nombre de prétoriens. Ainsi menacés, les soldats vinrent nous trouver, nous prièrent et nous supplièrent de les délivrer de ces monstres, dussions-nous tomber entre les mains des Isauriens. Le préfet, averti de ce qui se passait, arriva lui-même pour nous porter secours. Ses prières ne touchèrent pas les moines, et il ne put non plus rien obtenir. Après ces vains efforts, il n'osait nous conseiller de sortir; car c'était nous envoyer à une mort certaine, il n'osait non plus nous conseiller de rester, vu la fureur des moines. Il fit donc prier Pharétrius de nous accorder quelques jours en considération de notre maladie et des dangers que nous courions. Cette démarche n'eut pas plus de succès. Au contraire le lendemain les moines revinrent à la charge avec plus de violence encore; et pas un prêtre n'osait résister et nous secourir; mais rougissant de honte (car tout cela, disaient-ils, se faisait par ordre de Pharétrius), ils se tenaient cachés; et quand nous les mandions, ils n'obéissaient pas.

A quoi bon vous en dire davantage? Environné de tant de périls, ayant la mort devant moi, dévoré par la fièvre (car je n'étais pas encore guéri), sur le midi, je me jetai dans une litière, et on m'emporta, au milieu des gémissements, des lamentations du peuple entier qui maudissait l'auteur de ces violences; tous poussaient des sanglots et versaient des larmes. Quand je fus sorti de la ville, quelques clercs en sortirent aussi sans rien dire, et m'accompagnèrent en se lamentant. Plusieurs disaient : Pourquoi l'emmener ainsi à une mort certaine ? Un de ceux qui m'aimaient le plus tendrement me disait : « Partez, je vous en prie; tombez plutôt aux mains



des Isauriens que de rester ici. Partout où vous irez, vous serez en sûreté, si vous pouvez vous tirer de nos mains. » Entendant tout cela, et témoin de tout ce guise passait, une vertueuse dame, Séleucie, l'épouse de Rufin (il n'est pas de bons offices qu'elle ne nous ait rendus), me pria d'accepter l'offre qu'elle me faisait de sa maison de campagne, située à cinq milles de Césarée; elle y envoya un certain nombre d'hommes, et nous nous y rendîmes nous-même.

3. Mais là ne devaient pas s'arrêter les menées de nos ennemis. Dès que Pharétrius en fut averti, il lui fit toute sorte de menaces. Moi ; j'étais à sa maison de campagne sans me douter de quoi que ce fût. Elle vint me voir, sans rien me dire; mais elle informa son intendant du danger que je courais, et lui enjoignit de veiller à tous mes besoins, et dans le cas où les moines viendraient renouveler leurs outrages, de réunir les laboureurs de ses autres maisons de campagne , et d'en venir aux mains avec les moines. Bien plus elle m'invitait à me réfugier dans sa maison , qui était fortifiée et inexpugnable, et de me soustraire ainsi aux mains de l'évêque et des moines. Mais elle ne put m'y déterminer. Je restai à la campagne sans rien savoir de ce que l'on préparait ensuite contre moi. Mais cela ne suffit pas pour apaiser leur fureur.

Au milieu de la nuit, sans que je pusse m'y attendre ( Pharétrius l'accablait de ses menaces, voulant la contraindre à me chasser de sa maison de campagne), cette femme, à bout de patience, m'annonça que les barbares arrivaient; elle n'osait avouer la contrainte qu'elle subissait. Donc au milieu de la nuit, le prêtre Evéthius vint me trouver, me réveilla et se prit à crier: « Levez-vous, je vous prie, voici les barbares; ils sont tout près d'ici. » Je vous laisse à penser quelle fut alors mon émotion. Que faut-il faire ? lui demandai-je ; nous ne pouvons retourner dans la ville , où nous courrions plus de dangers qu'ici au milieu des barbares. Le seul parti à prendre, c'est de fuir. Il était minuit, pas de lune; mais au contraire partout d'épaisses ténèbres; et nous voici de nouveau dans un étrange embarras. Personne pour nous venir en aide. Tous nous avaient abandonné. Saisi de crainte, n'attendant que la mort, accablé de toute sorte de maux, je me levai et je fis allumer des torches. Mais le prêtre les fit éteindre, de peur qu'attirés par cette lumière, les barbares ne se précipitassent sur la maison. On éteignit donc les torches; et nous partîmes.

Le chemin était escarpé et pierreux. Le mulet qui portait notre litière, tomba sur ses genoux, me renversa avec la litière, et peu s'en fallut que je ne périsse. Je me relevai et m'acheminai péniblement. Le prêtre Evéthius, qui était descendu de cheval, me prit par la main: et ainsi conduit, ou plutôt traîné, je continuai ma route.. Les chemins étaient si difficiles, les montagnes si rudes à gravir, la nuit si profonde, que j'avancais à peine songez à ce que je dus souffrir, accablé que j'étais de tant de maux, en proie à la fièvre, ne sachant rien . de ce que l'on avait ourdi contre moi, ne craignant, ne redoutant que les barbares, et m'attendant bien à tomber dans

leurs mains. N'eussé-je jamais rien souffert auparavant, n'était-ce pas assez souffrir, je vous le demande, pour expier mes péchés et pour obtenir une gloire brillante ? Or voici, je crois, la cause de toutes ces souffrances. A mon arrivée à Césarée, tous les magistrats, les anciens vicaires ou présidents devenus sophistes, les anciens tribuns, les gens du peuple venaient me voir, m'assistaient, ne me perdaient pas de vue un seul instant. Pharétrius, je crois, en fut blessé; et cette jalousie qui nous a fait chasser de Constantinople, continue jusqu'en ces lieux à s'acharner contre nous. Je n'affirme rien cependant; c'est une simple conjecture de ma part. Et qui pourrait dire tout ce que nous eûmes à souffrir durant le voyage? Que de frayeurs ! que de périls ! Tous les jours ils me reviennent à l'esprit, ils s'offrent à mon souvenir pour me combler de joie et me faire tressaillir de bonheur. N'est-ce pas comme un magnifique trésor que je possède maintenant? Voilà mes sentiments et mes dispositions. Je vous invite donc, à vous en réjouir avec moi; oui, je vous invite à bondir de joie, et à bénir le Seigneur de nous avoir jugé digne de, tant de souffrances. Mais gardez pour vous tous ces détails et ne les dites à personne, bien que les soldats puissent les répandre dans la ville : car, eux aussi, ils ont couru risque de perdre la vie.

4. Au reste, que personne ne les sache par vous; tâchez même d'imposer silence à ceux qui les voudraient raconter. Si vous vous affligez des conséquences de tant de souffrances, sachez bien que maintenant tout est fini, que je me porte beaucoup mieux qu'à Césarée. Ne craignez pas que je souffre du froid. On nous a préparé une demeure fort commode, et Dioscore ne néglige rien pour que nous ne sentions pas la moindre fraîcheur. A en juger par le début, ce climat ressemble à celui de l'Orient, tout autant que celui d'Antioche. C'est la même chaleur, la même température. Vous m'avez fait beaucoup de peine en me disant: a Peut-être êtes-vous fâché, et « trouvez-vous que j'ai été négligente. » — Ne vous ai-je pas écrit, il y a longtemps déjà, pour vous prier de ne pas me faire sortir d'ici (1)? Je pouvais m'imaginer qu'il vous faudrait tout un discours et une peine infinie pour vous justifier au sujet d'une telle parole. Peut-être vous en êtes-vous en partie justifiée en disant : « Chaque fois que j'y songe, je sens s'accroître a mes douleurs. » Je ne puis, à mon tour, m'empêcher de vous reprocher bien vivement d'entretenir à dessein votre chagrin par vos réflexions. Au lieu de faire tous vos efforts pour dissiper votre affliction, vous secondez les vues du démon, en développant en vous le découragement et la tristesse. Oubliez-vous tout ce qu'il y a de fâcheux dans la tristesse? N'ayez plus aucune crainte au sujet des Isauriens : ils se sont retirés dans leur pays; et le préfet n'a rien négligé pour les y contraindre. Je suis beaucoup plus tranquille ici qu'à Césarée. Il est peu de gens que je redoute autant que les évêques. Quant aux Isauriens, rassurez-vous. Ils ont disparu, l'hiver les force à se tenir chez eux; peut-être reviendront-ils après la Pentecôte.

Comment se fait-il que vous ne receviez pas de lettre? Je vous ai envoyé trois lettres, la première, par les soldats, la seconde, par Antoine, et la troisième par Anatole, votre serviteur, toutes trois fort longues. Les deux dernières surtout sont bien propres à relever le courage, à taire cesser tout scandale, à rendre à l'âme une parfaite tranquillité. Quand donc vous les aurez reçues, ne vous laissez point de les lire; vous en verrez l'efficacité, vous y trouverez un remède salubre et vous nous direz que vous en avez retiré de grands avantages. J'en avais écrit une troisième sur le même sujet, que je n'ai pas voulu vous envoyer tout de suite; je souffre trop de vous entendre dire que vous entassez les réflexions pénibles, que vous vous forgez mille chimères. Tout cela est indigne de vous, et je ne puis moi-même qu'en rougir de honte. Lisez donc ces lettres, et vous n'oserez plus tenir ce langage, quand même vous vous obstineriez à vous plonger dans la tristesse. Pour ce que vous me dites de l'évêque Héraclide, libre à lui, s'il le veut, de poursuivre devant les tribunaux, et de sortir ainsi de ses ennuis : il n'y a que ce moyen... Bien que je n'obtinsse aucun résultat, j'ai prié Pentadia de faire en sorte de trouver quelque remède au mal. Vous me dites que c'est sur l'ordre de cet évêque, que vous avez osé m'avertir de ces calamités. Vous êtes vraiment bien hardie. Je n'ai jamais cessé, je ne cesserai jamais de dire que le seul mal, c'est le péché; tout le reste n'est que cendre et fumée. Est-ce un mal que d'être en prison, que d'être chargé de chaînes? Est-ce un mal que de souffrir, puisque la souffrance amène tant de richesses? Est-ce un mal que l'exil, que la confiscation des biens? Ce sont des noms moins vides de sens, des noms qui ne désignent pas un malheur réel. La mort, c'est une dette qu'il faut payer à la nature, quand même personne ne nous fera mourir; l'exil, qu'est-ce autre chose que voir d'autres pays et visiter un grand nombre de villes? La confiscation des biens, c'est la liberté, c'est l'indépendance.

5. Ne vous laissez point d'entourer de vos bons offices l'évêque Maruthas, pour le tirer de l'abîme, si vous le pouvez. Car j'ai bien besoin de lui pour les affaires de Perse. Tâchez d'apprendre de lui ce qu'il a pu réformer dans ce pays, le motif qui l'amène à Constantinople, et dites-nous aussi si vous lui avez remis les deux lettres que je vous ai envoyées à son adresse. S'il veut bien m'écrire, je lui répondrai. S'il ne le veut pas, priez-le de vous (lire les résultats qu'il a obtenus et ceux qu'il espère obtenir à son retour. C'est là ce qui me faisait tant désirer de le voir. Faites en un mot tout ce que vous pourrez, remplissez votre devoir, quoique tous se jettent tête baissée dans l'abîme. Car vous recevrez une récompense magnifique. Soyez donc à son égard aussi empressée que possible. N'oubliez pas non plus ce que je vais dire; je fais appel à votre zèle. Les moines Marses et Goths, chez qui l'évêque Sérapion se tenait caché, m'ont dit avoir vu le diacre Moduarius : il leur a appris la mort d'Unilas, cet évêque admirable que j'ai ordonné il n'y a pas longtemps, et que j'ai envoyé dans le pays des Goths. Il a fait beaucoup de bien durant son épiscopat. Moduarius apporte

une lettre du roi des Goths, qui demande un autre évêque. Au malheur dont nous sommes menacé, je ne vois d'autre remède que les délais. Ils ne peuvent maintenant gagner le Bosphore, ni se rendre dans cette contrée; et faites en sorte de les retenir en alléguant la mauvaise saison. Ne négligez rien pour cela : j'y attache la plus grande importance. Il y a deux choses que je redoute et que je prie Dieu d'empêcher. Je ne voudrais pas que cet évêque fût ordonné par les auteurs de tant de maux ; ils n'ont aucun pouvoir pour cela; je ne voudrais pas non plus que l'on prît le premier venu. Vous savez bien qu'ils ne s'empresseront pas de choisir un homme de bien; et vous n'ignorez pas quelles seront les conséquences de leur choix.

Mettez donc tout votre zèle à prévenir un pareil malheur. Ce qu'il y aurait de mieux, ce serait que Moduarius pût venir en secret et sans bruit jusqu'à nous. S'il ne le peut, faites tout ce qu'il sera possible de faire. Il en est des soins à donner à une affaire, comme d'une offrande pécuniaire. Rappelez-vous cette veuve de l'Évangile. Elle donna deux oboles, et en cela, elle se montra plus généreuse que d'autres qui avaient offert des sommes considérables. Car elle avait donné tout ce qu'elle possédait. De même ceux qui donnent à une affaire tous les soins dont ils sont capables, n'ont rien à se reprocher et méritent d'être pleinement récompensés. Je remercie du fond du coeur l'évêque Hilaire. Il m'a écrit pour me demander de lui permettre de retourner dans son église, me promettant de revenir, aussitôt qu'il aurait tout arrangé. Sa présence nous est fort utile. Car c'est un homme rempli de piété, de constance et de zèle. Aussi l'ai-je exhorté à revenir promptement. Faites-lui donc tenir, dès que vous pourrez, et par une personne de confiance, la lettre que nous lui écrivons; prenez bien garde qu'elle ne se perde. Il nous supplie avec beaucoup d'instance de lui écrire, et d'ailleurs sa présence nous offre de grands avantages. Ayez donc bien soin de cette lettre; et si vous n'avez pas sous la main le prêtre Helladius, ne la confiez qu'à un homme prudent et de tête.

## **Lettre 10.** (anciennement numérotée III.)

### *A LA MÊME.*

1. Le corps a-t-il lutté contre les ardeurs de la fièvre, la ruer a-t-elle été agitée par la violence des vents; ce n'est pas tout d'un coup, c'est peu à peu que disparaissent les suites de la maladie, et que cesse l'agitation des flots. Une fois la fièvre guérie, il faut beaucoup de temps au corps pour recouvrer la santé, et cette vigueur enlevée par la maladie. Quand les vents sont apaisés, les ondes longtemps encore s'agitent, se poussent en tous sens, et le calme ne renaît point sur-le-champ. Ce n'est pas sans motif que j'use de ce préambule : j'ai voulu vous faire comprendre qu'il m'a semblé nécessaire de vous écrire. Nous avons, il est vrai, triomphé de ce chagrin qui vous tyrannisait ; nous avons, pour ainsi dire, renversé la citadelle du

tyran; mais il ne faut point nous lasser de parler, si nous voulons ramener dans votre âme une paix profonde, effacer jusqu'au souvenir de ces troubles produits par la tristesse, et vous rendre cette sérénité, ce calme, cette joie que vous avez perdue. Oui, mon désir, ce n'est pas seulement de bannir le chagrin, c'est encore de vous remplir d'une joie abondante et continuelle. Il m'est possible de le réaliser, si vous le voulez. Nous ne pouvons pas changer, nous ne pouvons pas renverser les lois de la nature; ce que nous pouvons modérer au gré de nos désirs, ce sont les mouvements de notre volonté; et c'est d'eux que dépend le bon état de notre âme. Vous le savez bien vous-même, vous devez vous rappeler ces conversations longues et fréquentes que nous avons naguère encore sur ce sujet. Je vous en donnais des exemples pris de l'histoire. Non, ce n'est point la nature, mais la volonté qui donne à l'âme sa tranquillité. Combien n'en voyons-nous pas qui nagent dans les richesses, et regardent cependant la vie comme insupportable! Combien d'autres au contraire coulent au sein de la pauvreté des jours calmes et heureux ! Que de princes maudissent leur existence, malgré cette garde qui les escorte, malgré cette gloire et ces honneurs dont ils jouissent ! Que d'hommes obscurs par leur naissance, inconnus du monde, s'estiment néanmoins plus heureux que beaucoup d'autres ! Oui, je le répète, et je veux le répéter sans cesse, la volonté, et non pas la nature, voilà la source de la paix et du bonheur. Ne vous laissez pas abattre, ma chère soeur, tenez-vous ferme, tendez-moi la main; c'est un secours puissant et qui m'est nécessaire pour vous tirer de cette dure captivité de l'inquiétude. Si vous n'y mettez autant de zèle que nous-même, c'est en vain que nous essayerons de vous guérir. N'en soyez pas étonnée. Lorsque Dieu, le souverain Maître de toutes choses, donne quelque avertissement, adresse quelque exhortation, si l'homme ne veut pas obéir, qu'arrive-t-il ? il s'attire un châtiment plus rigoureux, à raison même de sa désobéissance. C'est ce que disait Jésus-Christ : *Si je n'étais pas venu et que je ne leur eusse point parlé, ils ne seraient point coupables : mais aujourd'hui, ils ne peuvent trouver, aucune excuse, pour leurs péchés.* (Jean, XV , 22.) C'était là encore ce qui le faisait pleurer sur Jérusalem, et exhiler ces soupirs : *Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés ! combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants, et tu t'y es refusée ! Voici que les demeures vont être désertes !* (Matth., XXIII, 37, 38.)

2. Eh bien donc! ô pieuse Olympiade, travaillez, faites-vous violence, aidez-vous de nos réflexions pour repousser avec énergie, pour chasser de votre âme ces pensées qui la troublent, qui la remuent et la bouleversent. Oui, vous le ferez, oui, vous obéirez à nos conseils qui pourrait en douter? Nous allons vous procurer glaives et javelots, arcs et flèches, cuirasses, boucliers, cnémides; armure qui vous protégera, qui renversera, qui blessera, qui tuera ces funestes pensées. Et où prendrons-nous ces machines, ces frondes, qui non-seulement arrêteront l'ennemi et

l'empêcheront d'avancer, mais qui le repousseront bien loin et avec la plus grandi; facilité? C'est dans la tristesse elle-même, c'est en vous disant tout ce qu'elle a de pénible et d'odieux. La tristesse est pour l'âme un affreux tourment, une indicible douleur, un supplice au-dessus de tous les supplices. C'est un ver dont le venin ronge non la chair, mais l'âme même; une teigne qui s'attaque; non point aux os, mais à l'esprit; c'est un bourreau qui sans cesse déchire, non point les flancs, mais la volonté dont il brise les forces. C'est une nuit continuelle, de noires ténèbres, une tempête violente, une fièvre cachée, plus ardente que la flamme; une guerre sans aucune trêve, une maladie qui obscurcit la vue et l'empêche de rien discerner. Le soleil lui-même, cet éclat qu'il répand dans l'atmosphère, ennuie une âme affligée; et la splendeur du midi ressemble pour elle à une nuit profonde. Aussi le Prophète disait-il admirablement : En plein midi le soleil sera couché pour eux. (Amos, VIII, 9.) Sans doute l'astre ne se couche point, son cours n'est pas interrompu. Mais au milieu de l'éclat du jour, une âme affligée se croit plongée dans les ténèbres. Les ténèbres de la nuit ne sont rien en comparaison des ténèbres que produit la tristesse. Celles-ci ne sont pas l'effet des lois de la nature, mais bien de l'obscurcissement des pensées; ténèbres horribles, insupportables, effroyables à voir, plus cruelles que tous les tyrans. En vain essaie-t-on de les dissiper elles résistent; une fois en possession d'une âme, elles la chargent comme d'une chaîne d'airain, à moins qu'elle ne déploie beaucoup de sagesse.

3. Ai-je besoin d'entrer dans de plus longs développements, quand je puis vous donner des exemples et par là vous faire sentir toute la force de ce mal ? Toutefois, si vous le permettez, avant d'en venir aux exemples, je vais vous fournir une seconde preuve des douleurs que cause la tristesse. Adam, après ce péché si grave, qui entraîna la perte du genre humain tout entier, s'entendit condamner au travail. Eve était plus coupable; sa faute était si énorme, que celle d'Adam n'était rien, pour ainsi dire, en comparaison; *Adam, dit en effet l'Ecriture, ne fut point séduit; c'est la femme qui se laissa séduire et viola la défense du Seigneur.* (I Tim. II, 14.) Eve s'était donc laissé tromper, elle avait violé la loi de Dieu, elle avait préparé pour elle et pour son époux la coupe empoisonnée. Aussi Dieu la condamna-t-il à la tristesse, qui de sa nature est plus accablante que le travail. *Je multiplierai, dit le Seigneur, oui, je multiplierai tes douleurs et tes gémissements. Tu enfanteras les fils dans la douleur.* (Gen. III, 16.) Pour Eve, point de travail, point de sueurs, point de fatigues; mais la tristesse, les gémissements, les tourments qui en résultent, aussi terribles, plus terribles mille fois que la mort.

Qu'y a-t-il cependant de plus terrible que la mort? N'est-ce pas le plus effrayant des maux? un mal horrible, insupportable, digne d'un torrent de larmes? N'est-ce pas, selon saint Paul, la peine que le Seigneur inflige au plus énorme de tous les crimes? Ceux qui s'approchent indignement des

saints mystères , qui viennent s'asseoir indignement à ce festin redoutable, subissent la mort comme châtement de leur crime : *C'est pourquoi*, dit-il, *beaucoup parmi vous sont faibles et infirmes. Il y en a même beaucoup qui dorment.* (I Cor. II, 30.) N'est-ce pas le supplice qu'infligent les législateurs à ceux qui ont commis de grands crimes? N'est-ce pas aussi la peine portée par là loi de Dieu contre ceux qui tombent dans de grandes fautes? Quelle frayeur la mort ne produisit-elle pas dans l'âme d'Abraham ? Elle étouffa les cris de la nature, et le détermina à livrer son épouse aux passions des barbares, et à la tyrannie des Egyptiens, à imaginer ce drame si injurieux pour Sara, et à la prier de jouer elle-même son rôle dans cette tragédie. Il ne rougit pas de dire le motif qui le porte à faire usage d'un pareil moyen : *Quand les Egyptiens te verront*, dit-il à Sara, *quand ils verront ta beauté et les charmes de ton visage, ils me feront mourir pour te garder. Dis que tu es ma soeur, afin que l'on m'épargne, et qu'on me laisse la vie à cause de toi.* (Gen. XII, 12, 13.) Voyez-vous comme la crainte et l'effroi remuent cette âme sage et élevée? Voyez-vous cette âme d'airain vaincue dans ce combat? Il dément son origine, il impose à sa femme un rôle étrange, c'est une brebis qu'il expose à la fureur des loups. Qu'y a-t-il de plus insupportable pour un homme que de voir sa femme outragée? un simple soupçon l'indigne. Pour Abraham, ce n'est pas un soupçon, mais une certitude; et ces outrages, non-seulement il les connaît, mais il les provoque lui-même; et néanmoins il s'y résigne et les supporte. C'est une passion qui triomphe en lui d'une autre passion; c'est une passion plus vive, la crainte de la mort, qui l'emporte sur une passion moins vive, la crainte de la honte et du déshonneur.

Le grand Elie lui-même craint la mort, et s'enfuit devant les menaces d'une prostituée. Il avait fermé le ciel, il avait fait tant de miracles, et quelques mots suffirent pour le glacer de terreur. Cette âme vraiment céleste éprouve tant d'effroi, que le prophète abandonne sa patrie, ce peuple si nombreux, pour lequel il avait couru de si grands dangers. Oui le prophète s'exile, il voyage seul pendant quarante jours et se rend dans le désert; et cependant que d'assurance, quelle hardiesse de langage, que de courage il avait déployé ! La mort est un mal vraiment affreux; chaque jour elle se précipite sur le genre humain, et chacune de ses victimes nous trouble, nous consterne, comme si c'était la première. Rien ne peut nous rassurer, ni la pensée du peu de temps que nous avons à vivre, ni la contemplation, ni la méditation habituelle de la mort. La série des siècles n'a pu faire vieillir cette tristesse et cet effroi : ces sentiments sont toujours nouveaux , toujours forts , et chaque jour ils remplissent nos âmes d'une nouvelle crainte. Eh ! peut-il en être autrement? Qui ne serait troublé, qui ne serait consterné quand il voit immobile, muet comme une pierre, cet homme qui hier encore ou peu de jours avant, se promenait, traitait ses mille affaires, s'occupait de son épouse, de ses enfants, de ses serviteurs, de cités entières ; menaçait, terrifiait, remettait une peine, en infligeait une autre, faisait

mille travaux dans sa ville ou dans le pays qu'il habitait ? Tous le regrettent, ses amis fondent en larmes, son épouse est éperdue de chagrin, elle se meurtrit le visage et s'arrache les cheveux; autour d'elle ses innombrables servantes poussent des cris de douleur, et lui il ne remarque rien de tout cela ! Encore une fois, qui ne serait effrayé à cette pensée que tout a disparu, raison, talent, âme, grâce et beauté du visage, mouvement des membres ; et qu'à tous ces avantages succède ce qu'il y a de plus rebutant, le silence, l'insensibilité, la corruption, les vers, la cendre, la poussière, la puanteur, une complète dissolution, jusqu'à ce que le cadavre soit réduit à quelques os informes et hideux.

4. Et cependant cette mort si effrayante (sa nature et la crainte qu'elle inspire aux saints, vous l'ont assez montré), n'est rien en comparaison de la tristesse. Si je suis entré dans ces développements, c'est pour vous faire bien comprendre la rigueur de la peine que vous supportez, et vous exciter à attendre une récompense, je ne dis pas proportionnée, mais bien supérieure aux maux que vous endurez. Je veux vous le prouver par l'exemple de ceux qui, comme vous, ont ressenti de la tristesse; c'était du reste mon dessein dès le début de cette lettre.

Quand Moïse vint annoncer aux Hébreux leur délivrance et la fin de leur captivité, ils ne voulaient pas même l'entendre. Et Moïse nous apprend la cause de cette conduite : *Moïse parla au peuple; et le peuple, par pusillanimité, ne voulut point l'entendre.* (Exod. VI, 9.) Bien plus, quand le Seigneur menace les Juifs des plus rigoureux châtements s'ils violent sa loi, la tristesse vient après toutes les autres peines : il les menace de la captivité, de l'exil, de l'esclavage, de la famine, de la peste; il les menace de les réduire à manger la chair des hommes, et il ajoute : *Je leur donnerai un coeur affligé, des yeux défaillants, une âme languissante.* (Deut. 28-65.) Mais pourquoi rappeler les Juifs, ce peuple ingrat et indiscipliné, esclave de la chair, dépourvu de sagesse, quand je puis invoquer l'exemple d'hommes admirables par la grandeur et l'élévation de leurs âmes ? Les apôtres avaient passé trois ans dans la compagnie du Sauveur; ils avaient reçu de sa bouche les plus sublimes enseignements sur l'immortalité et d'autres mystères, ils avaient opéré de merveilleux prodiges, ils avaient mangé, conversé avec lui dans de délicieux entretiens, ils s'étaient instruits à son école; ils le retenaient au milieu d'eux, ils s'attachaient à lui comme des enfants s'attachent au sein de leur mère; ils ne cessaient de lui demander : *où allez-vous?* Et cependant dès qu'il les eut contristés par quelques-unes de ses paroles, le chagrin s'empara d'eux avec tant de violence, ils éprouvèrent des angoisses telles, qu'ils cessèrent de l'interroger. Jésus-Christ le leur reprocha en leur disant : *Vous m'avez entendu vous dire que je retourne à Celui qui m'a envoyé et personne de vous ne me demande : où allez-vous ? Depuis que je vous ai dit ces choses, la tristesse s'est emparée de vos coeurs.* (Jean, XVI, 5-6.) Voyez-vous comme la tristesse avec sa violence enveloppe leur amour d'épaisses



ténèbres, comment elle les captive, comment elle se les assujettit? Voyez aussi le prophète Elie (car je ne veux point le laisser encore) : Il s'enfuit, il quitte la Palestine, cédant à la violence de sa tristesse ; cette tristesse si violente, l'auteur de son histoire, nous la redit dans ces paroles: *Il s'en alla pour obéir à son âme*; entendez maintenant ce qu'il demande au Seigneur: *C'est assez, Seigneur, dit-il. Prenez ma vie; car je ne suis pas meilleur que mes pères.* (III Rois, XIX, 34.) Ce qu'il demande, n'est-ce pas le plus terrible des maux, le plus grand des supplices, la peine infligée aux grands crimes, et ne regarde-t-il point la mort comme un bienfait? Tant il est vrai que la tristesse est plus pénible que la mort. C'est pour échapper à la tristesse, que le prophète souhaite de mourir.

5. Ici je veux répondre à une objection. Je sais que vous aimez ces sortes de réponses. Quelle est donc cette objection? la voici : Si la mort, aux yeux du Prophète, était moins pénible que la tristesse, pourquoi donc voulait-il éviter la mort en quittant sa patrie et ses concitoyens ? pourquoi, voulant naguère y échapper, la souhaite-t-il aujourd'hui? - mais c'est afin que vous compreniez mieux combien la tristesse est plus cruelle que la mort. Quand la crainte de mourir possédait seule son âme, il faisait tout ce qu'il pouvait pour échapper à la mort. Mais quand une fois la tristesse eut pénétré dans son coeur, et lui eut fait sentir sa violence, le rongeur, le consumant, le déchirant, lui faisant endurer des tourments horribles, alors elle lui sembla plus affreuse que le plus affreux des supplices. — Jonas, lui aussi, appelait la mort pour se soustraire à la tristesse : il la demandait à Dieu en ces termes : *Prenez ma vie, disait-il, la mort pour moi est préférable à la vie.* (Jon. IV, 3:) David à son tour, soit qu'il parle en son nom, ou au nom d'une autre personne plongée dans l'affliction, exprime le même désir : *Le pécheur, dit-il, s'est élevé contre moi; alors je me suis tu, j'ai été humilié, j'ai été privé de toits les biens, et ma douleur a été renouvelée. Mon coeur brûlait au dedans de moi, et mes pensées y allumaient une flamme ardente.* (Ps. XXXVIII, 2-4.) Cette flamme, c'est la tristesse plus dévorante que toute espèce de flammes. Il ne peut plus en supporter les ardeurs ni les souffrances, et il s'écrie : *Ma langue a laissé échapper les désirs de mon coeur.* Quels sont donc vos désirs? dites-le-nous, ô David ! Ce qu'il souhaite , c'est la mort. *Faites-moi connaître ma fin, dit-il, et le nombre de mes jours, afin que je sache combien de temps encore il me reste à vivre.* (Ibid. 5.) Elie ne s'exprime point dans les mêmes termes; mais ses paroles ont le même sens. Quand il dit : *Je ne suis pas meilleur que mes pères, n'est-ce pas comme s'il disait : Faites-moi connaître le terme de mes jours, afin que je sache tombiez de temps encore il me reste à vivre ? c'est-à-dire: Pourquoi me laisser sur la terre? pourquoi m'en retirer si tard? tant d'autres l'ont déjà quittée, et moi je traîne ici une longue existence. Telle est la force de son désir, du sien, dis-je, ou de ceux au nom desquels il parle, qu'en attendant l'arrivée de la mort, il voudrait savoir le moment où elle viendra. Faites-moi savoir la fin*

de mes jours , et j'en éprouverai la plus grande joie. Ainsi donc, un mal si horrible devient désirable, grâce aux intolérables souffrances de la tristesse et de cette ardeur qui dévore l'âme. *Mes pensées*, dit-il, *allument en mon coeur une flamme ardente*.

C'est donc un bien grand supplice que celui que vous endurez; espérez aussi de grandes récompenses, des palmes brillantes, d'ineffables jouissances, des couronnes composées des plus belles fleurs. Ce n'est pas seulement en faisant le bien, c'est aussi en souffrant le mal avec patience que l'on se rend digne de ces récompenses magnifiques. — Je vais maintenant vous tenir un langage plein d'utilité pour vous et pour tout le monde, bien propre à porter les âmes à la patience, et à les empêcher de faiblir en présence des combats qu'elles ont à soutenir contre l'adversité.

6. Que la tristesse soit le plus horrible des maux, qu'elle les surpasse -tous par les souffrances qu'elle procure, nous l'avons assez fait voir. Il nous reste maintenant à comparer entre elles les vertus et les douleurs, pour vous faire bien comprendre que Dieu ne récompense pas seulement les vertus, mais aussi les souffrances, qu'il les récompense magnifiquement, aussi magnifiquement, plus magnifiquement même que les vertus. Je vais, si vous le permettez, faire paraître devant vous un modèle admirable de patience, un athlète, célèbre à la fois par ses vertus et par ses souffrances, cette âme d'airain, cette âme ferme comme le roc, qui habita le pays d'Ausitide, et remplit tout l'univers de l'éclat de ses vertus. Je vais donc vous exposer ses vertus et ses souffrances, afin que vous puissiez les comparer ensemble. Quelles étaient donc ses vertus ? *Ma maison*, dit-il, *a été ouverte à tout le monde; c'était comme un port ouvert à tous les voyageurs*. (Job, 31, 32.) Tout ce qu'il possédait, il le possédait moins pour lui que pour les pauvres. *J'étais*, dit-il, *j'étais l'oeil de l'aveugle et le pied du boiteux*. (Job, XXIX,15-17.) *Je servais de père à quiconque était faible; j'examinais avec soin les différends dont j'étais l'arbitre; je brisais les dents des hommes injustes, et je leur arrachais leur proie. Le faible qui avait besoin de quelque secours, n'éprouvait jamais de refus, et personne ne sortait de chez moi sans avoir rien reçu*. (Job, XXXI, 16, 34.) Comme la charité de Job se multiplier comme sa compassion sait venir en aide à tous les besoins ! il soulage les pauvres, il soutient les veuves, il défend ceux que l'on outrage, il se montre terrible contre ceux qui commettent l'injustice. Son zèle ne se bornait pas à protéger, à porter secours, comme c'est la coutume de tant d'autres, il voulait voir l'oeuvre couronnée de succès, et il y mettait toute son ardeur. *Oui*, dit-il, *je brisais les dents des hommes injustes* (Job, XXIX,17), ma prudence était comme nu rein part dressé contre leur méchanceté. Non-seulement les injustes entreprises des hommes, mais les dangers venant de la nature trouvaient un obstacle dans sa sollicitude : il savait les écarter à force de vigilance et de soins. S'il ne pouvait rendre les membres perdus, c'est-à-dire, les yeux aux aveugles, les pieds aux boiteux, il leur tenait lieu de ces membres. Grâce à lui, les

aveugles voyaient, les boiteux marchaient. Y a-t-il rien de comparable à cette humanité? quant à ses autres vertus, vous les connaissez : inutile de vous redire son affabilité, sa douceur, sa sagesse, sa modération ; autant il s'indignait contre ceux qui outrageaient le prochain , autant on le voyait plein de douceur et de mansuétude à l'égard de tous les autres, à l'égard de ses serviteurs eux-mêmes, qui témoignaient la vivacité de leur amour en s'écriant : *Qui nous donnera de nous rassasier de sa chair?* (Job, XXXI, 31.) Si telle était l'affection des serviteurs, s'il se montrait si plein de douceur à l'égard de gens qu'il faut souvent faire trembler, quelle ne devait pas être sa bonté envers les autres hommes ?

7. Telles et plus nombreuses encore étaient les vertus de Job. Passons maintenant en revue les souffrances qu'il endura, comparons-les avec ses vertus, et voyons à quelle époque il s'acquit le plus de mérites. Est-ce au temps où il pratiquait ces vertus, ou bien quand il endurait ces souffrances si cuisantes, quand il ressentait l'amertume de la tristesse? Quand est-ce donc que Job parut surtout admirable? Est-ce quand il ouvrait sa porte à tout le monde, ou bien quand, après la ruine de sa maison, il ne fit entendre aucun murmure, et se prit au contraire à bénir Dieu ? Dans le premier cas il pratiquait une vertu, dans le second il endurait une peine. A quel moment se montra-t-il plus digne d'admiration, dites-moi? Est-ce quand il offrait des sacrifices pour ses fils, et les exhortait à la concorde, ou bien quand, après les avoir su écrasés sous les ruines de sa maison, enlevés ainsi par un trépas si lamentable, il souffrit patiemment cet horrible mal lieu? Etait-il plus admirable quand il réchauffait les épaules du pauvre avec les toisons de ses brebis, ou bien quand, à la nouvelle ce que le feu du ciel était tombé sur ses troupeaux, et les avait consumés eux et les bergers, il supporta cette perte sans murmure, sans plainte et sans trouble? Y avait-il plus de gloire à se servir de sa santé pour venir en aide à ceux que l'on outrageait, à broyer les dents des hommes injustes, à leur arracher leur proie, à être comme le refuge des opprimés, qu'à voir son propre corps, naguère le rempart (les opprimés, rongé maintenant par les vers, étendu sur un fumier, couvert d'ulcères , qu'il nettoyait avec un coquillage? *J'amollis les mottes de terre*, disait-il, *en nettoyant mes plaies*. (Job, VII, 5.) Autrefois c'étaient des actes de vertu ; maintenant ce sont des souffrances, et ces souffrances lui ont valu plus de gloire que ces vertus. C'était en effet la partie la plus rude du combat, celle qui exigeait le plus de courage, le plus de fermeté, le plus de sagesse et le plus d'amour de Dieu. Au temps des vertus de Job, le démon osait, (sans doute avec une rare impudence et une rare méchanceté), mais enfin il osait l'accuser, et il disait : *Est-ce avec désintéressement que Job honore Dieu?* ( Job, I, 9.) Mais quand il le vit plongé dans le malheur, il s'enfuit, couvert de confusion, il s'éloigna, sans que son impudence pût trouver matière à la moindre objection. Job avait mérité la plus belle des couronnes, il avait atteint le sommet de la vertu, donné de son courage une preuve évidente,

déployé la plus admirable sagesse. Ce saint homme voulant montrer aussi combien la tristesse est plus à craindre que la mort, appelait la mort un repos. *La mort, disait-il, est un repos pour l'homme.* (Job, III, 123.) Et il la demandait comme un bienfait, afin d'être délivré de sa tristesse : *Qui me donnera, disait-il, de voir se réaliser ma prière! Puisse le Seigneur m'accorder ce que je désire! Il a commencé, ah! qu'il achève, qu'il m'écrase et me fasse mourir! Que cette ville sur les murs de laquelle je dansais, soit enfin mon sépulcre !* (Job, VI, 8.) Ainsi donc rien de plus accablant que la tristesse; aussi reçoit-elle de plus grandes récompenses.

8. Comprenez bien l'avantage qui revient des souffrances. Quand même on ne souffrirait pas à cause de Dieu (ce n'est pas une exagération de ma part), on a beaucoup de mérite si l'on souffre avec courage et sans se plaindre. Job ignorait qu'il souffrît pour Dieu, et cependant il obtint la couronne du vainqueur, parce que sans savoir la cause de ses souffrances, il les supportait généreusement. Lazare tomba malade (certes, ce n'était point là souffrir à cause de Dieu) ; cependant il souffrait, il montrait de la patience, il ne recevait de soins de personne; il était rongé par ses ulcères, par la faim qu'il endurait; riche le traitait avec mépris et cruauté souffrit avec courage, aussi vous savez qu'elles couronnes lui valurent ses souffrances. Peut-on citer une seule bonne oeuvre qu'il ait faite ? Eut-il pitié des pauvres, vint-il en aide aux opprimés, fit-il aucune action de ce genre? Non; mais il gisait à la porte du riche, il était malade; les chiens venaient lécher ses blessures, le riche le dédaignait, et tout cela lui causait d'horribles souffrances. Et cependant sans s'être distingué par aucun acte de générosité, pour avoir supporté courageusement tous ses maux, il eut les mêmes récompenses que le saint patriarche. Je vais plus loin, et ce que je vais ajouter, peut paraître étrange; mais cependant rien de plus vrai : accomplirait-on quelque action grande et généreuse, la récompense sera médiocre, si elle n'a exigé ni fatigues, ni dangers, ni souffrances ; *Chacun en effet recevra sa récompense en proportion de son travail* (I Cor. III, 8); non pas en proportion de la grandeur de l'acte accompli, mais en proportion des souffrances qu'il a endurées. Aussi l'apôtre saint Paul se glorifie-t-il non pas du bien qu'il a fait, mais des grandes actions qu'il a exécutées, mais de l'excès des maux qu'il a soufferts. Après avoir dit en effet. *Ils sont ministres du Christ; je le dirai, dussé-je passer pour imprudent, je le suis plus qu'eux* (II Cor. XI, 23) ; il s'applique à montrer ce qui le rend supérieur aux autres. Il ne dit pas : J'ai prêché l'Evangile à tant et tant de peuples. Non, il laisse de côté ses actions pour ne parler que de ses souffrances, et il les énumère en ces termes : *J'ai été accablé de fatigues, couvert de blessures, jeté souvent en prison, souvent aussi exposé à la mort, j'ai reçu des Juifs deux cents coups, j'ai été trois fois battu de verges, lapidé une fois, j'ai fait trois fois naufrage, un jour et une nuit j'ai été dans les profondeurs de la mer. Sans cesse en voyage, sans cesse en danger de périr, les tempêtes, les voleurs, ma nation, les autres peuples,*

*les villes, les déserts, l'océan, les faux frères me font courir des dangers. Je suis accablé de travaux, de fatigues, de veilles, de faim, de soif, de pauvreté. En outre, les choses du dehors me pressent continuellement.* (II Cor. XI, 23-28.)

9. Voyez-vous comme il énumère ses souffrances ; comme il y trouve matière à se glorifier ! Il rappelle ensuite les vertus qu'il a pratiquées, et encore leur mérite vient-il moins de l'acte lui-même que des souffrances endurées pour l'accomplir. Après avoir dit : *Ces conjurations de chaque jour formées contre moi*, c'est-à-dire : ces emprisonnements, ces tumultes, ces embûches (car telle est la force du mot employé par l'Apôtre), il ajoute : *La sollicitude de toutes les Eglises.* (Ib. XXVIII.) Il ne dit pas, la réforme, mais la sollicitude, expression qui désigne la souffrance plutôt qu'une action vertueuse. Il en est de même pour ce qui suit : *Qui est malade, sans que je le sois aussi ?* Il ne dit pas, *sans que je cherche à le guérir*, mais bien, *sans que je sois aussi malade*. Et encore : *Qui est scandalisé, sans que je brûle au dedans de moi ?* (Ibid. XXIX.) Il ne dit pas : Sans que je l'aie délivré du scandale ; mais sans que j'aie partagé sa tristesse, Voulant ensuite montrer qu'il est surtout récompensé pour avoir souffert, il dit : *S'il faut me glorifier, je me glorifierai de mes infirmités.* (Ibid. XXX.) A tout ce qui précède il ajoute une autre circonstance de même nature, et rappelle qu'il sortit de prison par une fenêtre, au moyen d'une corbeille glissant le long des murs ; n'était-ce pas là encore souffrir ? Si donc les souffrances sont magnifiquement récompensées, s'il n'est point de souffrance plus grande que la tristesse, voyez quelles récompenses lui sont réservées ! Je ne cesserai de vous le redire ; et comme je vous l'ai promis en commençant, c'est dans la tristesse même que je puiserai des motifs de consolation.

Soyez de plus en plus convaincue que la soi souffrance donne du prix aux belles actions, et qu'elles en ont beaucoup moins, si la souffrance ne s'y trouve jointe. Ce Nabuchodonosor, roi de Babylone, dont la main portait un sceptre et la tête une couronne, remplit un jour une mission, pour ainsi dire, évangélique. Après le miracle de la fournaise, il fit entendre ses prédications par tout l'univers ; il ne se contenta point d'élever lui-même la voix, mais il envoya dans toutes les parties de la terre une lettre qui disait : *Nabuchodonosor à tous les peuples, tribus et langues, qui habitent dans le monde entier, paix et bonheur ! Il m'a semblé bon de vous faire connaître les miracles et les prodiges que le Dieu Très-Haut vient d'accomplir parmi nous. Il a fait éclater sa grandeur et sa force ; son règne est éternel, et sa puissance s'étend de génération en génération.* (Dan. III, 98, 100.) Et il publia un décret portant que tout peuple, toute tribu, toute langue qui prononcerait une parole contre le Dieu de Sidrac, de Misach et d'Abdénago, serait mis à mort, et que la maison du coupable serait livrée au pillage. Il ajoutait : *Il n'y a pas d'autre Dieu qui puisse ainsi sauver de la mort.* (Ibid. 96.) Que de menaces dans cette lettre ! N'est-elle pas

vraiment terrible? Nabuchodonosor n'est-il pas un prédicateur sublime, et sa lettre ne se répand-elle pas dans tout l'univers? Or, dites-le moi, sera-t-il récompensé comme les apôtres, pour avoir publié la puissance de Dieu, pour avoir déployé tant de zèle et d'activité pour la proclamer jusqu'aux extrémités du monde? Non, certes, il s'en faut bien. Cependant sa mission ressemble à la leur. Mais il la remplit sans éprouver de fatigues ni de souffrances, et voilà ce qui en diminue le mérite. Le roi de Babylone fait usage de sa souveraine puissance et ne court aucun danger; les apôtres, au contraire, on s'oppose à leurs efforts, on les chasse, on les accable de coups; ils vivent dans l'indigence, ils sont précipités du haut des édifices, jetés à la mer, tourmentés par la faim ; ils meurent chaque jour, et à toutes ces souffrances, s'ajoutent les douleurs de l'âme, ils sont faibles avec les faibles, un feu intérieur les dévore, quand un de leurs frères est scandalisé. Voilà les souffrances, voilà surtout la tristesse qui leur vaut de si belles récompenses. *Chacun, dit saint Paul, recevra une récompense proportionnée à ses travaux.* (I Cor. III, 8.) C'est ce que je ne cesserai moi-même de vous répéter. Paul demanda souvent au Dieu miséricordieux d'être délivré de ses maux et de sa tristesse, de tant de douleur et de tant de périls, mais il ne fut point exaucé. *Trois fois, je fis cette prière au Seigneur* (II Cor. XII, 8), nous dit-il, et je n'obtins point ce que je désirais. Et comment, en effet, pouvait-il mériter une ample récompense? Était-ce en prêchant sans fatigue, en vivant dans les délices, et le repos? Était-ce en demeurant assis dans sa maison, n'ayant d'autre peine que celle d'ouvrir la bouche et de remuer les lèvres ? Rien de plus facile que tout cela, et rien qui s'accorde mieux avec la mollesse et la délicatesse de la vie. Ce que Dieu récompensera dans l'Apôtre, ce sont ces blessures, ces morts de tous les instants, ces courses sur terre et sur mer, cette tristesse, ces larmes, ces douleurs; ces récompenses, ces couronnes, il les recevra avec cette assurance que donne le mérite : *Durant trois jours et trois nuits, dit-il, je n'ai pas cessé d'avertir chacun de vous, les larmes aux yeux.* (Act. XX, 31.)

10. Méditez toutes ces choses, songez aux récompenses que promet une vie passée dans le travail et la douleur, et soyez transportée de joie. Oui, dès votre enfance vous avez mené une vie riche de mérites, et digne de couronnes sans nombre, une vie toute remplie de continuelles souffrances. Des maladies de toute sorte, des maladies mille fois plus cruelles que la mort ont sans cesse assiégé votre corps ; puis les insultes, les outrages, les calomnies n'ont cessé de fondre sur vous. Enfin, que de chagrins, que de larmes, ont fatigué votre âme, sans lui laisser un instant de repos ! Chacun de ces maux n'est-il pas pour celui qui les endure, la source des plus grands avantages Lazare, pour avoir été malade, jouit du même bonheur que le patriarche; quelques outrages valurent au publicain une justice bien supérieure à celle du pharisien, qui l'insultait; le prince des apôtres effaça par ses larmes cette faute qui venait de faire à son âme une si cruelle

blesse. Une seule de ces souffrances, vous le voyez, fut magnifiquement récompensée dans chacun d'eux; quelles récompenses ne recevrez-vous donc pas, vous qui les avez endurées toutes ensemble, au plus haut degré et à tous les instants de votre vie? Ce qui surtout comble de gloire, ce qui ravit le plus d'admiration, ce qui vaut les plus grands avantages, ce sont les tentations fréquentes, les dangers nombreux, les fatigues, les chagrins, les embûches dressées par ceux qui à aucun titre ne devaient le faire, si on souffre tout cela avec patience. Savez-vous ce qui rendit surtout illustre et heureux le fils de Jacob? Ce fut cette calomnie imaginée contre lui, cette prison, ces chaînes et les souffrances qui en résultèrent. Oui, sa chasteté le couvrait de gloire, puisqu'elle triompha de la passion de l'égyptienne, et repoussa cette misérable qui voulait le séduire; et cependant ses souffrances lui furent plus méritoires encore. Quelle gloire y a-t-il, je vous le demande, à ne point commettre d'adultère, à ne point outrager un époux, à ne point souiller une couche nuptiale à laquelle on n'a aucun droit, à ne point faire injure à celui dont on a reçu des bienfaits, à ne point plonger la maison de son maître dans l'opprobre et l'infamie? Mais ce qui était glorieux pour lui, c'était le danger qu'il courait, c'étaient ces embûches qui lui étaient tendues, c'était la fureur de cette femme ivre de passion, la violence qu'elle lui faisait; c'était cette prison que l'adultère lui avait apprêtée dans la chambre nuptiale elle-même, ces filets qui l'enlaçaient de toute part, cette accusation, ces calomnies, cette captivité qui en résulta; c'était de se voir injustement condamné après un combat qui devait lui valoir une couronne, de se voir jeté dans les fers comme un criminel, de partager le sort des grands coupables, et d'être plongé avec eux dans les horreurs d'un cachot. A mes yeux, il brille d'un plus vif éclat, que dans ce temps où, sur le trône d'Egypte, il distribue du blé à ceux qui en demandent, met un terme à la famine, et se présente comme un port où tous se réfugient. Oui, je le trouve plus illustre, les pieds et les mains enchaînés, qu'avec ses magnifiques vêtements et son immense pouvoir. Le temps de sa captivité, c'était le temps du négoce et du gain; le temps de sa puissance, c'était le temps du luxe, du repos, des honneurs, temps de jouissance, il est vrai, mais presque sans profit et sans bénéfice. Oui, je l'admire moins, lorsque son père lui rend hommage, qu'à ce moment où l'envie de ses frères le persécute, où il trouve des ennemis jusque dans sa famille. Dès son enfance, ils s'acharnent contre lui, et sans avoir aucun motif de haine; ce qui les chagrinait, ce qui les enflammait de dépit, c'était cette bienveillance particulière dont Jacob le favorisait. Or Moïse, le législateur des Hébreux, nous dit que cette bienveillance avait sa cause, non dans la vertu de l'enfant, mais dans l'époque où Joseph était venu au monde. Il était né longtemps après les autres, alors que Jacob avait atteint la vieillesse, et c'est pourquoi il l'aimait d'un amour plus tendre. Car les enfants nés dans ces circonstances sont plus chers que les autres, puisqu'ils sont nés contre toute espérance. *Son père l'aimait tendrement,*

dit la Genèse, *parce qu'il l'avait engendré dans sa vieillesse.* (Gen. XXXVIII, 3.)

11. Ces paroles de Moïse nous disent, je crois, non la véritable cause de cette bienveillance spéciale, mais plutôt le prétexte mis en avant par Jacob. Il voyait ce jeune homme en butte à la haine de ses frères, et pour essayer de remédier au mal, il imagina ce motif de sa bienveillante, qui ne pouvait exciter une bien vive jalousie. La vraie cause de cette tendresse, c'était la vertu toujours croissante et prématurée de Joseph; et la conduite de Jacob envers Benjamin nous le montre clairement; si l'ordre de la naissance eût déterminé la préférence de Jacob, il aurait aimé plus tendrement encore Benjamin qui était le plus jeune. Benjamin naquit après Joseph, et Jacob était plus âgé, quand il l'engendra. C'était donc, comme je l'ai dit, un prétexte inventé pour apaiser cette animosité des frères de Joseph contre lui. Mais il n'y put réussir; la flamme n'en fut que plus ardente. Pour le moment ils ne pouvaient lui nuire autrement qu'en faisant peser sur lui quelque accusation pleine de noirceur; ils lui reprochèrent donc un crime honteux, avançant ainsi cette misérable barbare, et montrant pires qu'elle, puisqu'ils étaient les frères de leur victime. C'était à un étranger qu'elle s'attaquait : pour eux ils exerçaient leur méchanceté contre leur frère. Là ne se borna point leur cruauté : chaque jour c'étaient de nouvelles attaques: dans le désert, loin de la vue des hommes, ils résolurent de le faire mourir, ils le vendirent, le réduisirent à la condition d'esclave, et jamais servitude ne fut plus affreuse. Ils livrèrent Joseph non pas à des hommes de leur nation, mais à des barbares, qui s'en allaient dans un pays lointain. Dieu, qui voulait le couvrir de gloire, ne s'opposa pas à leurs desseins: il laissa les périls succéder aux périls, sans faire éclater sa colère. La jalousie, la calomnie fit place à un complot homicide, le complot à une servitude plus horrible que la mort. Ne vous contentez point d'effleurer ces réflexions : arrêtez-vous-y. C'est un jeune homme, plein de noblesse, élevé dans la maison paternelle, jouissant d'une entière liberté, tendrement aimé de son père, et le voilà soudain vendu par des frères qui n'avaient rien à lui reprocher, vendu à des barbares qui parlent une langue étrangère, à des hommes cruels, livré à des bêtes sauvages plutôt qu'à des hommes; le voilà, banni de son pays, exilé, esclave, forcé de vivre sur un sol étranger, après avoir joui de la liberté; le voilà réduit à la dernière infortune, après avoir vécu au sein du bonheur; il n'a jamais eu de maître, et il lui faut maintenant obéir à des maîtres cruels, dans un pays barbare et lointain. Mais ce n'est pas encore le terme de ses maux : les embûches succèdent aux embûches! que nous sommes loin de ces songes qui lui prédisaient une si prodigieuse élévation, qui lui annonçaient qu'il serait adoré par ses frères! Les marchands qui l'avaient acheté ne le gardèrent point, mais le vendirent à d'autres barbares plus méchants qu'eux-mêmes. Vous le savez, changer de maître dans de telles conditions, c'est un bien grand malheur. La servitude est bien plus insupportable encore, lorsqu'on tombe de



nouveau aux mains d'étrangers plus cruels que les premiers. Le voilà en Egypte au milieu de ce peuple insensé, toujours en guerre avec le Seigneur, sans cesse lançant contre lui l'insulte et le blasphème; le voilà dans cette Egypte , où il suffit d'un homme pour bannir et chasser en exil l'illustre Moïse. Joseph put toutefois y respirer un instant: car ce Dieu miséricordieux dont la providence opère des miracles, avait changé en brebis cette bête féroce qui l'avait acheté. Mais bientôt l'arène s'ouvrit de nouveau, le stade fut de nouveau préparé; bientôt recommencèrent les luttes, les combats, les fatigues, et avec plus de violence que jamais ! L'épouse de Putiphar porta sur lui des regards criminels, elle se laissa captiver par la beauté de son visage, et la violence de la passion fit de cette femme une lionne furieuse. Cette fois encore, c'est un ennemi domestique, mais animé d'autres intentions que ceux d'autrefois. Ceux-là étaient dévorés de haine, et c'est pourquoi ils exilèrent leur frère; celle-ci l'amour l'enflamme, et voici une double, une triple guerre, mille guerres du même coup. Il s'élança par-dessus les filets, il est vrai, en un instant il les eut mis en pièces; mais ne croyez pas qu'il n'eut besoin d'aucun effort. Au contraire il dut éprouver les plus grandes fatigues.

12. Pour vous en convaincre, demandez-vous ce que c'est que la jeunesse, ce que c'est que cette fleur de l'âge. Joseph était alors à la fleur de son âge. N'est-ce pas le moment où la flamme de la nature a le plus de violence, où se déchaînent toutes les tempêtes des passions, où enfin la raison a le moins de force? Les jeunes gens n'ont point d'ordinaire une bien grande prudence pour se soutenir, ni beaucoup d'ardeur pour la vertu; mais l'orage des passions gronde avec fureur, et la raison qui les modère et les gouverne, a trop de faiblesse pour les calmer alors. A tout cela joignez l'incontinence excessive de cette femme. Les Perses entretenaient avec soin les flammes de la fournaise, ils les alimentaient sans cesse en y jetant des matières combustibles. Eh bien ! cette misérable, cette impudique, entretenait une flamme plus ardente, plus dangereuse que celle de la fournaise : elle inondait sa tête de parfum, se couvrait les joues de fard, se peignait les yeux; la mollesse de sa voix, de ses mouvements, de sa, démarche, le luxe de ses vêtements, l'éclat de l'or, mille autres charmes, mille autres attraits pouvaient séduire le jeune hébreu. Un chasseur habile, qui veut prendre un animal difficile à saisir, met en mouvement tous les instruments de son art : elle aussi, qui connaissait la chasteté de son esclave (comment ne l'aurait-elle pas connue après le long séjour de Joseph dans sa maison ?) crut avoir besoin de grands apprêts pour s'emparer de lui, et elle mit cri jeu tous les artifices de la passion. Ce n'était pas assez ; elle sut choisir le temps et le lieu les plus favorables pour tomber sur sa proie. Elle se garda bien de l'attaquer, dès le jour où elle se sentit éprise d'amour pour lui : elle attendit longtemps encore, elle entretint en elle le feu de sa passion, et se prépara avec soin , craignant que trop de promptitude, trop de bruit dans l'attaque, ne mît en fuite sa proie. Mais un jour elle le

rencontre seul, occupé à son travail ordinaire : alors elle creuse une fosse plus profonde, elle déploie de toutes parts les ailes de la volupté, comme si déjà elle tenait dans ses filets le jeune esclave : elle se glisse lentement, et se trouve seule avec lui Non, elle n'était pas seule, car elle avait avec elle la jeunesse de Joseph, la nature, et les artifices qu'elle avait apprêtés : désormais elle emploie la violence pour entraîner au crime cette âme généreuse.

Quoi de plus terrible que cette tentation? peut-il y avoir une fournaise plus ardente, une flamme plus vive et plus impétueuse? Un jeune homme plein de vigueur, esclave, abandonné de tous, sans patrie, étranger, exilé, se voit attaqué par une maîtresse passionnée jusqu'à la fureur, par une maîtresse riche et puissante, dans un lieu solitaire (circonstance bien favorable à la séduction); il est attiré par toutes sortes de charmes, entraîné vers le lit de son maître ; et cela après avoir couru déjà de si grands dangers, après s'être vu dresser des pièges si nombreux? Vous le savez, ceux que le malheur et la peine ont accablés, s'empressent d'accourir dès qu'on les invite à jouir, à se reposer, à mener une vie dissolue. Il n'en fut pas ainsi de Joseph ; mais il montra toujours la même fermeté. Cet attentat de la femme de Putiphar, je n'hésite pas, à le comparer à la fournaise de Babylone, à la fosse aux lions où fut plongé Daniel, au ventre de la baleine où fut englouti Jonas : je le trouve plus terrible encore. Alors c'était la vie du corps qui était menacée ; ici c'était l'âme même qui était exposée à une mort éternelle; c'était un malheur irrémédiable. Voyez à combien de titres ce lac était dangereux et funeste ; à la violence, aux artifices, se joignait une; passion effrénée, un feu violent, qui brûlait; non le corps, mais l'âme elle-même. Salomon va nous le redire, lui qui savait tout ce qu'il y avait de dangers à s'entretenir avec une femme unie à un homme par le mariage. Voici donc ses paroles: *Peut-on déposer des charbons sur son sein, sans que les vêtements s'enflamment ? Peut-on marcher sur des charbons ardents, sans se brûler les pieds ? De même si l'on entre vers la femme de son prochain, on peut demeurer pur une fois qu'on l'a touchée.* (Prov. VI, 27, 29.) Or voici le sens qu'il a en vue : de même qu'il est impossible de se familiariser avec les femmes sans être consumé d'une flamme intérieure. Mais la situation de Joseph était bien plus effrayante encore. Il ne la toucha point : c'est elle qui se jeta sur lui, et ils étaient seuls ! Et de plus, il avait enduré tant de malheurs, il avait soutenu tant d'assauts , il soupirait si vivement après le repos et la sécurité !

13. Que de filets, que d'attaques pour s'emparer de son âme ! comme elle le déchire de toutes parts ! Ce sont ses mains qui l'arrêtent; c'est le son de sa voix , c'est le fard et les parfums, ce sont les plus riches ornements, les plus riches vêtements, c'est la passion, la mollesse des paroles, une parure efféminée, une solitude qui promettait la sécurité ; ce sont les richesses et la puissance. De plus elle a pour auxiliaires l'âge, la nature, l'esclavage, le

séjour en pays étranger. Eh bien ! Joseph triomphe de tout cela. Cette tentation, je n'hésite pas à la proclamer plus cruelle que la haine de ses frères et de ses proches, que cette servitude soufferte sous des maîtres barbares, que ces longs voyages, que ce séjour à l'étranger, que cette prison, ces chaînes, ces maux innombrables qu'il endura si longtemps. Après qu'il eut remporté ce triomphe, il souffla dans ce lieu comme un frais zéphyr, le zéphyr de la grâce de Dieu et de la vertu du jeune homme. Telle était sa tranquillité, telle était sa chasteté, qu'il essaya d'apaiser et d'éteindre la passion de cette femme. Le voilà donc sorti intact du milieu des flammes, comme autrefois ces jeunes hébreux sortirent intacts de la fournaise de Babylone : *On ne sentait point en eux l'odeur du feu*, dit le Prophète. (Dan. III, 38.) Le voilà cet illustre athlète de la chasteté, aussi ferme que l'airain. Qu'arriva-t-il ensuite et quelle fut la récompense de sa victoire ? Encore des embûches, encore des précipices, encore la mort, les dangers, la calomnie, des haines injustes et stupides. Cette misérable femme, en effet, se console par la fureur de la déception qu'elle vient d'avoir : elle entasse passion sur passion, et à cet amour impudique elle joint une colère criminelle; d'adultère elle devient homicide. Ne respirant plus que cruauté, lançant des regards sanguinaires, elle dresse un tribunal, y place un juge corrompu, le maître lui-même, son époux, un barbare, un Egyptien; et elle y dénonce un crime dont personne ne peut témoigner. L'accusé n'est même pu admis à comparaître ; elle est sûre de la sentence, puisqu'elle s'appuie sur la sottise et la bienveillance du juge, sur la foi de son propre témoignage, sur la servitude de l'accusé. Disant tout le contraire de ce qui avait eu lieu, elle triompha du juge, fit rendre la sentence qu'elle désirait. L'innocent est condamné, on lui inflige une peine terrible, on le charge de fers, on le jette en prison. Ainsi cet homme admirable fut condamné, sans même qu'il eût vu le juge. Ce qui est plus étrange, il fut condamné comme adultère, comme ayant attenté à la couche nuptiale, comme ayant porté les mains sur l'épouse de son maître, comme ayant été pris sur le fait et convaincu. Le juge, l'accusatrice, la peine infligée donnaient du crédit à l'imposture auprès de la multitude qui ignorait la vérité. Mais rien ne put ébranler son âme. Il ne dit pas : Est-ce donc ainsi que se réalisent mes songes ? Est-ce donc là ce que m'annonçaient mes visions ? Voilà donc la récompense de ma chasteté ! Un jugement insensé, une injuste sentence, une mauvaise opinion sur ma conduite. On m'a chassé de la maison paternelle comme un débauché, maintenant voici qu'on me traite d'adultère, qu'on m'accuse d'avoir fait violence à la pudeur d'une femme, qu'on me jette en prison, et que tous me regardent comme un criminel. Mes frères, qui devaient m'adorer (c'est ce que prédisaient mes songes), vivent libres, tranquilles, heureux dans leur patrie et dans la maison de leur père; et moi, qui devais régner sur eux, je suis enchaîné avec les violateurs des sépulcres, avec les scélérats, avec les voleurs. Une fois éloigné de ma patrie, me voici plongé dans de

nouveaux troubles, dans de nouveaux embarras; même en pays étranger, de nouveaux gouffres se sont ouverts devant moi, de nouveaux poignards ont été aiguisés contre moi. Cette femme, dont les calomnies m'ont attiré tous ces maux, par son double crime est digne du dernier supplice, et cependant elle danse, elle est ivre de joie, elle jouit de ses trophées et porte sur sa tête la couronne du triomphe; moi, au contraire, moi qui suis innocent, on m'inflige les plus terribles peines. Non il ne dit rien de semblable, il ne pensa rien de semblable; mais, comme un athlète qui va de victoire en victoire, il était calme et joyeux, et ne conservait de ressentiment ni contre ses frères, ni contre cette femme criminelle. Et quelle preuve en avons-nous? Rappelez-vous ce qu'il disait à l'un de ceux qui se trouvaient enchaînés avec lui. Bien loin d'être lui-même plongé dans le désespoir, il dissipait la tristesse des autres. Il en vit dont l'âme était troublée, accablée par le chagrin; aussitôt il s'approcha d'eux pour savoir la cause de leur désespoir. Lorsqu'il eut appris qu'il provenait de certains songes, il s'empessa de les leur expliquer. Ensuite il demande à l'un d'eux de se souvenir de lui auprès du roi : malgré son admirable générosité, il était homme cependant, et ne voulait point se consumer dans les angoisses. Il l'invite donc à se souvenir de lui auprès du roi, à demander sa mise en liberté. Il était forcé de dire la cause pour laquelle on l'avait jeté en prison, afin que l'intercesseur pût alléguer un motif plausible en faveur de son protégé. Or il ne dit pas un mot des injustices qu'il avait souffertes : il déclara son innocence, mais n'alla pas plus loin, et ne parla point de ceux qui l'avaient traité si injustement. *On m'a enlevé*, dit-il, *du pays des Hébreux, et on m'a jeté dans cette prison, sans que j'aie commis aucun crime.* (Gen. XL, 15.) Pourquoi donc ne dites-vous rien de cette prostituée, de cette adultère, de vos frères, de leur haine, de leur infâme trafic, de la passion de votre maîtresse, de son attentat, de son intempérance, des pièges qu'elle vous tendit, de ses artifices, de ses calomnies, de la sentence injuste qu'elle fit rendre contre vous, du juge qu'elle corrompit, de cette condamnation portée sans aucun fondement? Pourquoi taire, pourquoi cacher tout cela? Ah! je ne connais point le ressentiment, répond-il; toutes ces injustices me valent autant de couronnes et de palmes; elles sont pour moi d'un profit immense.

14. Quelle sagesse ! que cette âme est au-dessus de la colère, supérieure à l'adversité ! comme elle domine tous les dangers ! Vous le voyez, il déplore plutôt le sort de ses ennemis qu'il ne garde le souvenir des injures. Pour ne point nommer ses frères ni cette femme homicide : *On m'a enlevé furtivement*, dit-il, *du pays des Hébreux, et je ne suis coupable d'aucun crime.* Il ne désigne personne, il ne parle ni de la citerne, ni des Ismaélites, ni de qui que ce soit. Mais voici qu'une nouvelle et violente tentation se présente encore ; cet homme que Joseph avait consolé, qui selon sa prédication, s'était vu délivrer de ses chaînes, et rétablir dans son ancienne charge, oublie et le bienfait qu'il avait reçu et la demande que l'homme

juste lui avait adressée. Lui , dans le palais du roi, il avait désormais en partage toutes les jouissances; pour Joseph, qui brillait comme le soleil dont la vertu lançait de tous côtés ses rayons éblouissants, il habitait encore une prison, et personne ne songeait à demander au roi sa délivrance. Ce n'était pas encore assez de couronnes ; pas encore assez de palmes : le stade s'agrandissait devant lui, et offrait un plus grand espace à parcourir. Dieu permettait que la lutte se prolongeât; sans abandonner l'athlète, il laissait ses adversaires déployer tous leurs moyens, de manière que l'athlète ne succombât point et que cependant ses ennemis ne missent point de terme à leurs attaques. Il permit qu'il fût jeté dans une citerne, que ses habits fussent teints de sang; mais il ne voulut pas que ses frères le fissent mourir. Sans doute un des frères donna aux autres le conseil de ne pas le faire mourir : mais c'était la providence divine qui disposait toutes choses. Il en fut de même en ce qui concerne la femme de Putiphar. Pourquoi, je vous le demande , cet homme si ardent, si emporté (car vous le savez, tel est le tempérament des Egyptiens) ; cet homme emporté jusqu'à la fureur (la colère, en effet, exerce sur les Egyptiens un empire incroyable), pourquoi, dis-je , n'a-t-il pas fait mourir par le glaive ou jeté dans les flammes cet esclave qu'il regardait comme un adultère, qu'il condamnait comme ayant fait violence à son épouse? Pourquoi malgré cette impudence qui le portait à rendre une sentence, sans avoir entendu les deux parties, sans donner à l'accusé la liberté de parler, montra-t-il tant de clémence au moment du supplice, et cela, quand il était témoin de la fureur et de la rage de son épouse, quand elle se plaignait amèrement de la violence qui lui avait été faite, quand elle montrait les vêtements déchirés , quand redoublaient et sa fureur et ses cris et ses lamentations? Rien de tout cela cependant ne put l'amener à faire mourir Joseph. Pourquoi donc, je vous le demande? N'est-il pas évident que ce Dieu qui mit, pour ainsi dire, un frein à la fureur des lions, qui éteignit, pour ainsi dire, les flammes de la fournaise, contient aussi le courroux sauvage de cet homme, réprima cette colère inouïe pour rendre le supplice moins rigoureux? Dans la prison, c'est encore la même conduite de la Providence. Dieu permet, il est vrai, qu'on le jette dans les fers, au milieu des scélérats; mais il le soustrait aux mauvais traitements du geôlier. Vous n'ignorez pas ce que c'est qu'un geôlier. Eh bien ! le geôlier se montra plein de douceur envers Joseph; non-seulement il ne lui imposa pas de rudes travaux, mais il lui donna autorité sur les autres, et il l'avait reçu comme un criminel, comme un infâme adultère. Ce n'était pas, en effet, à une femme de basse condition, mais à une femme environnée d'éclat et d'honneurs qu'il était censé avoir fait violence. Toutefois rien ne put effrayer le geôlier ni le faire agir cruellement à l'égard de Joseph. Ainsi donc en même temps les afflictions tressaient des couronnes pour l'homme juste, et Dieu l'environnait de secours abondants.

J'aurais voulu vous écrire plus longuement. Mais j'ai déjà dépassé de beaucoup la mesure ordinaire d'une lettre. Je m'arrête donc , et je vous exhorte , comme je l'ai toujours fait, à bannir de votre âme la tristesse qui la remplit encore, à louer Dieu , comme vous l'avez toujours fait et comme vous continuez à le faire, à lui rendre grâces à l'occasion de tant de calamités et de douleurs. Vous recueillerez des fruits abondants, vous ferez au démon de mortelles blessures, vous nous remplirez de consolations; vous n'aurez pas de peine à dissiper cette nuée de chagrins qui voile votre front et à jouir d'une tranquillité parfaite. Arrière donc toute mollesse : sortez, retirez-vous de cette fumée (car cette tristesse vous la dissiperez aussi facilement que la fumée.) Ecrivez-nous que vous avez suivi notre conseil ; et ainsi, même loin de vous, nous trouverons dans vos lettres de quoi réjouir notre coeur.

**Lettre 11.** (anciennement numérotée V.)

*A LA MÊME.*

1. Votre affliction s'est accrue ! Le stade s'ouvre plus profond devant vous, vous avez une longue course à fournir; la colère de vos ennemis s'enflamme de plus en plus. Cependant ne vous troublez point, ne vous découragez point; réjouissez-vous plutôt, tressaillez d'allégresse , couronnez vos têtes et formez des choeurs. Si vous n'aviez déjà porté au démon des coups mortels, le monstre n'aurait pas accru sa fureur; il n'aurait osé s'avancer plus loin. C'est donc une preuve de votre courage, un gage de triomphe, et une marque de sa défaite, s'il s'élance, s'il se précipite aujourd'hui sur vous avec rage, s'il redouble d'impudence, s'il répand son venin avec plus d'abondance. Quand Job, après avoir perdu ses biens et ses enfants, eut triomphé de ses attaques, le démon ne dévoilait-il pas ses propres blessures, en l'accablant du plus horrible de tous les maux, en assiégeant sa chair, en y faisant pulluler les vers, en la couvrant de mille ulcères? Ces ulcères, c'était comme un choeur, comme une couronne, comme un essaim d'innombrables victoires. Là ne se borna pas sa cruauté : il avait mis en mouvement, il est vrai, sa meilleure machine de guerre (c'était en effet un mal dont l'horreur ne pouvait être surpassée), mais il lui en restait d'autres encore : il arma l'épouse de Job, il excita ses amis contre lui, il remplit ses serviteurs de colère, en un mot, il n'omit rien pour irriter encore ses blessures. Le démon est toujours le même mais tous ses coups retombent sur sa tête: au contraire chaque jour augmente l'éclat de votre gloire, l'étendue de vos richesses et de vos ressources, chaque jour multiplie pour vous les couronnes. Votre courage s'accroît avec les dangers; les attaques de vos ennemis sont comme t'huile qui fortifie votre patience. Telle est en effet la nature de l'affliction; elle élève au-dessus des dangers ceux qui la supportent avec résignation et avec générosité, elle les rend inaccessibles aux traits du démon, et leur fait mépriser toutes ses

attaques. Voyez les arbres! s'ils grandissent à l'ombre, ils s'amollissent et ne peuvent produire de fruits; mais s'ils subissent les variations de l'atmosphère, s'ils résistent à l'impétuosité des vents, s'ils reçoivent les ardeurs du soleil, ils prennent plus de force, ils se couvrent de feuillage et de fruits. Il en est de même de ceux qui voyagent sur mer, Est-ce la première fois qu'ils s'embarquent? malgré tout leur courage, ils se troublent, ils s'effrayent, ils sont pris de vertige. Mais s'ils ont souvent parcouru les mers, s'ils ont essuyé de fréquentes tempêtes, s'ils ont rencontré des écueils cachés sous les flots, des rochers, des monstres marins, s'ils ont été attaqués par les pirates, désormais ils ont plus d'assurance que s'ils voyageaient sur le continent, ils s'asseyent, non pas seulement à l'intérieur du navire, sur la carène, mais aussi sur les flancs eux-mêmes; et ils se tiennent debout, soit à la proue, soit à la poupe, sans éprouver la moindre frayeur. Ces marins, que l'on voyait naguère transis d'effroi, une fois qu'ils ont été longtemps exposés à la tempête, on les voit tirer les cordages, déployer les voiles, prendre en main les rames, et courir çà et là sur le vaisseau. Ne vous laissez donc pas abattre par les maux qui fondent sur vous. Nos ennemis, bien malgré eux, sans doute, nous ont réduits à ne pouvoir plus être maltraités, puisqu'ils ont épuisé sur nous tous leurs traits; et tout ce qu'ils ont gagné, ç'a été de se couvrir de honte, de se faire mépriser, d'être regardés comme les ennemis du monde entier. Voilà les récompenses de leurs attaques, voilà le terme de la guerre qu'ils vous font. Oh ! que la vertu est une grande chose, puisqu'elle nous fait mépriser les maux de cette vie ! Les attaques lui sont avantageuses, ses ennemis lui tressent des couronnes, ceux qui la maltraitent augmentent son éclat. Chercher à renverser les hommes vertueux, c'est les rendre plus fermes, plus sublimes, invincibles, inexpugnables; et pour se défendre ils n'ont besoin ni de lances, ni de murailles, ni de retranchements, ni de tours, ni d'argent, ni d'armées, il leur suffit d'une volonté ferme et d'une âme énergique. La vertu, en un mot, triomphe de toutes les attaques des hommes.

2. Voilà, ô très-pieuse Olympiade, ce que vous devez sans cesse vous redire à vous-même et redire à celles qui soutiennent avec vous ce généreux combat. Ranimez ainsi leur courage, rangez votre armée en bataille, et méritez par là une double, une triple couronne, un grand nombre de couronnes, d'abord pour avoir souffert vous-même avec patience, ensuite pour avoir exhorté les autres à vous imiter, à tout endurer sans se plaindre, à mépriser de vains fantômes, des songes trompeurs, à fouler aux pieds cet amas de boue, à ne faire aucun compte de cette fumée, à ne pas regarder comme un péril ces toiles d'araignées, et à ne pas s'attacher à cette herbe sujette à se faner et à se corrompre. Ce sont autant d'images de la vaine félicité d'ici-bas. Elle a moins de prix encore, et je ne sais à quoi l'on pourrait l'assimiler. Ce n'est pas seulement au néant : elle est très-funeste à ceux qui soupirent après elle, non-seulement dans le

siècle futur, mais aussi dans la vie présente, dans le temps même où elle semble le plus féconde en délices. Si la vertu tressaille, fleurit, brille du plus vif éclat, lors même qu'on lui fait la guerre; le vice, à son tour, même entouré d'honneurs et de flatteries, montre toute sa faiblesse, provoque le rire, et paraît plus ridicule que ne le sont les personnages de comédie. Qu'y a-t-il de plus misérable que Caïn, au moment même où il semblait triompher de son frère, où il semblait avoir assouvi ce courroux, cette injuste et exécrable colère? Qu'y a-t-il de plus affreux que cette main, chargée, ce semble, des palmes de la victoire, cette main qui vient de frapper le coup mortel et accomplir le fratricide? Qu'y a-t-il de plus hideux que cette langue, après cet abominable artifice qu'elle vient d'imaginer, après ces pièges qu'elle vient de tendre? Et que dire des membres qui ont exécuté le meurtre! Il était tourmenté dans tout son être, en proie à de perpétuels gémissements, à une perpétuelle frayeur. O spectacle inouï, victoire étrange, trophée d'un genre tout nouveau! Celui qui venait d'être égorgé, celui qui était là gisant, se voyait couronner et célébrer comme un vainqueur; celui qui avait triomphé, qui s'était retiré victorieux, non-seulement se voyait privé de la couronne, mais encore sa victoire même lui causait d'horribles tourments et le condamnait à d'insupportables supplices. Celui qui pouvait se mouvoir, celui qui était plein de vie, était accusé par sa victime plongée dans la mort; celui qui pouvait parler trouvait un accusateur dans sa victime réduite au silence. Que dis-je? ce n'était point le mort lui-même, c'était son sang, son sang séparé de son corps, qui se chargeait de ce rôle. Telle est donc la puissance des justes, même après leur mort! Tel est donc le malheur des méchants, même durant leur vie! Si telles sont les palmes décernées pendant la lutte, quelle ne sera point la récompense après le combat, alors que la piété sera récompensée, et recevra ce bonheur qui est au-dessus de toute expression? Les afflictions, quelles qu'elles soient, viennent des hommes, et elles en ont la faiblesse. Les dons et les récompenses viennent de Dieu, et ils sont dignes de l'ineffable munificence qui les distribue. Réjouissez-vous donc, et tressaillez d'allégresse; ornez votre front d'une couronne, et formez des chœurs; foulez aux pieds les aiguillons de vos ennemis avec plus d'aisance que les autres ne foulent aux pieds la boue. Rassurez-vous le plus souvent possible au sujet de votre santé, afin de répandre la joie dans notre cœur. Ce sera, vous n'en doutez pas, un grand sujet de consolation pour nous, au milieu de la solitude où nous vivons, que d'apprendre souvent que vous vous portez bien. Adieu.

**Lettre 12.** (anciennement numérotée VI.)

*A LA MÊME.*



1. Je reviens des portes de la mort, et je suis bien aise que vos serviteurs ne soient arrivés ici qu'au moment où j'atteignais déjà le port. Il ne m'aurait pas été facile de vous tromper, et de vous donner de joyeuses nouvelles au lieu de tristes, s'ils s'étaient présentés au moment où j'étais comme sur une mer agitée, en proie aux flots irrités de la maladie. L'hiver a été plus rigoureux que de coutume; il a porté le trouble dans mon estomac, et la mort m'eût semblé moins pénible que les douleurs que j'ai éprouvées depuis deux mois. Je ne vivais en effet que pour sentir les maux qui m'assiégeaient; tout était pour moi ténèbres, le jour, le matin, le midi; j'étais comme perpétuellement cloué sur mon lit; j'avais beau recourir à tous les moyens possibles, je ne pouvais guérir cette maladie que le froid m'avait fait contracter. J'allumais du feu, j'étais suffoqué par la fumée, je me tenais renfermé dans une chambre, j'étais chargé de vêtements, je n'osais franchir le seuil de ma demeure et néanmoins je souffrais horriblement. C'étaient des vomissements, des douleurs de tête, le manque d'appétit, de perpétuelles insomnies. La nuit se passant ainsi sans dormir, me semblait un océan à traverser. Mais pourquoi troubler votre âme en insistant sur tous ces ennuis? Grâce à Dieu, nous en sommes délivrés. Dès le retour du printemps, dès que la température se fut un peu adoucie, toutes ces douleurs s'évanouirent d'elles-mêmes. Cependant il me faut prendre encore bien des précautions; je ne donne que peu de nourriture à mon estomac, afin qu'il puisse aisément la digérer. Mais c'est avec un amer chagrin que nous avons appris que vous aviez été sur le point de mourir. L'attachement que nous avons pour vous, l'intérêt que nous prenons à tout ce qui vous concerne, ne nous avaient pas permis de demeurer dans cette grave anxiété jusqu'à l'arrivée de votre lettre; à plusieurs reprises, des gens qui venaient de Constantinople nous avaient donné de bonnes nouvelles de votre santé.

Ce qui me réjouit surtout, ce n'est pas de vous savoir guérie, c'est de vous voir supporter avec courage tous les maux de la vie et de vous entendre les comparer à une fable. Vous appelez de ce nom même les maladies corporelles, et c'est le signe d'une âme énergique et qui porte des fruits abondants de patience et de courage. Oui, supporter courageusement l'adversité, bien plus, ne pas même en ressentir les atteintes, les mépriser, mettre sur son front cette couronne de la patience avec tant de facilité, sans travailler, sans se couvrir de sueur, sans éprouver d'embarras, sans en donner aux autres, mais comme en se jouant et en courant, c'est la preuve d'une sagesse accomplie. Aussi je me réjouis, je tressaille d'une allégresse qui me donne, pour ainsi dire, des ailes; je ne songe ni à ma solitude, ni à mes autres ennuis; mais le bonheur inonde mon cœur; je suis fier de votre grandeur d'âme et de vos nombreux triomphes, non-seulement à cause de vous, mais à cause de cette grande et populeuse cité, dont vous êtes comme la tour, le port et le rempart. Votre conduite, votre patience, c'est une voix puissante qui apprend aux deux sexes à se tenir prêts pour le

combat, à descendre avec courage dans l'arène, et à supporter de bon coeur toutes les fatigues de la lutte. Chose admirable ! vous n'allez point sur la place publique, vous ne vous avancez pas au milieu de la ville; non, vous êtes dans une chambre étroite, assise sur votre lit, et là, vous, fortifiez, vous excitez ceux qui vous entourent.

La mer est furieuse, les flots s'amoncellent, vous naviguez au milieu des récifs et des rochers, exposée aux monstres marins, au sein des plus profondes ténèbres; et vous vous avancez comme si tout était calme, comme si vous aviez le vent en poupe, grâce aux voiles de la patience que vous déployez; non-seulement la tempête n'engloutit pas votre navire, l'eau même n'y entre point, et je n'en suis pas surpris; la vertu tient le gouvernail avec tant d'habileté ! Les marchands, les pilotes, les matelots, les nautonniers, quand ils voient les nuages s'amonceler, quand ils entendent les vents mugir en se déchaînant sur les mers, quand ils voient les flots se soulever et se couvrir d'écume, se gardent bien de sortir du port. S'ils sont surpris par la tempête au milieu de l'océan, ils mettent tout en oeuvre pour aborder à quelque rivage ou dans une île. Mais vous, quand tous les vents se déchaînent, quand de toute part les flots se brisent les uns contre les autres, quand la mer est remuée jusque dans ses profondeurs, quand les uns s'abîment sous les vagues, et que les autres, déjà morts, flottent au-dessus des ondes, quand d'autres sans vêtements flottent sur quelque débris, vous vous élancez au sein de cet océan de souffrances, que vous appelez une fable, et vous naviguez, poussée par un vent favorable. Je n'en suis point surpris. Le pilote, quelle que soit son habileté, n'en a pas assez cependant pour faire toujours face à la tempête, et c'est - pourquoi souvent il évite de se mesurer avec les flots. Mais vous, nulle tempête ne vous trouve en défaut, grâce à cette sagesse, à cette force bien meilleure que celle d'une armée, plus puissante que celle des armes, plus sûre qu'une tour ou des murailles. Les armes, les murailles, les tours mettent les corps en sûreté, et encore pas toujours, pas en tout temps; parfois on en triomphe, et tout espoir de salut disparaît aux yeux de ceux qui comptaient sur leur appui. Les armes que vous employez n'ont point brisé les traits des barbares, ni les machines des ennemis, elles n'ont point repoussé leurs assauts, ni déjoué leurs artifices. mais elles ont terrassé les nécessités de la nature, elles ont renversé sa tyrannie, elles en ont détruit la forteresse. Dans vos luttes contre les démons, que de palmes vous avez conquises, sans recevoir aucune blessure ! Ils faisaient pleuvoir sur vous une grêle de traits; ils n'ont pu vous abattre; bien mieux, vous avez retourné contre eux les traits qu'ils vous lançaient! Quelle sagesse, quelle habileté! On veut vous accabler, et c'est vous qui terrassez; on vous dresse des embûches, et ce sont vos ennemis qui y tombent; leur méchanceté ne sert qu'à vous fournir une ample moisson de mérites et de gloire. Vous le savez, vous en avez fait l'expérience, vous n'avez donc pas tort d'appeler tout cela une fable. Et comment ne le feriez-vous pas? Vous êtes revêtue

d'un corps mortel, et vous méprisez la mort, comme ceux qui ont hâte de quitter une terre étrangère pour retourner dans leur patrie. En proie à une cruelle maladie, vous êtes plus joyeuse que ceux dont le corps est robuste et vigoureux; ni les outrages ne vous abattent, ni les honneurs et la gloire ne vous enflent d'orgueil; et que d'autres cependant y ont trouvé leur perte ! que de prêtres, même après avoir jeté de l'éclat, après être arrivés à une extrême vieillesse, sont tombés, malgré leurs cheveux blancs, et sont devenus la fable de tous ! Malgré votre sexe, malgré la faiblesse de votre corps, vous avez résisté à toutes ces attaques; non-seulement vous n'avez point succombé, mais vous avez soutenu les autres.

Ceux dont je parlais tout à l'heure ont à peine engagé le combat; c'est dès le début, c'est au seuil même de la carrière qu'ils ont succombé; vous, que de fois n'avez-vous point atteint la limite, gagnant une palme à chacune de vos courses ! quelle espèce de combats n'avez-vous point soutenus ! C'est que ni l'âge, ni le corps -ne donnent la victoire; mais l'âme et la volonté. C'est ainsi que des femmes ont mérité la couronne, et que des hommes ont été vaincus; c'est ainsi que des enfants ont été proclamés vainqueurs, et que des vieillards ont été couverts de confusion. Ah ! admirons ceux qui recherchent la vertu, et quand tant d'autres la négligent, félicitons ceux qui l'embrassent avec ardeur. C'est à ce titre qu'il convient de vous décerner de vifs éloges. Tant d'hommes, tant de femmes, tant de vieillards renommés pour leur vertu, ont tourné le dos, sont tombés, se sont laissé vaincre aux yeux de tous, sans que l'attaque fût impétueuse, sans que l'ennemi fût terrible, avant le combat, avant la mêlée; vous au contraire, après tant de combats, après tant de mêlées, non-seulement vous n'êtes pas affaiblie, épuisée par cette légion de souffrances, vous n'en avez que plus de vigueur, et plus les combats se multiplient, plus aussi grandit votre courage. Le souvenir de vos glorieuses actions vous remplit de joie, de volupté, d'ardeur. C'est pourquoi, nous nous réjouissons, nous tressaillons, nous sommes heureux; c'est ce que je ne puis me lasser de redire; partout ce motif de joie me poursuit, et si notre absence vous chagrine, du moins devez-vous trouver de grandes consolations dans la pensée de vos vertus, puisque nous-même, séparé de vous par une si longue distance, votre courage nous cause tant de bonheur.

### **Lettre 13.** (anciennement numérotée VII.)

#### *A LA MÊME.*

1. Eh bien ! n'avez-vous pas élevé un trophée ? n'avez-vous pas obtenu une brillante victoire, n'avez-vous pas mis sur votre front une couronne toujours verdoyante ? n'est-ce pas ce que dit le monde entier, qui célèbre hautement vos vertus ? Vous n'avez lutté que dans une seule arène, vous avez combattu dans un seul et même lieu ; c'est là que l'on vous a vu

fournir si noblement votre carrière, vous couvrir, non de sueur, mais de sang : et toutefois , la gloire de vos exploits, votre, renommée s'est répandue jusqu'aux extrémités du monde. Vous avez voulu l'accroître encore, vous avez voulu multiplier vos palmes, et ajouter à vos autres couronnes celles que donne l'humilité, en soutenant qu'il n'y a pas plus de rapport entre vous et ces. trophées, qu'entre la vie et la mort. Que ce soit l'humilité qui vous inspire ce langage, les faits suffisent pour le démontrer. On vous a chassée de votre patrie, de votre maison; on, vous a éloignée de vos amis et de vos proches; on vous a exilée, en un mot : vous mouriez chaque jour, et si la nature était faible, vous aviez pour la soutenir la force de la volonté et l'énergie de votre courage.

Il est impossible de mourir plusieurs fois vous avez su le rendre possible par votre intrépide fermeté. Bien plus, au milieu de ces maux et dans l'attente de ceux qui devaient survenir ensuite, vous n'avez cessé de rendre gloire à Dieu, qui permettait ces persécutions, et de porter au démon des coups mortels. Oui, il a reçu de mortelles blessures, et ce qui le prouve, c'est qu'il a eu recours à des armes plus terribles : aussi les souffrances s'accroissaient-elles de jour en jour. Le scorpion, le serpent, ont- ils reçu quelque blessure profonde, on les voit se dresser contre celui qui les a blessés, lancer contre lui leur aiguillon, et manifester ainsi la vivacité de leur souffrance par la vivacité de leur élan. C'est aussi de la sorte qu'agit ce monstre, plein d'impudence. Votre âme intrépide et sublime lui a fait de profondes blessures, et il s'est élancé sur vous pour vous accabler de tentations. Oui c'est lui qui vous en accable, ce n'est pas le Seigneur. Dieu les a permises pour accroître vos richesses, pour multiplier vos mérites, et vous ménager de plus amples récompenses. Aussi ne devez-vous ni vous troubler ni vous effrayer. Peut-on se lasser d'être riche? Peut-on vivre dans le trouble, quand on s'est élevé aux plus grands honneurs? Voyez ceux qui sont revêtus des dignités humaines, si éphémères, fugitives comme une ombre, aussi vite flétries que la fleur des champs : ils s'agitent, ils dansent, la joie leur donne des ailes. Et quelle joie ! une joie qui, à peine sentie, s'écoule aussi rapidement que l'eau d'un fleuve. Ne devez-vous pas, à plus forte raison , trouver de grands motifs de joie dans les circonstances présentes, après avoir ressenti tant de tristesse auparavant.

Ce trésor que vous avez amassé, on ne peut vous le dérober désormais; cet honneur, que vous ont valu tant de souffrances, rien ne peut vous en dépouiller, rien ne peut y mettre un terme, rien ne peut l'affaiblir, ni les difficultés du temps, ni les pièges des hommes, ni les attaques du démon., ni même la mort. Si vous voulez pleurer, ah ! pleurez sur les auteurs de ces crimes, sur leurs complices, qui se sont attiré de si grands châtimens pour l'avenir, et qui, dès ici-bas, ont enduré les derniers supplices, c'est-à-dire, ont encouru la haine des hommes, ont été regardés par tous comme des ennemis, chargés de malédictions et de condamnations. Peut-être sont-ils insensibles à tout cela; ils n'en sont que plus malheureux, que plus dignes

de vos larmes; ils ressemblent à ces frénétiques qui lancent des coups de pied à tous ceux qu'ils rencontrent, souvent même à leurs bienfaiteurs et à leurs amis, sans s'apercevoir de la fureur qui les possède. Atteints d'un mal incurable, ils ne peuvent souffrir ni les médecins ni leurs remèdes ; au contraire, ils accablent de mauvais traitements ceux qui veulent les traiter et leur faire du bien. C'est donc un grand malheur pour eux que de n'avoir pas même le sentiment de leur méchanceté. Il peut leur être indifférent de se voir condamner par les hommes; mais ils ne peu. veut échapper au jugement de leur conscience, ils ne peuvent la corrompre, ni l'ébranler par la terreur, ni par la flatterie, ni par des largesses, et le temps ne peut diminuer ses reproches.

2. Ce fils de Jacob qui disait à son père qu'une bête cruelle avait dévoré Joseph, géri jouait cette indigne comédie, et qui cherchait à voiler de ce masque odieux le meurtre d'un frère, put bien; il est vrai, tromper le malheureux père, ruais il ne put tromper sa propre conscience, ni la contraindre à se calmer. Sans cesse elle s'élevait contre lui, sans cesse elle poussait de grands cris que rien ne pouvait apaiser. Bien longtemps après, l'auteur de ce mensonge infâme vit sa liberté, sa vie même, en péril. Personne ne connaissait son crime, personne ne songeait à l'accuser, à le convaincre, à le poursuivre, à lui remettre en mémoire la fable qu'il avait imaginée ; mais, après tant d'années, la conscience criait encore; ses reproches n'avaient pu être étouffés : entendez, en effet, ce qu'il dit : *Oui, nous sommes coupables à cause de notre frère quand il nous suppliait, nous avons méprisé son affliction et la douleur de son âme, et voici qu'on nous redemande le sang de Joseph.* (Gen. XLII, 21.)

Il s'agissait cependant alors d'un tout autre crime; on accusait Juda de vol, on lui reprochait d'avoir dérobé une coupe d'or. Il ne se sentait point coupable d'une semblable action; ce n'était point là ce qu'il se reprochait; ses souffrances, il ne "les attribuait pas au motif pour lequel on le traduisait en justice et on le jetait dans les fers; mais il les attribuait à ce que personne ne songeait à lui reprocher, à un crime dont personne ne songeait à le punir, pour lequel personne ne songeait à le traîner devant les tribunaux : oui, il s'avouait coupable, il s'accusait d'un crime qu'il n'avait pas même consommé. Sa conscience le tourmentait; et cet homme, qui eût versé le sang de son frère d'une main ferme et intrépide, sans éprouver aucun sentiment de tristesse, voilà qu'il se lamente au sujet de Joseph, voilà qu'il accuse ses nombreux complices, qu'il rappelle leur cruauté dans un langage plein d'énergie : *Tandis qu'il nous suppliait, nous avons méprisé son affliction et la douleur de son âme.* Comme s'il disait : N'était-ce pas assez de la nature pour amollir nos coeurs et les remplir de compassion? Mais Joseph fondait en larmes, il nous adressait de touchantes prières; et il ne put nous fléchir , mais *nous avons méprisé son affliction et la douleur de son âme.*

Telle est la cause du jugement que nous subissons, du danger où nous sommes de perdre la vie : nous avons péché contre la vie de notre frère. C'est ainsi que le traître Judas lui-même, vaincu par les remords de sa conscience, courut se pendre et mettre fin à ses jours. Quand il osa conclure ce pacte horrible avec les ennemis du Sauveur, il leur disait : *Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai?* (Matth. XXVI, 15) ; il ne rougissait pas, lui, disciple de Jésus, il ne rougissait pas de commettre un tel crime contre son Maître ; les jours suivants il n'éprouva aucun remords ; ivre du plaisir que lui causait son avarice, il n'entendait point les reproches de sa conscience. Mais une fois le crime consommé, une fois l'argent reçu, une fois son avarice assouvie, l'aiguillon du remords se fit sentir, et sans que personne l'eût accusé, ou contraint, ou exhorté, il s'en alla, de son propre mouvement, jeter la somme d'argent aux pieds de ceux qui la lui avaient donnée, et confessa bien haut son crime : *J'ai péché, en livrant le sang du Juste.* (Matth. XXVI, 4.) Il ne pouvait plus supporter les reproches de sa conscience. Telle est, en effet, la nature du péché : avant qu'il soit commis il cause dans l'homme une sorte d'ivresse. Une fois qu'il est accompli, une fois qu'il est consommé, le plaisir disparaît et s'éteint, et il ne reste plus que le remords; la conscience est comme un bourreau qui déchire le pécheur, lui inflige les plus cruels supplices et l'accable d'un poids plus lourd que le plomb.

3. Voilà pour les supplices de la vie présente; et vous savez quels rigoureux supplices sont réservés aux criminels dans la vie future. Il faut donc verser des larmes sur leur sort et se lamenter à leur sujet. N'est-ce pas ce que fait l'apôtre saint Paul? Ceux qui luttent, qui combattent, qui sont accablés de maux, il les félicite ; mais il pleure sur ceux qui se rendent coupables. Voici ses paroles: *Quand je viendrai parmi vous, je tremble que Dieu ne m'humilie, je crains d'avoir à pleurer sur un grand nombre de pécheurs, sur des pécheurs qui n'auront point fait pénitence de leur impureté et de leurs fornications.* (II Cor. XII, 21.) Mais à ceux qui combattent : *Je me réjouis*, leur dit-il, *et je vous adresse à tous des félicitations.* (Philip. II, 17.) Ne vous troublez donc ni de vos maux passés, ni de ceux qui vous menacent. Est-ce que les flots peuvent abattre le rocher? Plus ils ont d'impétuosité, plus vite ils se brisent et disparaissent. C'est ce qui est arrivé pour vous, c'est ce qui arrivera toujours. Que dis-je? Les flots se contentent de ne pas ébranler le rocher; pour vous, non-seulement vos ennemis ne vous ébranlent pas, mais encore ils vous affermissent. Tel est, en effet, le sort de la méchanceté; tel est le sort de la vertu. La première déclare la guerre, et elle est écrasée; la seconde soutient le choc, et elle n'en a que plus de splendeur. Elle n'attend pas la fin du combat pour remporter la palme de la victoire; elle triomphe durant le combat lui-même, qui déjà est pour elle une récompense. La méchanceté, dans son triomphe, est couverte de confusion, punie, accablée de déshonneur, et, en attendant les supplices qu'elle mérite, elle se voit

tourmentée même durant son action, et non pas seulement après qu'elle a terminé son oeuvre. Si vous ne m'en croyez, entendez le bienheureux Paul établir cette même distinction.

Dans son épître aux Romains il retrace la vie débauchée de certains hommes, il montre que, même avant d'être châtiés, ils trouvent leur supplice dans leurs oeuvres mêmes; il rappelle ces actes scandaleux par lesquels des femmes, des hommes, violant les lois prescrites par la nature, assouvissent une passion effrénée, et voici en quels termes il s'exprime : *Leurs femmes , dit-il , ont changé l'usage naturel contre un usage opposé à la nature. De même aussi les hommes, cessant de recourir à la femme, ainsi que la nature le prescrit, se sont enflammés de désirs coupables les uns à l'égard des autres; des hommes accomplissent sur des hommes de honteuses actions, et reçoivent en eux-mêmes le châtiment que méritent leurs crimes.* (Rom. I, 20, 27.) Que voulez-vous dire, ô Paul ! Ne se plongent-ils pas dans la volupté, ceux qui commettent ces actions, et qui satisfont leur passion dans cette union criminelle? Pourquoi dites-vous donc que cela même est pour eux un châtiment? Ce n'est pas, répondit, ce n'est pas d'après la volupté de ces insensés, c'est d'après la nature même des choses, que je prononce cette sentence.

L'adultère, avant de recevoir son châtiment, n'est-il point puni dans l'acte même qu'il accomplit? Au moment où il croit jouir, il se rend digne de mépris. Et l'homicide, même avant d'être traduit devant les tribunaux , avant de voir les glaives dirigés contre lui, avant de subir la peine de son crime, ne se fait-il pas mourir lui-même, en commettant un meurtre, puisque ce crime le rend méprisable? La maladie, la fièvre, l'hydropisie donnent la mort au corps; la rouille dévore le fer, la teigne ronge la laine, et le ver ronge le bois et la corne; le vice n'est pas moins nuisible à l'âme. Il l'asservit, il lui enlève toute liberté. Que dis-je? il en fait une âme semblable à celle des brutes, à celle du loup, à celle du chien, du serpent, de la vipère. Les prophètes nous font bien voir ce changement opéré par le vice. *Ce sont des chiens muets, qui n'ont pas la force d'aboyer* (Is. LVI, 40), nous dit Isaïe, comparant à des chiens dévorés par la rage, ces hommes perfides qui dressent en secret des embûches. Les chiens qui sont en proie à cette maladie ne se précipitent point sur l'homme en aboyant; mais ils s'approchent en silence, et blessent plus grièvement que ceux qui aboient. *Un autre compare certains hommes à la corneille.* (Jér. III, 2.) Un troisième dit encore : *L'homme qui était entouré de tant de gloire, ne l'a pas compris. Il s'est conduit comme les bêtes privées de raison, et il leur est devenu semblable.* (Ps. XLVIII, 43.) Celui enfin qui est plus qu'un prophète, le fils de la femme stérile, prêchant sur les bords du Jourdain, appelait les Juifs prévaricateurs, serpents et race de vipères. Peut-il y avoir un plus grand supplice que celui-là? l'homme fait à l'image de Dieu, comblé de tant d'honneur, cet animal raisonnable et plein de douceur, descend par ses crimes, au niveau de la brute !

4. Vous venez de voir comment la méchanceté trouve en elle-même son châtement, même avant d'être punie. Voulez-vous voir maintenant comment la vertu trouve en elle-même sa récompense, même avant d'être récompensée ? Quand il s'agit du corps (rien n'empêche que nous n'employions cet exemple parfaitement clair), quand, dis-je, il s'agit du corps, celui qui se porte bien, qui est robuste, qui n'a aucune infirmité, trouve son bonheur dans cette santé, même en l'absence de toute autre joie; la joie est comme le partage de la santé, et ni les variations de température, ni le chaud, ni le froid, ni la simplicité des mets, rien en un mot ne peut nuire à cet homme; la santé dont il jouit suffit pour parer à tous ces dangers ; ainsi en est-il ordinairement de l'âme. Et c'est pourquoi l'apôtre saint Paul, battu de verges, tourmenté, accablé de toute sorte de maux, se réjouissait et disait : *Je suis plein de joie dans les souffrances que j'endure pour vous.* (Col. I, 24.) Ce n'est pas seulement dans le royaume des cieux, mais au sein des tribulations, que la vertu trouve sa récompense. Et n'est-ce pas déjà une bien grande récompense que de souffrir quelque chose pour la vérité ? c'est pourquoi les apôtres s'en retournaient pleins de joie de devant le conseil des Juifs, non-seulement à cause du royaume des cieux, mais parce qu'ils avaient été jugés dignes d'endurer quelque outrage pour le nom de Jésus. (Act. V, 41.) Oui, c'est là un immense honneur, une brillante couronne, une palme glorieuse, et le sujet d'une joie. continuelle. Réjouissez-vous donc et tressaillez d'allégresse. Il est grand le combat que vous soutenez, ce combat que vous livre la calomnie; oui, il est grand, puisqu'il s'agit d'une si étrange accusation, d'une si noire calomnie, puisqu'ils osent devant un tribunal public nous traiter d'incendiaires (1) ? Voici comment Salomon nous dépeint ce qu'il y a de rude clans une pareille épreuve : *J'ai vu, dit-il, les calomnies qui ont lieu sous le soleil; j'ai vit les larmes de ceux qu'elles attaquaient, et il n'y avait personne pour les consoler.* (Eccl. IV, 1.) Si la lutte est si terrible, n'est-il pas évident que la couronne brillera de l'éclat le plus vif? Aussi le Christ invite-t-il à la joie et à l'allégresse ceux qui savent résister avec patience. *Réjouissez-vous, dit-il, et tressaillez d'allégresse, quand ils lanceront contre vous toutes sortes de calomnies, à cause de moi: car vous serez abondamment récompensés dans les cieux.* (Matth. V, 11, 12.) Voyez-vous que de joie, que de récompenses, que de bonheur nous vaudront nos ennemis? loin de vous pouvoir faire du mal, ils vous font du bien; et c'est vous-même qui vous obstinez à vous tourmenter. Comprenez-moi bien. Ils n'ont pu ébranler votre constance, ils vous ont fourni l'occasion d'un bonheur et d'une joie perpétuelle; c'est vous-même qui vous plongez dans la tristesse, qui vous infligez ces tourments, qui laissez le trouble et le chagrin envahir votre âme. Ah ! ne serait-ce pas à eux d'éprouver ce trouble, s'ils voulaient enfin reconnaître leur propre malheur? oui, ils devraient s'affliger, pousser des gémissements, rougir de honte, se voiler le visage, se cacher dans les entrailles de la terre, ils



devraient ne pas oser regarder le soleil, s'enfermer dans les ténèbres pour y pleurer leur funeste état, et cette désolation où ils ont jeté un si grand nombre d'églises ! A vous la joie, à vous l'allégresse du triomphe , parce que vous avez pratiqué la plus noble de toutes les vertus. Car, vous n'en doutez point, il n'est rien d'aussi beau que la patience, c'est la reine des vertus, c'est le fondement des grandes actions, c'est un port à l'abri des tempêtes, c'est la paix au sein de la guerre, le calme au milieu des orages, la sécurité dans les embûches. Elle donne à l'âme une force invincible, que ne peuvent renverser les armes les plus terribles, ni les armées rangées en bataille, ni les machines de guerre, ni les flèches, ni les lances, ni la troupe des démons, ni les redoutables phalanges des puissances ennemies, ni satan avec tous ses bataillons et tous ses artifices. Pourquoi donc vous effrayer? pourquoi vous tourmenter, puisque votre âme s'est habituée à mépriser la mort même, si elle se présentait? Vous désirez voir la fin des maux qui vous accablent. Vous la verrez, et bientôt, grâce à Dieu. Réjouissez-vous donc, et que la pensée de vos vertus ramène la paix dans votre coeur. Ne désespérez pas de nous revoir, et de nous entendre vous rappeler ce que nous venons de vous dire.

**Lettre 14.** (anciennement numérotée XVI.)

*A LA MÊME.*

Dieu vous montre son ineffable miséricorde, soit en permettant les épreuves si multipliées et si rudes que vous traversez, et qui vous méritent de si splendides couronnes, soit en se hâtant de vous en délivrer, de peur que leur trop longue durée ne finisse par accabler votre âme. N'est-ce pas ainsi qu'il s'est conduit à l'égard des apôtres et des prophètes, ces hommes si pleins de courage? N'a-t-il pas tantôt permis aux flots de se soulever, tantôt imposé silence aux eaux de l'adversité et changé en un calme profond les plus horribles tempêtes? Ne pleurez donc plus, ne vous laissez donc plus aller à la tristesse, n'ayez donc plus sans cesse devant les yeux ces sujets d'affliction si nombreux, ou plutôt, si continuels; mais songez aussi qu'ils sont bientôt dissipés et qu'ils vous ont mérité une récompense au-dessus de toute expression. Comparez ces peines aux récompenses qui vous sont réservées : ne sont-elles pas comme une toile d'araignée, comme une vaine fumée, moins encore, s'il est possible? Qu'est-ce donc que l'exil? Qu'est-ce que passer d'un pays dans un autre? Peut-on s'en plaindre? Peut-on se plaindre d'être persécuté, d'être proscrit, d'être traîné devant les tribunaux, emmené de vive force par les soldats; d'être maltraité par ceux à qui l'on a fait du bien, tourmenté par ses serviteurs et par ses enfants, puisque ainsi l'on mérite le ciel et ces biens si purs, ces biens ineffables, éternels, qui font goûter à l'âme de perpétuelles délices? Ces embûches, ces mauvais traitements, la perte des biens, ces changements de lieux, ce séjour à l'étranger, n'y songez plus; foulez aux pieds ces biens aussi

méprisables que la boue, et considérez ces trésors que méritent les souffrances, ce gain qui ne s'épuise ni ne se consume jamais, ces richesses dont on ne peut vous dépouiller.

Mais la peine et l'adversité vous ont rendue malade; les pièges de vos ennemis ont accablé votre corps. — N'est-ce pas là encore l'occasion de grands, d'ineffables mérites? Vous savez, oui, vous savez bien quelle gloire il y a à supporter généreusement et avec un cœur reconnaissant les maladies du corps. Je vous l'ai souvent répété : c'est là ce qui valut à Lazare sa couronne; c'est là ce qui couvrit Satan de confusion quand il se fut mesuré avec Job, et ce qui couvrit de gloire cet athlète invincible. Oui, il aimait la pauvreté, il méprisait les richesses, il avait perdu ses fils, il s'était vu dresser mille embûches : tout cela lui valut moins de gloire que la maladie; la maladie, plus que tout le reste, ferma la bouche à ce démon si plein d'impudence. Réfléchissez donc à ce que je viens de vous dire; réjouissez-vous, tressaillez d'allégresse : vous êtes sortie d'un rude combat, et, ce qu'il y a de plus difficile, vous l'avez soutenu avec patience, en rendant gloire au Dieu miséricordieux qui dissipe tous les maux, qui leur permet aussi de se produire pour vous offrir l'occasion de mériter plus de récompenses. Et voilà pourquoi nous ne cessons de vous proclamer bienheureuse. Nous nous réjouissons pareillement de vous voir délivrée de tant d'affaires et de tant de procès; vous en êtes sortie avec une véritable dignité : on ne peut vous reprocher ni négligence, ni opiniâtreté; vous ne vous êtes point lancée dans les tribunaux, ni exposée aux maux qui en résultent. Vous avez su retrouver cette liberté dont vous aviez besoin; en toutes choses on a reconnu votre prudence, votre courage, votre patience, et cette intelligence qui ne peut se laisser surprendre par les ruses d'un ennemi.

## **Lettre 15.** (anciennement numérotée XV.)

### *A LA MÊME.*

Dès votre bas âge vous avez donné des preuves de sagesse, vous avez foulé aux pieds l'orgueil humain, et vous espériez mener une vie sans trouble et sans luttes ! C'était impossible quand les hommes sont en lutte les uns contre les autres, soit dans les palestres, soit dans les guerres, que de blessures ne reçoivent-ils pas? Et vous qui vous êtes armée contre les principautés et contre les puissances, contre ceux qui règnent sur les ténèbres de ce siècle, contre les malins esprits eux-mêmes, vous qui avez déployé tant de bravoure, élevé tant de trophées, qui avez inquiété de tant de manières ce démon si féroce et si dangereux, comment pouviez-vous espérer mener une vie paisible et sans troubles? Ne vous effrayez donc point de toutes ces guerres, de ce tumulte qui surgit de toute part. C'est le contraire qui eût dû vous surprendre; il eût fallu vous étonner de ne rien

voir arriver de semblable. Non, la vertu ne va jamais sans le travail et le danger. Vous le saviez bien depuis longtemps, et il n'est pas besoin que d'autres vous l'apprennent. Ce n'est pas pour vous tirer de l'ignorance que nous vous écrivons. Nous savons bien que ni l'exil, ni la confiscation des biens, toujours si pénibles aux hommes, ni les outrages, ni aucune autre affliction ne sont capables de vous troubler. S'il faut ambitionner le sort de ceux qui compatissent aux souffrances d'autrui, que dire de ceux qui souffrent eux-mêmes tous ces maux?

Et c'est pourquoi l'apôtre saint Paul adresse tant de louanges aux Hébreux convertis à la religion chrétienne : *Rappelez-vous ces jours, déjà éloignés, où, éclairés de la lumière de la foi, vous avez supporté si généreusement tant de souffrances, tour à tour chargés d'opprobres, rassasiés d'affliction, donnés, pour ainsi dire, en spectacle aux hommes, ou bien compatissant, aux douleurs de vos frères.* (Hébr. X, 32, 33.) A quoi bon vous écrire une longue lettre? On ne s'approche point du guerrier victorieux et fier de ses trophées pour lui venir en aide, mais pour le combler d'éloges et célébrer son courage. Nous, qui savons tout ce que vous avez montré de sagesse au sein du malheur, nous vous félicitons et nous vous admirons, soit pour votre patience, soit pour les récompenses qui vous sont réservées. Vous voulez maintenant avoir de nos nouvelles; car nous avons gardé un long silence. Eh bien ! nous avons échappé à une maladie dangereuse, mais nous en éprouvons encore les suites. Nous avons ici d'excellents médecins; malheureusement, le secours de la médecine est paralysé par le manque des choses les plus nécessaires non-seulement il n'y a ni médicaments, ni rien de ce qui peut contribuer à la guérison du corps, mais nous sommes menacé de famine et de peste. La cause de tant de maux, ce sont les perpétuelles incursions des brigands, qui assiègent tous les chemins, ferment le passage aux voyageurs et leur font courir les plus grands périls. Andronique, à ce qu'il dit, est tombé dans leurs mains; ils l'ont dépouillé et l'ont ensuite laissé libre. Je vous en prie donc, n'envoyez désormais personne dans ce pays; autrement, celui que vous enverriez courrait risque d'être égorgé. Si cela arrivait, vous n'ignorez pas quelle serait notre douleur. Mais, si vous trouvez un homme en qui vous ayez confiance et qui vienne ici pour d'autres affaires, donnez-nous des nouvelles de votre santé; seulement, que personne ne vienne ici pour notre; utilité personnelle: je vous l'ai dit, nous craindrions pour ses jours.

## **Lettre 16.** (anciennement numérotée XVII.)

### *A LA MÊME.*

Non, vous n'avez rien éprouvé de fâcheux au contraire, ces épreuves continuelles ont tendu les ressorts de votre âme, et en ont accru l'ardeur et la force; elle combattra désormais avec une nouvelle énergie, et sortira de la lutte toute remplie de joie. Tels sont les effets de l'adversité, quand elle

rencontre une âme ardente et généreuse. De même que le feu éprouve l'or, de même aussi, quand l'affliction tombe sur un coeur d'or, elle en redouble l'éclat et la pureté. C'est pourquoi saint Paul disait : *La tribulation produit la patience, et la patience l'épreuve.* (Rom. V, 3, 4.) Aussi tressaillons-nous d'allégresse, et sommes-nous inondé de joie; et dans le désert où nous vivons, votre courage nous remplit de consolations. Oui, fussiez-vous entourée de loups, d'une multitude de méchants, nous ne redoutons quoi que ce soit à votre sujet. Toutefois nous prions le Seigneur de mettre un terme aux afflictions présentes, de ne pas permettre que d'autres surviennent, et en cela nous accomplissons le précepte de l'Evangile qui nous ordonne de demander que nous n'entrions pas en tentation. Que si Dieu les permet de nouveau, nous nous rassurons en pensant à votre âme aussi pure que l'or, à ces trésors qu'elle en saura retirer. Quelle terreur pourraient-ils vous inspirer, ces hommes qui ne cessent de travailler à leur propre perte? Vous feront-ils craindre la perte de vos biens ? Mais ces biens, vous les regardez comme une vile poussière, ils ont à vos yeux moins de prix que la boue. Vous enlèveront-ils votre patrie et votre maison ? Mais que vous importe d'habiter une grande ville, une ville populeuse, ou bien un désert? N'avez-vous point passé toute votre vie loin de l'agitation du siècle et dans le calme, n'avez-vous pas toujours mis sous vos pieds toutes les pompes du monde? Ils vous feront mourir? Mais vous avez prévenu leurs menaces, et vous n'avez cessé de méditer sur la mort; s'ils vous traînent au lieu du supplice, ils n'y traîneront qu'un cadavre. Que dirai-je encore ? On ne pourra vous menacer d'un seul mal que vous n'ayez depuis longtemps souffert avec patience. C'est par la voie étroite que vous avez toujours marché; et de la sorte un long exercice vous a donné l'habitude de souffrir avec une généreuse résignation. Cette science admirable, vous l'avez apprise, pour ainsi parler, dans le stade ; et elle vient de vous rendre illustre dans les combats. Les maux qui vous arrivent ne troublent point votre âme; elle conserve toute son activité, toute sa joie, toute son allégresse. Oui, vous êtes merveilleusement exercée au combat, vous engagez la lutte avec une étonnante facilité, nonobstant la faiblesse naturelle à votre sexe, et ce corps plus délicat qu'une toile d'araignée; vous foulez aux pieds comme en vous jouant ces hommes si vigoureux, et qui grincent les dents de fureur. Vous êtes toute prête à soutenir plus de maux qu'ils n'en préparent contre vous. Vous êtes bienheureuse, trois fois bienheureuse, vous qui méritez de si brillantes couronnes; que dis-je ? vous êtes bienheureuse, vous qui soutenez de si glorieux combats. Telle est en effet la nature de ces combats que, même avant de remporter la victoire, on est récompensé dans l'arène par ce plaisir dont jouit une âme courageuse et patiente. Ainsi aguerrie, elle se sent invincible, imprenable, supérieure à tous les dangers. Non, personne ne pourra vous nuire, car au sein de cette tempête, vous êtes assise sur le roc; vous voguez tranquillement sur cette mer irritée. Voilà quelles sont, avant le bonheur

céleste, les récompenses de l'adversité dans la vie présente. Je le sais, oui, je le sais bien, vous vous considérez comme déjà dépouillée de votre corps la joie vous donne, pour ainsi dire, des ailes, et si les circonstances l'exigent, vous vous dépouillerez de ce corps mortel avec plus de facilité que d'autres ne se dépouillent de leurs vêtements. Réjouissez-vous donc, soyez heureuse, et à votre sujet, et au sujet de ceux qui sont morts d'une mort glorieuse, non dans leurs lits, ni dans leurs maisons, mais dans les prisons, dans les fers, au milieu des supplices. Déplorez au contraire le sort des auteurs de tant de crimes, versez des larmes sur leur conduite. Cela convient à votre sagesse. Vous voulez avoir des nouvelles de notre santé. Eh bien ! nous voici délivré de cette maladie qui nous causait de si grandes souffrances , et maintenant nous nous portons mieux. Puisse l'hiver ne pas faire de mal à notre estomac qui est si délicat ! Quant aux Isauriens, nous n'avons rien à craindre de leur part.

#### **Lettre 17.** (anciennement numérotée IV.)

##### *A LA MÊME.*

1. La rigueur de l'hiver, la faiblesse de notre estomac, les incursions des Isauriens, ne doivent point vous causer d'inquiétude, vous accabler de soucis. L'hiver s'est fait, comme il se fait d'ordinaire en Arménie; voilà tout, et nous n'en avons pas été fort incommodé. Nous nous attendions à ses rigueurs, et nous n'avons rien négligé pour les diminuer. Nous faisons sans cesse du feu, nous fermons bien la chambre où nous restons, nous mettons plusieurs manteaux et nous ne sortons jamais. C'est assez pénible, sans doute, mais nous y trouvons notre avantage et nous patientons. Tant que nous sommes chez nous, le froid ne nous tourmente guère; s'il nous faut sortir, et nous tenir en plein air, nous nous sentons fort incommodé. Aussi, je vous en conjure, je vous le demande comme une grande grâce, faites tout ce qui dépend de vous pour fortifier votre corps. La maladie en effet est une conséquence de la tristesse quand une fois le corps, épuisé par la fatigue, exténué par la maladie, manque des soins nécessaires ; quand il n'a pour se rétablir ni l'art des médecins, ni une température convenable, et les autres ressources indispensables, ah ! il est bien à craindre qu'il ne succombe. Appelez donc, je vous en prie, appelez plusieurs médecins habiles, employez les remèdes propres à rétablir votre santé. Il y a quelques jours, l'état de l'atmosphère nous fatiguait l'estomac et nous donnait des envies de vomir; nous avons fait usage de plusieurs remèdes, entre autres d'une potion que nous a envoyée la vénérable Synclétium, et il nous a suffi de trois jours pour nous guérir. Faites donc vous-même usage de ce remède et dites qu'on vous le procure de nouveau. Chaque fois que nous avons éprouvé ces douleurs d'estomac, nous l'avons employé et elles se sont apaisées. Il calme l'inflammation, il met à la porte les humeurs; il

ne manque pas d'une certaine chaleur qui donne des forces et excite l'appétit : en peu de temps nous avons ressenti tous ces heureux effets. Priez donc le vénérable Théophile de nous préparer de nouveau ce même médicament et de nous l'envoyer. Ne vous chagrinez pas de nous voir passer l'hiver en ce pays. Nous nous portons bien mieux que l'année dernière ; et vous aussi , si vous vouliez vous soigner comme il faut, vous jouiriez d'une meilleure santé. C'est la tristesse, dites-vous, qui est cause de vos maladies. Pourquoi réclamez-vous encore une lettre, puisque les précédentes n'ont pu vous rendre le calme, et que, tout au contraire, vous vous plongez dans ces flots de la tristesse, au point de désirer mourir? Ne savez-vous donc pas les récompenses que la maladie mérite à celui qui sait rendre grâces au Seigneur ? Ne vous l'ai-je pas assez dit, soit de vive voix, soit par lettres? Mais puisque les affaires, ou la maladie, ou les adversités ne vous permettent pas de vous rappeler sans cesse mes réflexions, écoutez encore les mêmes conseils, afin de fermer les plaies creusées par le chagrin. *Je ne me lasserai point, dit l'Apôtre, de vous écrire les mêmes choses, et vous y trouverez votre profit.* (Philipp. III, 1.)

2. Que vous dirai-je donc aujourd'hui? Il n'est rien de plus glorieux, ô Olympiade, que la patience dans la douleur. La patience est la reine des vertus, c'est la plus belle de toutes les couronnes. Si la patience en général l'emporte sur les autres vertus, la patience dans la douleur l'emporte sur les autres espèces de patience. Il y a peut-être quelque obscurité dans mes paroles; je vais les expliquer. Quelle est donc ma pensée ? Que de patience ne faut-il pas pour supporter avec courage de se voir dépouiller de ses richesses, surtout quand on s'en voit dépouiller complètement, supporter d'être privé de toutes ses dignités, chassé de sa patrie, emmené en exil, accablé de toute sorte de travaux, jeté en prison, chargé de fers, couvert d'opprobres, d'injures et de railleries ! Pour nous en convaincre, il nous suffit de songer à Jérémie, cet homme si parfait, qui ne put cependant rester calme en face de ces épreuves. Eh bien ! ni ces afflictions, ni tant d'autres, comme la perte d'enfants chéris, fussent-ils enlevés tous par une mort imprévue, comme encore les attaques multipliées d'un ennemi cruel, et la mort elle-même, le plus grand des maux, sont moins effrayantes, moins horribles, moins funestes qu'une mauvaise santé. J'en prends à témoin cet admirable modèle de patience, qui, une fois saisi par la maladie, regardait la mort comme le seul remède aux maux qu'il souffrait. Que d'autres souffrances n'endurait-il pas ! Mais il ne les sentait, pour ainsi dire point, malgré les attaques qui se succédaient sans relâche, malgré cette dernière attaque qui semblait devoir être mortelle. Etudiez-en les circonstances: quelle méchanceté, quel artifice de la part de son ennemi! Ce n'est pas tout d'abord, ce n'est pas au début de la lutte, mais c'est quand il le voit accablé déjà sous une multitude de traits, que le démon lui porte ce coup mortel, en faisant mourir ses enfants. Et voyez avec quelle cruauté ! Ses fils, ses filles étaient dans la vigueur de l'âge : le

démon les fait mourir tous ensemble d'une mort violente, et d'une mort qui leur improvise un tombeau. Job ne les vit point étendus sur leurs lits, il ne baisa point leurs mains, il n'entendit point leurs dernières paroles, ne put toucher ni leurs pieds, ni leurs genoux, il ne rapprocha point leurs lèvres, il ne leur ferma point les yeux : toutes choses qui consolent un père au moment, où il se voit privé de ses enfants. Si du moins, après avoir accompagné les uns à leur dernière demeure, il en trouvait d'autres à son retour qui pussent le consoler ! Mais non : on vient lui annoncer que pendant le festin, et c'était un festin, respirant la charité et non la débauche, on vient lui annoncer, dis-je, qu'assis fraternellement à une table frugale ils ont été tous écrasés, engloutis sous les ruines, qu'ensemble se sont trouvés confondus, le sang, les murailles, les coupes, le toit, la table, la poussière et les membres de ses fils. Voilà ce qu'on vint lui annoncer. Que d'autres malheurs n'avait-il pas appris déjà ! Ses troupeaux, ses bêtes de somme ou bien avaient été tués par le feu du ciel, ou bien avaient été emmenés par ses ennemis, ou bien avaient été mis en pièces avec leurs gardiens : voilà ce que venait lui apprendre le cruel qui s'était chargé d'un tel message. Or, au milieu de ces désastres, après avoir appris à si peu d'intervalle le ravage de ses champs, la ruine de sa maison, la perte de ses troupeaux, la mort de ses fils, à la vue de ces flots s'entassant les uns sur les autres, de ces écueils, de ces profondes ténèbres ; de cette affreuse tempête, il n'est point découragé, il semble ne pas s'en apercevoir, et, s'il ne peut comprimer absolument sa douleur, c'est qu'il est homme, c'est qu'il est père. Mais dès qu'il se sent en proie à la maladie, rongé par les ulcères, il désire la mort, il pleure et se lamente. Vous le voyez donc, la maladie est le plus insupportable de tous les maux, et c'est en la supportant, que l'on fait surtout preuve de patience. Le démon ne l'ignorait pas. Quand il eut tout mis en oeuvre et qu'il vit le généreux athlète demeurer calme en présence du malheur, il lui livra ce dernier assaut comme le plus formidable qu'il pût imaginer, convaincu que tout le reste était supportable, mort des enfants, perte des biens ou de tout autre avantage (car c'est là le sens de ce mot *Peau pour peau*, Job, II, 4), mais que la maladie du corps était une plaie vraiment mortelle. Vaincu dans ce dernier combat, il dut se taire honteusement, au lieu que tout à l'heure il déployait tout son audace et toute son impudence. Mais alors il ne put rien inventer de plus, et se retira couvert de confusion.

3. Si vous souhaitez de mourir, ne dites pas que Job aussi, vaincu par la violence de la douleur, fut réduit à demander la mort. Songez au temps où il vivait, aux circonstances dans lesquelles il se trouvait : la loi n'avait pas encore été donnée aux Juifs, les prophètes n'avaient pas encore paru, la grâce n'avait pas encore été répandue avec abondance, et son âme n'avait point reçu les conseils de la sagesse. Oui, on exige de nous plus qu'on n'exigeait de Job et de ses contemporains, nous avons de plus grands combats à livrer. Ecoutez ce que dit Jésus-Christ : *Si votre justice n'est pas*

*plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.* (Matth. V, 20.) Ainsi donc ne croyez pas qu'il n'y ait point de mal aujourd'hui à désirer la mort; vous savez ce que dit saint Paul : *Il vaudrait mieux pour moi mourir et vivre avec Jésus-Christ; mais à cause de vous, il est nécessaire que je demeure ici-bas.* (Phil. I, 23, 24.) Plus l'affliction redouble, plus aussi se multiplient les couronnes ; plus l'or a été mis dans la fournaise, plus il a de pureté ; plus le marchand parcourt les mers, plus il amasse de marchandises. Ne vous imaginez donc pas avoir à soutenir un facile combat; non, cette maladie dont vous êtes atteinte, est le plus rude des combats que vous ayez jamais soutenus. N'est-ce pas ce qui valut à Lazare le salut éternel ? (Je vous ai souvent cité cet exemple : rien n'empêche que je ne vous le cite encore.) N'est-ce pas ce qui lui mérita d'être transporté dans le sein d'Abraham, de ce patriarche, qui tenait sa maison ouverte à tous les passants, qui, pour obéir à Dieu, se condamna à un exil perpétuel, se résigna à immoler son fils, son fils unique, un fils qu'il avait eu dans une vieillesse avancée ? Lazare pourtant n'avait rien fait de tout cela : il souffrit patiemment la pauvreté, la maladie, la privation de toute espèce de protecteurs. Quel avantage pour ceux qui endurent patiemment ces douleurs ! Eussent-ils commis les plus grandes fautes, c'est pour eux un moyen d'en secouer le fardeau : sont-ils justes, ils ajoutent par là de grands mérites à leurs autres mérites. Pour les justes c'est l'occasion d'obtenir la couronne dont l'éclat surpasse l'éclat du soleil; pour les pécheurs c'est un moyen d'expier leurs péchés. C'est pourquoi l'apôtre saint Paul livre à la mort de la chair cet homme qui avait outragé l'épouse de son père, et souillé la couche nuptiale; il voulait ainsi lui faire expier son crime. Oui, ces mortifications pouvaient le purifier d'une si abominable souillure. Ecoutez l'Apôtre : *C'est afin, dit-il, que l'esprit soit sauvé au jour où paraîtra Notre-Seigneur Jésus-Christ.* (I Cor. V, 5.) A d'autres il reproche un crime horrible, la profanation de la table sainte et de nos sacrés mystères, il leur dit que le profanateur est en quelque sorte homicide du Corps et du Sang du Seigneur. Or voyez ce qui, suivant l'Apôtre, les lave de cette tache affreuse : *C'est pourquoi, leur dit-il, il y a parmi vous tant d'infirmes et de malades.* (Ibid. I, 5.) Il veut leur faire comprendre que ces maladies ne sont pas seulement une punition, mais encore un avantage, en ce qu'elles servent à l'expiation du crime, et c'est pourquoi il ajoute : *Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés. En nous jugeant, Dieu nous châtie, pour que nous ne soyons point condamnés avec le monde.* (Ibid. XXXI, 32.) Que les justes eux-mêmes trouvent de grands avantages dans la maladie, on le voit assez par l'exemple de Job qui en retire tant de splendeur, par celui de Timothée, cet homme si vertueux, si actif dans le saint ministère dont il était chargé, ce disciple qui, avec l'apôtre saint Paul, vola jusqu'aux extrémités du monde, et qui cependant fut en proie à de violentes maladies, non pas deux ou trois jours, non pas dix jours, ni vingt,



ni cent, mais bien plus longtemps encore, et, on peut le dire, presque continuellement : *Buvez un peu de vin, lui écrivait l'Apôtre, à cause de votre estomac, et de vos continuelles souffrances.* (I Tim. V, 23.) Celui qui ressuscitait les morts ne le guérit point de ses infirmités, il le laissa plongé dans la fournaise de la maladie, pour accroître le nombre de ses mérites. Tout ce qu'il avait reçu du Seigneur, tout ce qu'il avait appris de suri divin Maître, il l'enseignait à son disciple. Il n'était pas malade lui-même, il est vrai, mais les tentations ne le tourmentaient pas moins vivement que ne l'eût fait la maladie, et lui causaient de grandes douleurs dans la chair : *J'ai en moi, dit-il, cet aiguillon de la chair, ce messenger de satan, qui sans cesse me torture.* (II Cor. XII, 7.) Il veut parler de ses entraves, de ses chaînes, de ses prisons; il veut dire que ses ennemis l'entraînent, lui déchirent le corps et le battent de verges. Ces douleurs qu'il ressentait dans sa chair lui étaient insupportables, et il disait encore : *Trois fois* (c'est-à-dire souvent) *j'ai prié le Seigneur d'en être délivré.* (Ibid. VIII.) Il ne fut point exaucé, mais il comprit toute l'utilité de ces souffrances, et le calme se fit dans son âme, et il se réjouissait de toutes ces persécutions. Vous aussi, bien que vous soyez contrainte de rester chez vous et de tenir le lit, ne vous imaginez pas que vous menez une vie oisive. Oui, ceux que les bourreaux entraînent, déchirent, torturent, livrent aux plus cruels supplices, souffrent moins que vous ne souffrez : votre bourreau, ce sont les excessives douleurs de cette maladie qui ne vous quitte point.

4. Puisqu'il en est ainsi, gardez-vous bien de souhaiter la mort, et ne négligez point votre corps. Cette négligence serait elle-même coupable. Aussi l'apôtre saint Paul conseille-t-il à Timothée de soigner sa santé. Mais c'en est assez sur ce point. Si vous vous désolerez d'être séparée de nous, avez bon espoir, cette séparation aura un terme. Ce n'est point pour vous consoler que je vous le dis; je suis sûr que cela arrivera. Sans parler en effet de tout ce que j'ai souffert à Constantinople, vous pouvez vous faire une idée de tout ce que j'ai enduré, depuis mon départ, pendant ce long et pénible voyage où j'étais sans cesse menacé de mourir; vous pouvez vous imaginer tout ce que j'ai souffert depuis mon arrivée dans ce pays, depuis mon départ de Cucuse; après mon séjour à Arabisse. Eh bien ! nous avons échappé à tant de périls ; nous jouissons à l'heure qu'il est, d'une santé parfaite, et nous sommes complètement rassuré. Les Arméniens s'étonnent qu'avec un corps si faible et si maigre je puisse supporter la violence du froid, respirer encore, quand ceux même qui sont habitués à ces rigueurs, s'en trouvent si fort incommodés. Or jusqu'à ce jour nous n'avons éprouvé aucun accident : nous avons échappé aux mains des brigands, qui souvent se sont jetés sur nous, nous manquons des choses les plus nécessaires, nous ne pouvons pas même prendre de bains. A Constantinople, nous ne pouvions nous en passer : maintenant nous nous trouvons si fort que nous n'en sentons pas même le besoin; notre santé ne semble plus réclamer cet auxiliaire. Rien n'a pu nous abattre, ni l'intempérie de l'air, ni la solitude

des lieux, ni le manque de provisions et de serviteurs, ni l'ignorance des médecins. Nous ne prenons pas de bains, nous sommes sans cesse enfermé dans une chambre, comme si nous étions en prison; nous ne sortons jamais, et la promenade nous était si nécessaire autrefois. Nous sommes sans cesse à côté du feu, inondé de fumée, nous avons à craindre les voleurs qui toujours nous assiègent, et malgré tout cela, malgré bien d'autres inconvénients, nous nous portons mieux qu'à Constantinople où nous étions si bien soigné. Songez à ce que je viens de vous dire; bannissez toute tristesse à mon sujet, et ne vous infligez pas de peines si fâcheuses et si superflues. Je vous envoie un livre que je viens d'écrire, et dont voici le titre : *Personne n'est blessé que par lui-même*. C'est là ce que prétend démontrer l'ouvrage que je vous adresse. Parcourez-le souvent, et même si votre santé vous le permet, lisez-le à haute voix. Ce remède vous suffit, si vous le voulez bien. Mais si vous vous obstinez, si vous ne voulez pas vous traiter vous-même, si malgré tant d'avertissements et d'exhortations, vous ne voulez pas sortir de ce nuage de tristesse; à notre tour nous ne vous écouterons plus, et nous cesserons de vous écrire si souvent ces longues lettres, dont vous ne savez point profiter pour retrouver le calme. Comment verrons-nous donc que vous êtes consolée ? Sera-ce par votre témoignage? Non, mais par les effets; car vous venez de nous le dire, c'est la tristesse qui vous a rendue malade. Grâce à cet aveu, nous croirons que votre tristesse a cessé, si vous recouvrez la santé. Puisqu'en effet, d'après vous, la tristesse est la cause de votre maladie, une fois la tristesse bannie, la maladie certainement disparaîtra, et la racine une fois arrachée, les branches périront. Tant que celles-ci fleuriront, se porteront bien, se couvriront de ces malheureux fruits, nous ne pourrons nous persuader que vous aurez enlevé la racine. Donc plus de paroles, mais des effets : si vous recouvrez la santé, vous recevrez encore des lettres plus longues que ne le seraient des discours. N'est-ce pas un grand motif de consolation pour vous que nous vivions, que nous nous portions bien, qu'au milieu de tant d'ennuis, nous ne soyons ni malade ni infirme? Ah ! nos ennemis s'en attristent et en ressentent une vive douleur. Vous devrez donc de votre côté y puiser une abondante consolation, votre principale consolation. Non, ne dites point que vos amis sont abandonnés : les souffrances qu'ils endurent inscrivent leurs noms dans les cieux. J'ai éprouvé un bien grand chagrin au sujet du moine Pélage. Songez aux couronnes que méritent ceux qui combattent généreusement, quand vous voyez des hommes si pieux, si saints, si patients, se laisser entraîner ainsi dans l'erreur.

# VIE D'OLYMPIAS LA DIACONESSE

---

## INTRODUCTION

Le manuscrit grec 1453 de la Bibliothèque nationale renferme deux documents intéressants qui ont été édités pour la première fois, il y a quelques années, dans les *Analecta Bollandiana* (tome XV, p. 400, et tome XVI, p. 41). Ayant eu à nous occuper de ce manuscrit, nous avons pu constater avec quel soin et quelle perfection les deux documents en cause ont été édités, et il n'y a guère que deux ou trois points de détail sur lesquels nous ne serions pas tout à fait d'accord avec l'éditeur.

Nous désirons donner aujourd'hui, en l'accompagnant des explications nécessaires, la traduction du premier de ces documents, qui est, sans nom d'auteur, la *Vie de sainte Olympias, diaconesse de Constantinople* (née entre 360 et 370, morte en 408). Cette *Vie*, dans le manuscrit 1453, occupe les pages 200 v à 207 r.

Le même document se trouve encore dans un manuscrit de la bibliothèque de Florence, sur lequel on peut lire, dans les *Anal. Boll.*, t. XV, p. 406, de précieuses indications. Le manuscrit de Florence contient même une finale qui manque dans le manuscrit de Paris. L'éditeur des *Anal. Boll.* l'a reproduite, et nous la traduirons également.

Quant au second document, qui est un *Récit de la translation des restes de sainte Olympias* par Sergia, supérieure du monastère fondé sous le patronage de cette sainte, à Constantinople, nous en parlerons et en donnerons la traduction dans un prochain numéro.

Aujourd'hui donc, nous traduisons le texte de la *Vie d'Olympias*, et, sauf avis contraire, tel qu'il est édité au tome XV des *Anal. Boll.*, pp. 109-123.

Il nous paraît utile de faire précéder cette traduction d'un mot sur Olympias, et d'une brève étude sur le mode, le lieu et la date probable de la composition de cette biographie anonyme.

\* \* \*

Quand saint Jean Chrysostome fut élevé au siège de Constantinople, il trouva, parmi les personnages importants de sa ville épiscopale, une jeune veuve du nom d'Olympias, que son prédécesseur Nectaire avait consacrée diaconesse, malgré son jeune âge, et tenait pour une conseillère digne de toute confiance même dans les affaires ecclésiastiques, ὡς καὶ ἐν τοῖς ἐκκλησιαστικοῖς ἀντὶ περὶ ἐσθαι (*Palladii Dialogus de Vita Chrysostomi*, *P. G.*, t. XLVII, col. 61). Cette Olympias descendait d'Ablabios, qui fut consul en 331 et que nous trouvons préfet du prétoire pour l'Orient en 326, 330, 331 et 333 (1). Elle appartenait donc à une famille illustre, qui n'était même pas sans alliances avec les familles impériales ou royales (cf. AMMIEN MARCELLIN, XX, 11; et ci-dessous, *Vie*, ch. III [2]). Elle était née au plus tôt en 361, puisqu'elle n'avait pas encore trente ans en 390 (cf. *Vie*, IV), et au plus tard vers 370, puisqu'elle fut mariée en 384 ou 385 (d'après *Vie*, II).

Saint Grégoire de Nazianze, qui avait, quelques années auparavant, en 381, quitté Constantinople et son siège épiscopal, fut invité à ce mariage. Il ne se rendit pas à l'invitation, mais s'en excusa par une lettre qui est sans doute la lettre CXCI dans le recueil de la *P. G.*, t. XXXVII, col. 315, et envoya à la jeune mariée, comme présent de noces, un gracieux poème de cent onze vers, pleins de délicatesse et de bons conseils (*P. G.*, t. XXXVII, col. 1512 et suiv.).

Le veuvage prématuré d'Olympias, sa résolution de consacrer toute sa vie à Dieu et toute sa fortune aux bonnes œuvres, les obstacles qui contrarièrent d'abord son dessein, voilà ce que

(1) Cf. GODEFROY, *Cod. Theodos.*, *Prosopographia* (Ed. Ritter, t. VI, 2<sup>e</sup> p., p. 27)

(2) La division en chapitres appartient aux *Anal. Boll.* Nous la conservons dans notre traduction pour la commodité de la lecture et des références.

nous raconte l'auteur anonyme de la *Vie*. Ce qu'il ne nous dit pas, c'est que la fortune et la charité d'Olympias étant aussi immenses l'une que l'autre, il ne manqua pas de gens avides pour en tirer parti. Chrysostome, à peine installé à Constantinople, fut indigné de cette odieuse exploitation, et crut devoir mettre la jeune veuve en garde contre les quémandeurs indécats. Il sut même y intéresser sa conscience, en lui disant : « Une sage économie est nécessaire à qui veut être parfait. Enrichir les riches, cela ne vaut pas mieux que de jeter ses biens dans la mer. Ne sais-tu pas qu'en consacrant ta fortune aux indigents, tu en as perdu la propriété? tu n'as plus qu'à l'administrer, et tu rendras compte de ton administration. Mesure donc tes dons aux besoins de ceux qui te sollicitent (1). »

Olympias se laissa désormais guider par le saint évêque. La disgrâce et l'exil de Chrysostome ne la détachèrent pas de lui. Elle ne se laissa pas intimider quand le préfet de la ville la fit comparaître, l'accusant de l'incendie de la Grande-Église qui suivit le départ de saint Jean, et elle refusa énergiquement de communiquer avec l'évêque intrus Arsakios (2).

Saint Jean Chrysostome la félicita de son courage, et continua, pendant ses trois années d'exil, à recevoir d'elle des secours, tandis que lui-même la réconfortait et la dirigeait par ses lettres. Il nous reste, de cette précieuse correspondance, dix-sept lettres que l'on trouve au tome LII de la *P. G.*, p. 549 et suiv.

Obligée aussi de quitter Constantinople, Olympias mourut en exil, probablement à Nicomédie, le 25 juillet 408, quelques mois seulement après saint Jean Chrysostome. Le *Ménologe de Basile* lui consacre une notice, au jour anniversaire de sa mort. Le *Martyrologe romain* en fait mention le 17 décembre. Le *Récit* de Sergia, dont nous donnerons prochainement la traduction, nous apprend de quelle réputation elle jouissait encore, plus de deux cents ans après sa mort.

\* \* \*

L'historien Nicéphore Calliste, au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, connaissait bien nos deux documents, dont il se servit pour parler de sainte

(1) SOZOMÈNE, VIII, 9 (*P. G.*, t. LXVII, col. 1540 A).

(2) SOZOMÈNE, VIII, 24 (col. 1577 C).

Olympias (*Hist. eccl.*, XIII, 24; *P. G.*, t. CXLVI, col. 1010-1014); mais il les confondit en un seul, qu'il attribua à Sergia, l'auteur incontestable du second. Cette confusion est possible à première vue, le *Récit* de Sergia se rattachant étroitement à la *Vie d'Olympias*.

Mais ce n'en est pas moins une confusion, comme l'a très bien montré le critique des *Anal. Boll.* (t. XV, p. 402).

Dès le début du *Récit*, Sergia annonce qu'elle veut, aux renseignements déjà connus, ajouter quelque chose de ce qu'elle a pu elle-même recueillir. Plusieurs fois, elle renvoie évidemment à la *Vie d'Olympias*, comme à une œuvre antérieure, à laquelle elle ne revendique aucune part : ὡς προδεδήλωται (*Récit*, ch. IV) ... ὡς γινώσκετε, ἀνωτέρω προδεδήλωται (ch. VIII).

Elle ne manque pas, au contraire, de se mettre naïvement en scène chaque fois qu'elle apporte un nouveau détail, qu'elle explique une circonstance, qu'elle énonce sa pensée : Βούλομαι ἐγὼ ἡ ἁμαρτωλὸς Σεργία (ch. I) ... διαδεξιμένης τὴν ἡγουμένην ἐμοῦ τῆς ἁμαρτωλοῦ καὶ ἀναξίας Σεργίας (ch. IV) ... μαθοῦσα ἐγὼ ἡ ἁμαρτωλὸς καὶ ἀναξία Σεργία (ch. V) ... πιστεύσατε οὖν μοι τῇ ἀθλίᾳ καὶ ἁμαρτωλῇ Σεργίᾳ (ch. VII), etc.

Voilà donc une distinction réelle et déclarée entre Sergia et l'auteur de la *Vie*. Mais ces déclarations mêmes de Sergia font pressentir une grande différence de style entre les deux morceaux. Nous aurons, en étudiant spécialement le *Récit* de Sergia, à revenir sur quelques détails; dès maintenant, on voit l'opposition entre la manière toute personnelle de Sergia et le ton absolument impersonnel de l'auteur de la *Vie*. Non seulement il n'a pas signé son œuvre; mais s'il parle de lui-même, dans cette finale (*Vie*, XVIII), qui manque au manuscrit de Paris, c'est de la façon la plus vague : ἐγὼ ὁ ἁμαρτωλὸς ὁ καὶ γράψας, et nous n'apprenons sur lui rien de plus.

A la fin du chapitre XV (1), notre auteur se donne bien sans doute comme témoin oculaire : αὐτόπτην γεγεννημένον καὶ θεωροῦντα. Mais ces mots appartiennent à un passage presque textuellement tiré d'une autre œuvre, comme nous allons le dire : ils n'ont donc ici aucune autorité.

(1) De notre traduction. C'est par erreur sans doute que les *Anal. Boll.* passent du chapitre XV au chapitre XVII, en omettant le chiffre XVI. Nous faisons commencer le chapitre XVI aux mots Αὕτη τοίνυν (*Anal. Boll.*, t. XV, p. 422).

Tout à fait impersonnel, l'auteur de la *Vie* est beaucoup moins diffus, se répète beaucoup moins que Sergia; si l'on excepte les énumérations des chapitres xiii et xv, qui ne sont pas de lui, il accumule moins les éloges vagues; il préfère donner des renseignements précis, topographiques ou historiques : voyez spécialement la fin du chapitre v, et les cinq chapitres suivants, qui sont certainement de lui.

Autre différence : à l'exception du chapitre xi, l'auteur de la *Vie* ne raconte ni n'insinue aucun prodige extérieur; la bonne Sergia agira tout autrement. Quant à ce chapitre xi, nous en parlerons tout à l'heure, lorsque nous proposerons nos conclusions sur la composition du dialogue.

..

Notre auteur est donc distinct de Sergia et lui est antérieur. Mais il a certainement connu deux ouvrages auxquels il a emprunté, à peu près textuellement, ce qu'ils renfermaient sur le compte d'Olympias : le *Dialogue* de Palladios sur la *Vie de saint Jean Chrysostome*, et l'*Histoire Lausiaque*, dont l'auteur s'appelle également Palladios. Ces deux Palladios n'en font-ils qu'un? La question est longuement étudiée dans les *Acta Sanctorum*, t. XLIV (Septembre IV), p. 400-405 : nous n'avons pas à nous en occuper ici. Mais il est certain que plusieurs chapitres de notre *Vie* reproduisent des morceaux entiers de ces deux ouvrages, comme on le verra indiqué en détail dans notre traduction.

Ces morceaux n'ont pas été ajoutés après coup : car sans eux l'histoire d'Olympias serait tout à fait incomplète, et la *Vie* intelligible (cf. spécialement les chap. ii-v; dans ce dernier, les mots par lesquels reprend la rédaction propre à notre auteur : εὐθέως οὖν μετὰ τὸ ἀπολυθῆναι... sont la suite naturelle de la première phrase du chapitre; la seconde phrase seule pourrait avoir été interpolée). Mais d'autre part, il est impossible que les auteurs de l'*Histoire Lausiaque* et du *Dialogue* soient venus chercher dans notre *Vie* les éléments de leur propre ouvrage. Cela est impossible pour de bonnes raisons données par les *Anal. Boll.*, t. XV, p. 401; et ce qui le prouve, *a posteriori*, c'est que, premièrement, les passages communs à

notre *Vie* et à l'un des deux autres ouvrages ne se ressemblent pas du tout, suivant qu'ils appartiennent au *Dialogue*, qui raconte des faits et les apprécie, ou à l'*Hist. Laus.*, qui procède uniquement par énumérations : il n'y aurait pas cette différence entre les deux groupes s'ils étaient deux dérivés d'une même source. En second lieu, ces passages communs offrent souvent, dans notre *Vie*, des épithètes, des explications en plus, et plus ou moins adroites, où se reconnaît très bien ce qui est *ajouté* : dans notre traduction, la simple vue des caractères du texte en signalera de nombreux exemples.

C'est la présente *Vie d'Olympias*, par conséquent, qui dépend des deux autres ouvrages et leur a fait de larges emprunts.

Elle leur est même notablement postérieure. Elle l'est surtout au *Dialogue*, qui fut composé, comme on le sait, fort peu de temps après la mort de Chrysostome, et suppose Olympias encore vivante : λέγεται παρθένος ὑπάρχειν (*P. G.*, t. XLVII, col. 60 B); ἀπέχεται... πάσχει... καταβαίνει (col. 61 A). Ces présents sont, dans notre manuscrit, changés en passés : διεφύλαχθη (ch. II, fin); ἀπείχετο, ἔπασχε, συγκατέβαινεν (ch. XIII, fin).

L'auteur de l'*Hist. Laus.* n'écrit, lui, qu'après la mort d'Olympias : τελευτήσασα (*P. G.*, t. XXXIV, col. 1250 A); mais il déclare avoir été un des témoins de ses vertus, un des exécuteurs de ses libéralités (col. 1249 D-1250 A). Ce passage, il est vrai, se trouve reproduit à sa place dans notre *Vie*, mais rien n'autorise à l'appliquer à notre auteur anonyme. Celui-ci, au contraire, a écrit assez longtemps après la mort d'Olympias pour connaître les deux supérieures qui ont succédé à la sainte, sa filleule Marina et ensuite sa parente Elisanthia (ch. XII).

Il ne paraît pas très sûr de sa chronologie : tout en reproduisant (ch. XIV) le passage du *Dialogue* qui mentionne les rapports d'Olympias avec le patriarche Nectaire, prédécesseur de saint Jean Chrysostome, et en ajoutant même que Nectaire était archevêque de Constantinople, il paraît supposer (ch. IV et V) que Chrysostome était déjà à Constantinople quand Olympias devint veuve et commença ses pratiques d'ascétisme; et c'est après avoir déjà parlé de ses rapports avec Jean qu'il raconte (ch. VI) sa consécration en qualité de diaconesse. Autant d'anachronismes, puisque Olympias fut veuve en 386, affranchie du séquestre après la guerre contre Maxime, c'est-à-dire en 391,



et ordonnée diaconesse par Nectaire qui ne mourut qu'à la fin de 397; l'épiscopat de Jean ne devait commencer qu'en 398.

Voici enfin un autre indice : les mots *πατριάρχης* et *ἀρχιεπίσκοπος* sont également inconnus du *Dial.* et de l'*Hist. Laus...* Notre *Vie* présente quatre fois le terme *πατριάρχης* (ch. IV, VII, IX, XIII), et trois fois *ἀρχιεπίσκοπος* (ch. V, et deux fois au ch. XIV). Or ces titres ne sont pas donnés à l'évêque de Constantinople avant le milieu du v<sup>e</sup> siècle. Un document inséré au milieu des œuvres de saint Athanase (*P. G.*, t. XXV, col. 377) contient bien déjà le mot *ἀρχιεπίσκοπος*; saint Épiphanes donne deux ou trois fois ce titre à Pierre d'Alexandrie (*P. G.*, t. XLII, col. 185, 188); dans les actes du concile d'Éphèse (Mansi, t. IV, col. 1124, 1146), on le trouve appliqué au pape Célestin et à Cyrille d'Alexandrie; le conciliabule d'Éphèse en gratifie son chef, Jean d'Antioche (Mansi, t. IV, col. 1261, 1264); mais c'est seulement au concile de Chalcédoine, tenu en 451, que l'évêque de Constantinople, Anatole, nommé à la suite du pape Léon, est, comme lui, qualifié d'*ἀρχιεπίσκοπος* (Mansi, t. VI, col. 566 B) et enfin de *πατριάρχης* (col. 909 A).

Pour tous ces motifs réunis, nous pouvons penser que la *Vie d'Olympias* n'a pas été composée avant le milieu du v<sup>e</sup> siècle.

Mais je ne crois pas que nous puissions faire descendre beaucoup plus la date de composition de cette biographie : le saint patriarche que l'on y vénère tant n'y est jamais nommé *Chrysostome*; et pourtant ce surnom élogieux, déjà peut-être employé par Théodoret, et par les Pères du concile de Chalcédoine (1), était connu de tous avant le milieu du vi<sup>e</sup> siècle. Ephrem d'Antioche, mort en 545, écrivait *Ἰωάννης ὁ Χρυσόστομος, τὸ κατὰ Ἰωάννην ἀναπτύσσειν Εὐαγγέλιον*, dans une phrase que nous a conservée Photius (*P. G.*, t. CIII, col. 993); et dès la même époque, en Italie, Cassiodore usait de la même appellation, au chap. VIII du *de Institutione* (*P. L.*, t. LXX, col. 1121 C) : *Epistolae a Joanne Chrysostomo expositae...*

1) Nous disons « peut-être », parce que les deux passages de Théodoret où l'on a pu relever cette épithète sont suspects, n'étant que des titres : *Hist.*, V, titre du chapitre xxxiv, et *Dial.* II, titre d'un fragment cité. De même, la mention *τοῦ μακαρίου Ἰωάννου τοῦ Χρυσοστόμου ἐκ τοῦ κατὰ Ἰωάννην* n'est que le titre d'une citation insérée dans l'adresse des Evêques du concile de Chalcédoine à l'empereur Marcien (Mansi, t. VII, col. 469 C).

notre *Vie* et à l'un des deux autres ouvrages ne se ressemblent pas du tout, suivant qu'ils appartiennent au *Dialogue*, qui raconte des faits et les apprécie, ou à l'*Hist. Laus.*, qui procède uniquement par énumérations : il n'y aurait pas cette différence entre les deux groupes s'ils étaient deux dérivés d'une même source. En second lieu, ces passages communs offrent souvent, dans notre *Vie*, des épithètes, des explications en plus, et plus ou moins adroites, où se reconnaît très bien ce qui est *ajouté* : dans notre traduction, la simple vue des caractères du texte en signalera de nombreux exemples.

C'est la présente *Vie d'Olympias*, par conséquent, qui dépend des deux autres ouvrages et leur a fait de larges emprunts.

Elle le est même notablement postérieure. Elle l'est surtout au *Dialogue*, qui fut composé, comme on le sait, fort peu de temps après la mort de Chrysostome, et suppose Olympias encore vivante : λέγεται παρθένος ὑπάρχειν (*P. G.*, t. XLVII, col. 60 B); ἀπέχεται... πάσχει... καταβαίνει (col. 61 A). Ces présents sont, dans notre manuscrit, changés en passés : διεφυλάχθη (ch. II, fin); ἀπείχετο, ἔπασχε, συγκατέβαινον (ch. XIII, fin).

L'auteur de l'*Hist. Laus.* n'écrit, lui, qu'après la mort d'Olympias : τελευτήσασα (*P. G.*, t. XXXIV, col. 1250 A); mais il déclare avoir été un des témoins de ses vertus, un des exécuteurs de ses libéralités (col. 1249 D-1250 A). Ce passage, il est vrai, se trouve reproduit à sa place dans notre *Vie*, mais rien n'autorise à l'appliquer à notre auteur anonyme. Celui-ci, au contraire, a écrit assez longtemps après la mort d'Olympias pour connaître les deux supérieures qui ont succédé à la sainte, sa filleule Marina et ensuite sa parente Elisanthia (ch. XII).

Il ne paraît pas très sûr de sa chronologie : tout en reproduisant (ch. XIV) le passage du *Dialogue* qui mentionne les rapports d'Olympias avec le patriarche Nectaire, prédécesseur de saint Jean Chrysostome, et en ajoutant même que Nectaire était archevêque de Constantinople, il paraît supposer (ch. IV et V) que Chrysostome était déjà à Constantinople quand Olympias devint veuve et commença ses pratiques d'ascétisme; et c'est après avoir déjà parlé de ses rapports avec Jean qu'il raconte (ch. VI) sa consécration en qualité de diaconesse. Autant d'anachronismes, puisque Olympias fut veuve en 386, affranchie du séquestre après la guerre contre Maxime, c'est-à-dire en 391,

et ordonnée diaconesse par Nectaire qui ne mourut qu'à la fin de 397; l'épiscopat de Jean ne devait commencer qu'en 398.

Voici enfin un autre indice : les mots *πατριάρχης* et *ἀρχιεπίσκοπος* sont également inconnus du *Dial.* et de l'*Hist. Laus...* Notre *Vie* présente quatre fois le terme *πατριάρχης* (ch. IV, VII, IX, XIII), et trois fois *ἀρχιεπίσκοπος* (ch. V, et deux fois au ch. XIV). Or ces titres ne sont pas donnés à l'évêque de Constantinople avant le milieu du V<sup>e</sup> siècle. Un document inséré au milieu des œuvres de saint Athanase (*P. G.*, t. XXV, col. 377) contient bien déjà le mot *ἀρχιεπίσκοπος*; saint Épiphane donne deux ou trois fois ce titre à Pierre d'Alexandrie (*P. G.*, t. XLII, col. 185, 188); dans les actes du concile d'Éphèse (Mansi, t. IV, col. 1124, 1146), on le trouve appliqué au pape Célestin et à Cyrille d'Alexandrie; le conciliabule d'Éphèse en gratifie son chef, Jean d'Antioche (Mansi, t. IV, col. 1261, 1264); mais c'est seulement au concile de Chalcédoine, tenu en 451, que l'évêque de Constantinople, Anatole, nommé à la suite du pape Léon, est, comme lui, qualifié d'*ἀρχιεπίσκοπος* (Mansi, t. VI, col. 566 B) et enfin de *πατριάρχης* (col. 909 A).

Pour tous ces motifs réunis, nous pouvons penser que la *Vie d'Olympias* n'a pas été composée avant le milieu du V<sup>e</sup> siècle.

Mais je ne crois pas que nous puissions faire descendre beaucoup plus la date de composition de cette biographie : le saint patriarche que l'on y vénère tant n'y est jamais nommé *Chrysostome*; et pourtant ce surnom élogieux, déjà peut-être employé par Théodoret, et par les Pères du concile de Chalcédoine (1), était connu de tous avant le milieu du VI<sup>e</sup> siècle. Ephrem d'Antioche, mort en 545, écrivait *Ἰωάννης ὁ Χρυσόστομος, τὸ κατὰ Ἰωάννην ἀναπτύσσων Εὐαγγέλιον*, dans une phrase que nous a conservée Photius (*P. G.*, t. CIII, col. 993); et dès la même époque, en Italie, Cassiodore usait de la même appellation, au chap. VIII du *de Institutione* (*P. L.*, t. LXX, col. 1121 C) : *Epistolae a Joanne Chrysostomo expositae...*

(1) Nous disons « peut-être », parce que les deux passages de Théodoret où l'on a pu relever cette épithète sont suspects, n'étant que des titres : *Hist.*, V, titre du chapitre XXXIV, et *Dial.* II, titre d'un fragment cité. De même, la mention *τοῦ μακαρίου Ἰωάννου τοῦ Χρυσοστόμου ἐκ τοῦ κατὰ Ἰωάννην* n'est que le titre d'une citation insérée dans l'adresse des Evêques du concile de Chalcédoine à l'empereur Marcien (Mansi, t. VII, col. 469 C).

## TRADUCTION

**Vie ou conduite (1) et actions de la pieuse, bienheureuse et juste Olympias, qui fut diaconesse de la très sainte Grande-Église de Constantinople.**

*Bénis, Père.*

I. — La royauté de notre Sauveur Jésus-Christ, qui existe avant  
f. 201 r A. les siècles, et dont l'éclat s'étend jusqu'aux siècles sans fin, établit dans l'immortalité ceux qui ont combattu pour elle, qui ont achevé leur course, et qui ont conservé jusqu'au bout, sans tache et sans défaillance, leur foi en Dieu (2). Les uns ont pratiqué l'hospitalité, qui est le couronnement des perfections, comme le saint ancêtre Abraham et son neveu Lot; d'autres ont lutté pour la chasteté, comme le saint Joseph; d'autres ont soutenu avec patience le choc des épreuves, comme le bienheureux Job; d'autres ont livré leur corps au feu et aux tourments pour recevoir la couronne d'incorruptibilité, et ils n'ont pas craint les brutalités des tyrans; mais, lutteurs courageux, ils ont foulé aux pieds le démon, et se sont montrés les héritiers du royaume céleste. Parmi eux fut Thècle, qui règne aujourd'hui dans le ciel; qui remporta par de nombreux combats la victoire du martyre; qui, sainte entre toutes les femmes, méprisa les richesses, et détesta les plaisirs éphémères et funestes de ce monde. Elle refusa un riche mariage et déclara qu'elle se  
f. 201 r B. présenterait vierge sans tache au véritable Époux; ayant suivi les enseignements de Paul, l'apôtre béni, et ayant embrassé dans son cœur les Écritures divinement inspirées, elle reçut la couronne d'incorruptibilité de notre Maître et Sauveur Jésus-Christ; et, pour les siècles sans fin, elle jouit du repos avec tous les saints qui, depuis l'origine des temps, ont plu au Seigneur

(1) *ἡλικία*, *conversatio*, terme consacré pour désigner la vie ascétique. Il va sans dire que dans toute cette traduction nous sacrifions l'élégance à l'exactitude, et reproduisons, s'il le faut, les longueurs et lourdeurs du texte original.

(2) Cf. II *Tim.*, iv, 7.

Jésus-Christ. Sur les traces de cette sainte (1), et suivant toute la perfection de la vie divine (2), marcha Olympias, la très vénérable, très zélée pour la voie qui mène au ciel : en toutes choses, elle se conforma à la doctrine des divines Écritures, et trouva ainsi la perfection (3).

II. — Fille selon la chair de Seleukos (4), un des « comites », elle était, selon l'esprit, véritable enfant de Dieu. Elle descendait, dit-on, d'Ablabios (5), qui fut préfet, et elle fut pour quelques jours (6) l'épouse de Nebridios (7), préfet de Constantinople; mais en réalité elle ne partagea la couche de personne. Car, assure-t-on, elle mourut dans l'intégrité virgine, ayant donné sa vie à la divine Parole, son corps (8) à f. 201 v A. toute vraie humilité, compagne et servante de la sainte Église de Dieu, catholique et apostolique (9). Demeurée orpheline, Olympias fut engagée dans le mariage; mais par la bonté de Dieu, elle fut préservée de toute souillure dans sa chair et dans son esprit. Car le Dieu qui veille sur toutes choses (10), qui prévoit les résultats des événements humains, ne laissa pas vivre avec elle une année entière

(1) Ταύτης κατ' ἴχνο... Dans l'*Hist. Lausiague*, à laquelle est emprunté ce passage (P. G., t. XXXIV, col. 1241 D), ταύτης désigne sainte Salvia.

(2) *Hist. Laus.* : τῆς ἐνθέου πνευματικῆς πολιτείας.

(3) Ces derniers mots (ἐν αὐτοῖς ἐτελειώθη) manquent dans *Hist. Laus.*

(4) De Sekoundos d'après le *Synaxaire de Sirmond*, au 21 juillet; Akoundos dans le *Ménologe de Basile*, au 25 juillet.

(5) Cf. l'*Introduction*.

(6) Ainsi dit l'*Hist. Laus.* : πρὸς ὀλίγας ἡμέρας. D'après l'auteur du *Dialogue sur la vie de saint Jean Chrysostome*, Olympias aurait été mariée « moins de vingt mois », οὐδ' εἴκοσι μῆνας (P. G., t. XLVII, col. 60). Le Palladios de l'*Hist. Laus.* et le Palladios du *Dial.* ne semblent donc pas d'accord sur la durée de cette union. C'est pour atténuer la différence, sans doute, que l'auteur de la présente *Vie*, reproduisant le *Dial.* quelques lignes plus bas, a remplacé οὐδ' εἴκοσι μῆνας par οὐδ' ἐνιαυτόν.

(7) Le nom de Nebridios figure en tête d'une loi de l'an 386. Cf. *Cod. Theodos.*, lib. III, tit. iv, de *adilitiis actionibus*, loi unique.

(8) Nous essayons de rendre ainsi les métaphores du texte : σύμβιος, σύνευνος.

(9) *Hist. Laus.* (col. 1249 A) : κοινωνός δὲ καὶ διάκονος πάντων τῶν δεομένων. Les métaphores se suivent ainsi plus naturellement. Les *Anat. Boll.* (t. XV, p. 404) voient avec raison dans ce passage une preuve de la dépendance de notre ms. à l'égard de l'*Hist. Laus.* — La suite, jusqu'à la première phrase du chap. v, est reproduite du *Dial.* (P. G., t. XLVII, col. 60 B), avec quelques variantes dont la plus importante a été signalée plus haut (n. 6) : οὐδ' εἴκοσι μῆνας *Dial.*, οὐδ' ἐνιαυτόν ms.

(10) Παντεπόπτου. *Dial.* : προγνώστου.

celui qui fut son mari pour un temps; mais il lui fit prématurément payer la dette de la nature. Pour elle, elle demeura jusqu'à la fin parfaitement vierge (1).

III. — Redevenue libre, elle aurait pu user de la règle donnée par l'Apôtre en ces termes : « Je veux que les jeunes veuves se marient, dirigent une maison (2), » mais elle n'y consentit pas. En vain la naissance, la richesse, une instruction où rien ne fut épargné, les talents naturels, la jeunesse en sa fleur se réunissaient pour l'embellir : comme une gazelle, elle sauta intrépidement par-dessus le piège des secondes noces. « Ce n'est pas pour le juste, en effet, que la règle est faite, mais pour les rebelles, les profanes (3) » et les intempérants. Or il arriva, par une jalousie de Satan, que son veuvage prématuré fut l'objet d'une délation; on l'accusa, auprès de l'empereur Théodose, de manquer d'ordre et de gaspiller sa fortune : Théodose, comme elle était sa parente (4), fit tous ses efforts en vue de l'unir en mariage à un certain Elpidios, Espagnol, parent de l'empereur même (5). Malgré de nombreuses instances auprès de la veuve (6), il échoua et en fut mécontent. Mais la pieuse Olympias s'expliqua ainsi devant l'empereur Théodose : « Si mon roi, le Seigneur Jésus-Christ, voulait que je vécusse avec un homme, il ne m'aurait pas enlevé sur l'heure mon premier mari; mais m'ayant reconnue impropre à la vie du

(1) *Dial.* : λέγεται δὲ παρθένο; ὑπάρχειν, au présent, ce qui semble faire supposer qu'elle vivait encore au moment de la composition du *Dialogue*.

(2) I *Tim.*, v, 14. Nous ne croyons pas devoir séparer le mot οἰκοδεσποτεῖν de la citation, puisqu'il fait partie du texte de saint Paul.

(3) I *Tim.*, i, 9.

(4) Ἐπειδὴ συγγενὺς αὐτοῦ ὑπῆρχεν. En quoi consistait au juste cette parenté, il nous a été impossible de le découvrir. Mais elle n'a rien d'invraisemblable : Ammien Marcellin, XX, 11, nous raconte qu'une autre Olympias, fille d'Ablabios et apparemment tante (?) de notre Sainte, aurait été mariée, ou au moins fiancée, à l'empereur Constant : « Constantius Olympiada Ablabii filiam, praefecti quondam praetorio, ei (= Arsaci, Armeniae regi) copulaverat conjugem, sponsam fratris sui Constantis. »

(5) Notre ms. présente ici une longue phrase, alourdie et obscurcie par d'assez malencontreuses additions. Le texte du *Dial.* était plus simple et plus satisfaisant : Ἐτυχε ... δηλοπορευθῆναι ταύτης τὴν ἄωρον χρείαν εἰς τὰς ἀκοὰς Θεοδοσίου τοῦ βασιλέως, ὃς ἐσπευσεν αὐτὴν Ἐλπίδιῳ τινὶ συγγενεῖ ἑαυτοῦ Σπάνῳ συνάψαι εἰς γάμον. — L'éditeur des *Anat. Boll.* préfère lire σπανῶ = imberbe, jeune; σπάνῳ est l'orthographe très nette de notre ms.

(6) *Dial.* : τὴν ἀνθρώπων, difficile à traduire littéralement. Le ms. a τὸν ἀνθρώπων, qui rend le récit tout à fait inintelligible.

mariage, comme incapable de plaire à mon mari, il l'a délivré, lui, de cette chaîne, et m'a moi-même affranchie de ce joug si pesant et de la servitude maritale, ayant imposé à mon cœur le joug salutaire de la continence. »

IV. — Voilà ce qu'elle déclara devant l'empereur Théodose, avant le temps des machinations dirigées contre Jean, le très saint patriarche de Constantinople (1). Ayant entendu ce que lui déclarait la pieuse Olympias, l'empereur **ordonne au préfet** f. 202 r A. **de la ville**, qui était alors Klementinos (2), **de prendre sous sa tutelle les biens de la veuve, jusqu'à ce qu'elle ait accompli sa trentième année**, c'est-à-dire son plein développement physique (3). **Le préfet, ayant reçu ce mandat de l'empereur, la persécutait tellement, à l'instigation d'Elpidios, qu'il ne lui laissait le moyen ni de s'entretenir avec les illustres évêques ni de fréquenter l'église. Ainsi comprimée par l'ennui, elle en viendrait peut-être à préférer le mariage. Mais Olympias, encore plus reconnaissante à Dieu, répondit à ces mesures par cette déclaration : « Tu as montré envers mon humble personne, Seigneur souverain (4), une bonté digne d'un roi et qui serait à sa place chez un évêque, en faisant mettre en sûreté mon très pesant fardeau, dont l'administration me donnait du souci. Tu feras mieux encore en ordonnant qu'il soit distribué aux pauvres et aux églises : car j'ai souvent prié pour éloigner la vaine gloire qui peut naître de cette distribution, craignant** f. 202 r B. **de négliger les richesses véritables en me prenant aux attaches de la matière. »**

(1) Cette phrase, dont la première partie fait double emploi avec le commencement de la phrase suivante, a été ajoutée au texte du *Dial.* Elle ne date que très vaguement la conversation d'Olympias avec Théodose, car celui-ci devait mourir non seulement avant les *machinations* dirigées contre le patriarche, mais en 395, c'est-à-dire trois ans même avant que saint Jean ne fût appelé à l'épiscopat. L'auteur de notre *Vie* semble bien croire que Théodose le Grand et Jean Chrysostome vécurent ensemble à Constantinople (cf. surtout le chapitre suivant). Cet anachronisme montre avec évidence que la *Vie* est postérieure au *Dial.* comme à l'*Hist. Laus.* Voyez l'*Introduction*.

(2) Ce nom ne se trouve pas dans le *Dial.* ; il n'est mentionné nulle part.

(3) Τὸν τριακονταετῆ χρόνον, τοῦτ' ἐστὶ τὴν τοῦ σώματος ἡλικίαν. Ici encore, le texte du *Dial.* est plus simple ; il porte seulement τριάκοντα ἔτη τὴν τοῦ σώματος ἡλικίαν.

(4) Ce vocatif n'est pas dans le *Dial.*

**V. — A son retour de la guerre contre Maxime (1), l'empereur lui fit rendre la disposition de ses biens; car il avait appris quelle perfection elle pratiquait. Celle-ci, distribuant toute cette infinie et incommensurable richesse, subvint aux besoins de tous, simplement et indistinctement (2): elle surpassa à bien des titres ce Samaritain que les saints Évangiles mettent en scène et qui, un jour, ayant trouvé ce voyageur que des brigands avaient laissé tout meurtri et demi-mort sur la descente de Jéricho, le fit monter sur sa propre bête et le mena jusqu'à l'hôtellerie: puis ayant mêlé l'huile de la charité au vin tonifiant, il guérit ses tumeurs.**

Aussitôt donc que la libre disposition de ses biens lui eut été rendue et que les scellés furent levés, ravivant en elle-même l'amour divin, elle se réfugia au port du salut, dans la sainte  
f. 202 v A. Église de Dieu, la Grande-Église catholique et apostolique de cette ville royale; elle suit dans tout leur esprit et toute leur pureté les enseignements, divinement inspirés, du très saint archevêque de cette sainte Église, Jean (3), et elle lui donne pour cette sainte Église — imitant encore en cela ces ardents amants et disciples du Christ, qui au commencement de la prédication évangélique apportaient aux pieds des apôtres tout ce qu'ils possédaient — elle lui donne dix mille livres d'or, cent mille livres d'argent, et toutes les propriétés immobilières qui lui revenaient, situées çà et là dans les provinces de Thrace, de Galatie, de la Cappadoce première et de Bithynie; de plus, elle lui donne encore les maisons qu'elle possédait dans la capitale, celle qui, proche de la très sainte Grande-Église, s'appelait « chez Olympias (4) », avec (5) la maison du tri-

(1) L'an 391, sept ans avant l'élection de saint Jean Chrysostome.

(2) Ce début de phrase est tiré de l'*Hist. Laus.*, col. 1249 A. Le reste de la même phrase provient du *Dial.*, col. 60 A, avec une différence dans le groupement des mots et la substitution d'ὑπερβαλοῦσα à μιμησαμένη.

(3) C'est seulement sept ans plus tard, en 398, que Jean fut installé à Constantinople.

(4) τῶν Ὀλυμπιάδων, littéralement « des propriétés ou des terrains d'Olympias ». Le nom du propriétaire principal ou primitif, précédé du pluriel neutre de l'article, servait ainsi souvent à désigner un immeuble, un pâté de maisons, un quartier. On trouvera plus bas τῶν Εὐάνδρου. Cf. *Antiquit. Constantinop.* (P. G., t. CXXII, col. 1208 B): τὰ δὲ Λαύσου οἶκος ἦν Λαύσου πατρικίου.

(5) Εὖν, qui est ici suivi de plusieurs génitifs. Cette construction n'est pas in-



bunal (1), l'établissement de bains complet, et tous les bâtiments situés à côté, ainsi que le Silignarion (2); puis, près des bains f. 202 v B. publics de Constance (3), la maison qui lui appartenait et dans laquelle elle demeurerait, et enfin cette autre maison à elle qu'on appelait « chez Evandre (4) », ainsi que toutes ses propriétés des faubourgs.

VI. — Par la volonté divine, elle est ordonnée diaconesse (5) de cette sainte Grande-Église de Dieu, et elle bâtit un monastère à l'angle méridional de l'église : toutes les maisons situées auprès de la sainte Église, et tous les ateliers qui se trouvaient au dit angle méridional lui appartenaient en effet. Puis elle construit le passage qui monte du même monastère au porche de la sainte Église.

Elle fait entrer dans ce monastère, en première ligne, ses chambrières au nombre de cinquante, qui toutes avaient vécu dans la pureté et la virginité. Ce fut ensuite sa parente Élisanthia qui, ayant vu l'œuvre bonne et agréable à Dieu que la grâce divine l'avait aidée à accomplir, comme elle était vierge

connue du grec post-classique. On lit dans *C. I. G.*, 2114 c et d, deux fois σύν γυναικός; 2131 b, σύν ἀδελφῇ.

(1) Τριβουναρίου ms. Tous les lexiques donnent τριβουνάλιον. Est-ce une erreur de copiste, influencé par le mot σιλιγναρίου de la ligne suivante? Il est plus vraisemblable que, dans la langue vulgaire, le suffixe grec άριον se substituait tout naturellement au suffixe άλιον d'origine latine, par analogie avec les mots si connus ποδάριον, πλοιάριον, ιστάριον, ψδάριον, etc... La substitution de β au λ est d'ailleurs, en certains cas, un phénomène ordinaire du grec moderne : cf. ἀδερφός = ἀδελφός, ἡρθε = ἤλθε, etc.

(2) Nous n'avons trouvé ce mot dans aucun lexique. En le rapprochant de σιλιγνίς = fleur de farine, de σιλιγνίτης άρτος (GALIEN, VI, 483), de σιλιγνία (*Hist. Laus.*, XIV; *P. G.*, t. XXXIV, col. 1035 C), nous pensons qu'il doit s'entendre d'un moulin, ou d'un dépôt soit de farine, soit de pain, de première qualité.

(3) Κωνσταντιανών. On trouve dans les auteurs généralement Κωνσταντιαναι et quelquefois Κωνσταντινιαναί (suppl. θερμαί). Voyez à ce sujet Du CANGE, *Constantin. Christiana*, lib. I, xxvii, 5, p. 91. Ces bains de Constance (ou de Constantin) se trouvaient dans la 10<sup>e</sup> région de la ville, près de l'église des SS.-Apôtres. Ils sont mentionnés, comme le lieu où se réfugia S. Jean Chrysostome, chassé de son église, dans le *Dial.* sur sa vie, col. 33 (*P. G.*, t. XLVII); à propos du même fait, par SOCRATE, VI, 18 (*P. G.*, t. LXVII, col. 721 A) et par SOZOMÈNE, VIII, 21 (*ibid.*, col. 1569 C). Dans ce dernier passage, ils sont qualifiés de λούτρων πολυχωρήτων μάλα, Κωνσταντίου τοῦ βασιλέως ἐκωνόμω.

(4) Cf. note 4 de la page précédente.

(5) Cette consécration fut faite par l'évêque Nectaire, comme le dit en toutes lettres SOZOMÈNE, VIII, 9 (*P. G.*, t. LXVII, col. 1540 A) : ταύτην... διάκονον ἐχειροτόνησε Νεκτάριος. Une intéressante note de Valois accompagne ce texte. Cf., pour les lois sur les diaconesses, *Cod. Theod.*, XVI, ii, 27, 28.

elle-même, voulut imiter son zèle divin et renonça à tous les f. 203 r A. intérêts vains et éphémères de la vie, avec Martyria et Palladia ses sœurs, vierges comme elle (1). Toutes trois donc, elles rentrent avec les autres, après avoir assuré d'avance au même vénérable monastère tout ce qui leur appartenait. Il en fut de même d'Olympia, nièce de notre sainte Olympias : avec plusieurs autres femmes de famille sénatoriale, suivant la grâce et le bon plaisir du Dieu qui veut le salut de tous, ayant développé en elles l'amour divin, elles choisirent pour elles le royaume des cieux, pleines de mépris pour toutes ces choses basses et abjectes; elles rentrent donc, elles aussi, avec les autres, si bien que le nombre des femmes rassemblées selon la grâce de Dieu dans ce saint bercail (2) du Christ s'éleva à deux cent cinquante, toutes ornées de la couronne de la virginité et pratiquant la vie sublime qui convient aux saints.

VII. — Les choses en étant arrivées à ce point par le concours l. 207 r B. divin, la vraie servante de Dieu Olympias remet encore à la sainte Église déjà dite, par les mains du très saint patriarche Jean, toutes ses autres propriétés immobilières dispersées dans toutes les provinces, et les droits qu'elle possède sur les approvisionnementnements publics (3). Alors il ordonne aussi diaconesses de la sainte Église ses trois parentes, Élisanthia (4), Martyria et Palladia, afin que les quatre services de diaconesses se succèdent sans interruption dans le saint monastère établi par elle.

VIII. — Il y a certaines choses qu'on ne pouvait voir sans étonnement dans la sainte troupe et l'angélique institution de ces saintes femmes; leur abstinence et leurs veilles non interrompues, la continuité de leurs louanges et de leurs actions de

(1) Nous n'avons aucun autre renseignement sur ces parentes d'Olympias.

(2) Μάνδρα. Le mot a été employé de bonne heure au sens figuré. ΕΠΡΗ., *Haer.*, LXXX, 6 (P. G., t. XLII, col. 765 C): ἐν μοναστηρίοις ὑπάρχοντες εἶπουν μάνδραις καλουμέναις.

(3) Πολιτικούς ἀρτους, ce qu'on appelait en latin *annonae civiles* ou *civiles*, *panes gradiles*. Lire à ce sujet le *Cod. Théod.*, et le commentaire de Godefroy (éd. Ritter, t. V, pp. 218 et suiv.). Ces πολιτικοὶ ἀρτοὶ constituaient une sorte de rente dont le coupon se touchait en nature.

Cette rente d'une espèce particulière, qui existait précédemment à Rome, avait été établie à Constantinople par Constantin et confirmée par ses successeurs, en faveur de ceux qui y faisaient construire ou y possédaient des maisons (*Cod. Théod.*, l. XIV, tit. xvii, lois 11, 12, 13); on ne pouvait la conserver quand on vendait la maison à laquelle elle était attachée (*ibid.*, loi 1 : cf. le commentaire); mais on pouvait la transmettre par héritage ou par donation (lois 10 et 12).

(4) Ms. Ἐλισανθίαν, qui est évidemment une erreur.

grâces en l'honneur de Dieu, leur « charité, qui est le lien de la perfection (1) », leur tranquillité : il n'était permis à personne du dehors, homme ou femme, de venir les voir, sauf seulement au très saint patriarche Jean, qui venait continuellement et les soutenait de ses très sages enseignements. Ainsi fortifiées chaque jour par ses enseignements inspirés de Dieu, elles allumaient en elles l'amour divin à la flamme abondante de la charité divine répandue sur lui (2). La pieuse et bienheureuse Olympias, imitant encore en cela les femmes de la suite du Seigneur qui le servaient à l'aide de leurs propres ressources, préparait ce qui était nécessaire chaque jour à l'entretien personnel de saint Jean, et l'envoyait à l'évêché : car petit était l'intervalle entre l'évêché et le monastère, séparés seulement par un mur. Voilà ce qu'elle fit pour lui, non seulement avant qu'on eût commencé à l'attaquer, mais encore après sa condamnation à l'exil et jusqu'à la fin de sa vie, lui fournissant tout ce qui lui était nécessaire pour lui et pour ceux qui étaient avec lui en exil.

IX. — Mais le démon ne peut supporter la grande et admirable conduite de ces pieuses femmes, telle que la dirige, après la grâce de Dieu, l'enseignement ininterrompu du saint patriarche ; il suscite donc des hommes pervers, pleins de haine et d'hostilité contre saint Jean, à cause de sa fermeté à convaincre les injustes sans acception de personne ; ce démon ennemi du bien allume en eux le trait de la calomnie, et ils trament leur diabolique machination contre lui et cette pieuse femme. Puis l'ayant ainsi calomnié, non seulement à propos d'Olympias, mais encore au sujet des affaires ecclésiastiques, ils réussissent, suivant leur gré, à le faire condamner et exiler. Mais ce héraut et maître de la vérité reçut comme un noble athlète les attaques de ses ennemis et remporta le prix de la victoire, étant sorti des tempêtes de la vie présente pour se transporter dans le calme d'en haut.

Quant à cette pieuse femme, après l'exil de Jean, comme elle persistait à vouloir faire agir tous les fonctionnaires royaux ou ecclésiastiques en faveur de son rappel, elle se vit assaillie

(1) Col., iii, 14.

(2) La construction de cette phrase est défectueuse en grec : στήριζόμεναι... καὶ ἀναπτύσσουσι... ἢ ὅτι αὐτὴ Ὀλυμπίας...

de mille maux par ses ennemis, qui amassèrent contre elle toutes sortes de calomnies et d'injures hors de propos, jusqu'au jour où ils la firent comparaître devant le préfet de la ville, pour être interrogée par lui (1).

- f. 204 r A. X. — Voyant donc la franchise avec laquelle elle défend la vérité, et ne pouvant supporter la générosité de son immuable amour pour Dieu, ils cherchent à faire cesser l'action qu'elle exerçait sans interruption en vue du rappel de saint Jean, et l'envoient, elle aussi, en exil, à Nicomédie, la métropole de la province de Bithynie (2). Fortifiée par la grâce divine, elle supporta avec générosité et courage, pour l'amour de Dieu, la tempête d'épreuves et de tribulations de toute sorte qui fondit sur elle; et tout le reste du temps de sa vie, qu'elle passa dans la métropole de Nicomédie, elle accomplit, là aussi, sans changement, ses exercices et sa règle de vie; victorieuse dans le bon combat, elle ceignit la couronne de la patience, après avoir remis son troupeau à sainte Marina, de divine mémoire (3), sa parente et sa fille spirituelle, qu'elle avait tenue sur les fonts  
f. 204 r B. du pur et salutaire baptême. Elle la pria de s'attacher aux âmes de ce troupeau, et de se conserver elle-même en toutes choses sans agitation. C'est ce qu'elle fit, non seulement pendant le reste du temps que sainte Olympias passa dans la métropole de Nicomédie, mais encore après sa mort.

Quand la pieuse femme en effet fut sur le point de rejoindre ses saints ancêtres, et de quitter la vie présente pour être avec le Christ, elle chargea de nouveau par écrit ladite Marina, de divine mémoire, de s'attacher avec plus d'ardeur encore à la même pensée et au même soin, confiant à elle, après Dieu, toutes ses sœurs et le soin de les garder; puis, cela fait, elle

(1) Cf. SOZOMÈNE, VIII, 24 (*P. G.*, t. LXVII, col. 1577 C).

(2) D'après Sozomène (VIII, 24; *P. G.*, col. 1580 A), Olympias aurait été simplement se fixer à Cyzique : ἐν Κυζίκῳ διέτριβεν. Les deux villes sont également sur le rivage de la Propontide, et Cyzique était la métropole de la Petite-Mysie, comme Nicomédie l'était de la Bithynie. Les détails qui suivent conviennent donc à l'une aussi bien qu'à l'autre. Les deux traditions sont conciliées dans NICÉPHORE CALLISTE (*P. G.*, t. CXLVI, col. 1012), qui fait partir Olympiade pour Cyzique d'abord, et de là pour Nicomédie.

(3) Ἐν θείᾳ τῇ λήξει. Cette locution, très usitée pour mentionner les défunts, est généralement construite au génitif. Cf. *Chron. Pasch.*, anno I Maurittii (*P. G.*, t. XCII, col. 964 B) : μετὰ ὑπατίου Τιβερίου Κωνσταντίνου τοῦ τῆς θείας λήξεως. *Conc. Chalc.* (Mansi, VI, col. 588 A) : ἐπιστολῇ τοῦ τῆς θείας λήξεως αὐτοκράτορος Θεοδοσίου.

s'échappa de la tempête des affaires humaines pour entrer dans le port tranquille de nos âmes, le Christ Dieu.

XI. — Or avant qu'on eût enseveli son saint corps, elle apparut en songe au métropolitain de cette même ville de Nicomédie (1), et lui dit : « Dépose mes restes dans un cercueil, place-le dans une barque, et laisse aller cette barque à la dérive; puis là où elle s'arrêtera, descendez à terre et déposez-moi là. » Le métropolitain fit ce qu'elle lui avait dit dans cette vision, mit le corps avec le cercueil dans la barque et laissa cette barque aller à la dérive; vers l'heure de minuit, la barque atteint le rivage, devant l'abside (2) de la sainte maison du saint apôtre Thomas qui est à Brokhthes (3); puis elle s'arrête, sans s'avancer au delà. A cette même heure, un ange du Seigneur apparaît en songe au supérieur et au portier (4) de la même vénérable maison et leur dit : « Réveillez-vous, et le cercueil que vous aurez trouvé dans la barque mouillée près du rivage devant l'abside, déposez-le dans le sanctuaire. » Dès qu'ils ont entendu ces paroles, ils voient toutes les grandes portes de l'église s'ouvrir d'elles-mêmes; mais comme ils s'étaient rendormis, ayant pensé que le fait n'était qu'une illusion, et ayant assujetti f. 204 v B. de nouveau les grandes portes, une seconde fois leur apparaît

(1) Pansophios était alors évêque de Nicomédie, et devait sa nomination à Chrysostome. Cf. Sozomène, VIII, 6 (P. G., t. LXVII, col. 1532 B).

(2) Nous employons ce terme, à défaut de mieux, pour traduire le grec *τροπική* que H. Estienne (*Thesaurus linguae graecae*) et Du Cange (*Glossarium mediae et infimae graecitatis*) définissent fort vaguement *pars aedificii*. Des trois ou quatre passages où se rencontre ce mot, le plus concluant est celui du continuateur anonyme de Théophane, III, 43 (P. G., t. CIX, col. 156 C). D'après ce passage, la *τροπική* (que le traducteur latin rend par *apsis*) paraît être une sorte de tribune pratiquée au milieu d'un amphithéâtre (*μέσον ἀναβαθμῶν*). Elle est en marbre (*μαρμαρίνον τροπικήν*) et appuyée sur deux colonnes (*ὑπὸ δύο κιόνων ἐστηρικμένη*); le peuple se tient sur les gradins, autour et au-dessous, tandis qu'elle est occupée elle-même par les personnages importants.

(3) C'est le nom d'un faubourg de Constantinople, situé de l'autre côté du détroit : *πέραν ἐν βρόχθοις*, lit-on dans le récit de Sergia que nous traduirons prochainement (ch. iv et vi). Le prier du monastère de Saint-Thomas de Brokhthes figure parmi les signataires de l'adresse au patriarche Ménas, lue dans une des séances du concile tenu à Constantinople en 536 (Mansi, t. VIII, col. 1015 E) : *Ἰωάννης ὑπὲρ Θεοῦ πρεσβύτερος, καὶ ἡγούμενος μονῆς τοῦ ἁγίου ἀποστόλου Θωμᾶ Βρόχθων, ὑπὸ Φωτεινὸν τὸν ἐσιώτατον ἐπίσκοπον* (Χαλκηδόνος), ὑπέγραψα. On voit que Brokhthes relevait de l'évêque de Chalcédoine.

(4) *Προσμεναρίω*. Ce mot se trouve déjà dans le canon II du concile de Chalcédoine (Mansi, t. VII, col. 357 D).

le même ange qu'auparavant, et jusqu'à trois fois il les presse avec beaucoup d'instances et leur dit : « Sortez et prenez le cercueil de la pieuse Olympias; car elle a beaucoup souffert pour Dieu : et déposez-le dans le sanctuaire. »

S'étant alors levés, et de nouveau ayant vu les grandes portes de l'église ouvertes, ils n'hésitèrent plus à croire : prenant les saints Évangiles, la croix, les chandeliers avec les cierges et l'encens, ils sortirent en procession devant l'abside; ils trouvèrent les saints restes d'Olympias dans la barque, et ayant rassemblé tous les monastères d'hommes et de femmes, à la lumière des cierges, au milieu des louanges et des actions de grâces à Dieu, ils déposèrent les saints restes dans le sanctuaire de ladite vénérable maison du saint apôtre Thomas à Brokhtes. De nombreuses guérisons se produisirent alors sur le saint tombeau, les esprits impurs étant aussi chassés et beaucoup de

f. 205 r A. maladies diverses s'enfuyant de ceux qu'elles possédaient. La mort de cette sainte, pieuse et bienheureuse servante de Dieu, Olympias, arriva au mois de juillet, le 25, sous le règne d'Arkadios le très divin et très pieux empereur (1) : elle prit rang dans le chœur des saints confesseurs et règne pour les siècles sans fin avec le roi immortel, le Christ, notre Dieu.

XII. — Après sa mort, la véritable servante de Dieu Marina, cette amie du Christ, sa parente et sa fille spirituelle que, comme il a été dit, elle avait tenue sur les fonts du saint, pur et salutaire baptême, montra clairement aux yeux de tous l'amour qu'elle avait pour cette âme bienheureuse : elle accomplit le mandat qu'elle avait reçu d'elle, et tout ce qui lui avait été ordonné par la sainte; toute cette famille, tout ce troupeau f. 205 r B. dont, après Dieu et notre Dame la toute sainte mère de Dieu, elle avait reçu le dépôt dans ses mains, elle l'entoura de son affection et de ses soins, le gouverna si bien qu'aucune des sœurs ne sentit une privation quelconque après le départ de la Sainte. Puis après la mort de la pieuse femme (2), on élut,

(1) Par conséquent le 25 juillet 408, l'empereur Arkadios devant mourir au mois d'août de cette même année, et saint Jean Chrysostome, auquel survécut Olympias (cf. ch. viii), étant mort le 14 septembre 407.

(2) Sans doute de Marina, bien que la phrase grecque ne soit pas très claire; car il semble qu'ensuite le pronom αὐτῆς (ἡ αὐτῆς σπυγνίς, sa parente) et l'expression τῆς ὁσίας καὶ μακαρίας ἐκείνης ψυχῆς (cette pieuse et bienheureuse âme) désignent Olympias elle-même.

comme supérieure de ce saint troupeau du Christ, la très chère amie de Dieu, nommée plus haut, Elisanthia, cette diaconesse sa parente : elle conserva sans en rien changer toute la règle qu'elle avait reçue de cette pieuse et bienheureuse âme, et suivit la trace de toutes ses vertus. Mais arrêtons-nous là.

XIII. — J'ai cru nécessaire et tout à fait utile d'introduire dans ce récit le détail des saintes vertus de cette véritable servante de Dieu, sainte Olympias, en vue de l'intérêt d'un grand nombre. *Aucun lieu (1), aucun pays, ni désert, ni île, ni endroit éloigné ne demeura étranger aux largesses de cette femme glorieuse ; elle secourut les églises en contribuant aux offrandes liturgiques, les monastères, les couvents et les pauvres (2), f. 205 v A. les prisons et les exilés : en un mot, elle répandit ses aumônes sur toute la terre ; ainsi cette bienheureuse Olympias atteignit la limite suprême de l'aumône et de l'humilité (3). On ne saurait trouver ce qu'il peut y avoir au delà : vie sans vanité, extérieur sans recherche, caractère sans aucune feinte, visage sans apprêt, veilles sans aucun sommeil (4), corps incorporel, esprit sans frivolité, intelligence sans ténèbres, cœur sans agitation, ardeur sans indiscretion, charité sans bornes, libéralité incompréhensible, vêtements méprisables, abstinence sans mesure, rectitude de pensée, espérances impérissables en Dieu, aumônes incalculables, richesse de tous les humbles ; et elle fut (5) dignement honorée par le très saint Patriarche Jean. Elle s'abstenait de tout aliment vivant ; elle passait la plus grande partie du temps sans se baigner ; et si la faiblesse de sa santé, car elle souffrait continuellement de l'estomac, lui rendait le bain nécessaire, elle ne descendait dans l'eau qu'avec une tunicelle, par respect pour elle-même, comme l'on dit.*

XIV. — Elle pourvut à l'entretien de plusieurs Pères et en f. 205 v B

(1) Cf. *Hist. Laus.*, col. 1249 A-B.

(2) Πτωχοῖς. L'*Hist. Laus.* porte πτωχοπραξίαις, qui est plus en harmonie avec les mots voisins χοινοβίαις, φυλακαῖς.

(3) Τῇ ταπεινοπροσώγῃ. Ce mot est bien dans le ms., malgré l'indication contraire des *Anal. Boll.*

(4) Ἄνθρωπος ἀγρυπνῶν se trouve un peu plus loin dans *Hist. Laus.*, après ἀτάραχος καὶ ἁγίου.

(5) *Dial.*, c. 61 A-C. Il est à noter que, dans le *Dial.*, la phrase suivante est tout entière au présent : ἀπέχεται, πύσχει, καταβαίνει. Notre auteur emploie au contraire l'imparfait.

particulier, ai-je dit, à celui du **bienheureux** archevêque **Jean** ; **et elle sut se montrer digne de la vertu** du patriarche : car, lorsqu'il eut été victime de ces intrigues et exilé, comme il a été dit plus haut, la pieuse femme pourvut sans défaillance (1) à ses besoins et à ceux de tous ses compagnons. **Et ce n'est pas peu de chose pour des ouvriers du Christ, qui portent nuit et jour le souci des choses du Christ. Comme saint Paul** (2) **salue Persis, Tryphaena, Tryphosa, Olympias** elle aussi, cette pieuse imitatrice du Christ, reçut sans doute la même salutation (3).

**Je sais que cette** toute vertueuse et inspirée de Dieu Olympias **servit aussi le bienheureux Nectaire**, archevêque de Constantinople (4), **qui même dans les affaires de l'Église lui obéissait; et Amphiloque**, évêque d'Iconium (5); **et Optimos** (6), **et Pierre** (7) **et Grégoire** (8), **le frère de saint Basile; et Epiphanius**, archevêque de Constance de Chypre (9), et beaucoup d'autres, parmi les saints et divins (10) Pères qui résidèrent dans la capitale; **et auxquels, est-il besoin de le dire?**  
f. 206 r A. **elle donna des biens fonciers et de l'argent.**

**Quand Optimos, qu'on vient de nommer, mourut à Constantinople, de ses propres mains elle ferma les**

(1) Notre ms. a tiré à peu près ce mot (*ἀπερίσπαστος*) du *Dial.* (qui présente τὸ ἀπερίσπαστον), mais a changé complètement le sens de la phrase.

(2) Le ms. de Paris et celui de Florence ont ici ὡς ἀπὸ τοῦ Παύλου : ἀπὸ semble avoir été substitué à λέγει du *Dial.*

(3) La phrase correspondante dans le *Dial.* est plus explicite et mieux construite : « Comme dit Paul, saluant Persis qui avait peut-être soutenu les mêmes fatigues qu'Olympias : *Saluez, écrit-il, Persis la bien-aimée qui a beaucoup souffert dans le Seigneur* (Rom., xvi, 12). *Car tous cherchent leur intérêt et non celui du Christ* (Philipp., ii, 21). » Notre auteur a ajouté deux noms propres qui se trouvent en effet en saint Paul dans la phrase précédente, puis il a résumé et bouleversé la phrase du *Dial.*

(4) Prédecesseur de saint Jean, patriarche en 381, mort en 397.

(5) Disciple et ami de saint Basile, évêque en 375.

(6) Évêque d'Antioche de Pisidie, un des signataires du premier concile général de Constantinople en 381.

(7) Le plus jeune des frères de saint Basile, évêque de Sébaste d'Arménie en 379 ou 380.

(8) Saint Grégoire, évêque de Nysse en 372. — Le *Dial.* porte Γρηγόριον καὶ Πέτρον τὸν ἀδελφὸν Βασιλείου. L'auteur de notre *Vie* aura peut-être hésité, ne connaissant pas ce Pierre.

(9) Saint Épiphane, évêque de 367 à 403. Constance de Chypre est l'ancienne Salamine.

(10) Littéralement : *qui portent Dieu*, θεοφόρων.



**yeux de ce grand personnage. De plus, elle soulagea en toutes choses et sans mesure tous les malheureux.**

Elle soutint **Antiokhos** de Ptolémaïs (1) et **Akakios**, évêque de Bérœa (2), et le très saint **Sévérien**, évêque de Gabala (3), et plus ou moins, en un mot, tous les ecclésiastiques de passage, un nombre incalculable de moines et de vierges.

XV. — A cause de cette sympathie pour eux (4), elle essuya de nombreuses épreuves par le fait du malin et de l'ennemi du bien, et soutint de grands combats pour la vérité divine, nuit et jour, sans interruption, elle vécut au milieu de larmes infinies, « soumise à toute créature humaine à cause du Seigneur (5) », pleine de toute prudence et s'inclinant devant les saints, vénérant les **Évêques**, honorant le sacerdoce, respectant le clergé, f. 206 r B accueillant les moines, favorisant les vierges, secourant les veuves, élevant les orphelins, protégeant la vieillesse, soutenant les faibles, compatissant aux pécheurs, guidant les égarés, ayant pitié de tous, s'attendrissant sans rien épargner sur les pauvres, catéchisant beaucoup de femmes infidèles, et leur procurant les secours nécessaires à la vie, elle laissa, par toute sa conduite, une impérissable réputation de bonté; ayant appelé de l'esclavage à la liberté la nombreuse troupe de ses serviteurs, elle voulut les honorer à l'égal de sa propre noblesse; ou plutôt, s'il faut dire la vérité, ils paraissaient, par leurs dehors, plus nobles que cette sainte; car on n'aurait pu rien trouver qui fût plus simple que son habillement : les plus misérables porteurs de haillons auraient jugé indignes d'eux les vêtements qui suffisaient à son héroïque vertu (6). Elle conservait en elle une telle douceur qu'elle dépassait la simplicité même des enfants : jamais aucun blâme, même à l'adresse de ses proches, ne se faisait entendre chez cette véri-

(1) Cet évêque assistait au conciliabule du *Chêne* (403), et faisait partie de la majorité hostile à saint Jean Chrysostome.

(2) En Syrie. Cet Akakios était à la tête de la délégation envoyée à Rome vers 399 par l'évêque Flavien, et dont le retour termina définitivement le schisme d'Antioche.

(3) Également en Syrie. L'évêque Sévérien vint souvent prêcher à Constantinople sous le règne d'Arcadius, et mourut sous Théodose II, après 408.

(4) *Hist. Laus.*, col. 1249 B-1250 A.

(5) 1 *Petr.*, II, 13. Notre ms. porte φύσει au lieu de πρὸς φύσιν.

(6) Τὰ τῆς ἀνδρείας ταύτης σκεπέσματα. *Hist. Laus.* : τὰ τῆς ὁσίας ταύτης σκ.

f. 206 v A. *table image du Christ (1); toute sa vie, qui n'était pas une vie, se passait dans la pénitence et dans un abondant écoulement de larmes; et il eût été plus facile de voir tarir, dans les canaux (2), les eaux dérivées d'une source, que de voir ses yeux, toujours baissés, et toujours fixés sur le Christ, cesser un moment de pleurer. Pourquoi en dire plus long? quoi que je puisse rappeler à ma pensée pour raconter à loisir les combats et les vertus de cette âme ardente (3), les paroles paraîtront bien en arrière de ses œuvres (4). Qu'on ne croie pas que je fasse œuvre d'imagination en parlant ainsi de cette inébranlable Olympias, qui tout entière d'ailleurs fut vraiment le vase précieux du Saint-Esprit; mais j'en parle en témoin oculaire (5), en homme qui a pu voir la vie de cette bienheureuse et sa conduite angélique, comme étant son véritable ami spirituel, et intimement lié avec sa famille, par qui enfin fut faite, suivant ses intentions, la distribution de beaucoup de ses biens (6).*

XVI. — Cette divine et divinement inspirée Olympias, n'ayant plus aucun sentiment charnel, soumise aux autorités, obéissante aux puissances, s'inclinant devant les Églises (7), vénérant les évêques et les prêtres, honorant tout le clergé, fut donc trouvée digne de rendre témoignage à la vérité et fut assaillie par des tempêtes d'injustes diffamations : elle est placée au rang des Saintes qui ont confessé la foi par tous les pieux habitants de Constantinople. Car elle s'exposa de très près à la mort dans ses luttes pour la cause divine, et

(1) Χριστοφόρῳ.

(2) Ἐν τοῖς σκάμμασιν. Le ms. de Florence, et l'*Hist. Laus.* : ἐν τοῖς καύμασιν, dans les grandes chaleurs (?).

(3) Πεπρωμένης. L'écriture de ce mot est défectueuse : on pourrait lire peut-être πεπερασμένης, accomplie. *Hist. Laus.*, πεπετρωμένης, pétrifiée, c.-à-d. sans doute solide comme un rocher. Cf. plus bas ἀπαθιστάτης.

(4) Πολὺ κατόπιν οἱ λόγοι... C'est le texte d'*Hist. Laus.* Cette leçon, qui nous paraît authentique, est devenue dans notre ms. πολλοὶ καὶ ταπεινοὶ λόγοι, la prononciation n'étant guère différente.

(5) C'est l'auteur de l'*Hist. Laus.*, ne l'oublions pas, qui nous fait cette déclaration.

(6) Déjà obscure dans l'*Hist. Laus.*, cette phrase est évidemment altérée dans le ms. Nous reproduisons, faute de mieux, l'interprétation du traducteur latin (*P. G.*, col. 1247 D).

(7) Le ms. porte clairement ἐκκλησίας.

*mourant au milieu de ces luttes, elle conquiert la gloire des bienheureux avec la couronne éternelle. Maintenant elle triomphe dans les demeures immaculées, où elle habite avec les âmes pieuses et semblables à elle, et où elle demande avec assurance au Maître divin la récompense de ses bonnes œuvres.*

XVII. — Demandons-lui donc ses prières pour fléchir le Dieu tout miséricordieux et compatissant, afin qu'il détourne de nous le châtiment de nos péchés; pour faire éteindre la flamme vengeresse allumée par nos fautes; pour revenir en esprit de pénitence au Dieu dont le cœur se laisse toucher, et obtenir de lui l'infinie pitié.

La sainte et bienheureuse femme nous adresse une exhortation, à nous qui lisons ou entendons le récit de sa vie; elle nous donne cette leçon, dans le Christ Jésus, par la voix de f. 207 r B. saint Paul, le coryphée des saints apôtres : « Conservez les traditions qu'on vous a apprises (1)... Veillez à marcher non comme des insensés, mais comme des gens sages; rachetez le temps, car les jours sont mauvais (2)... Car nous n'avons pas à lutter contre la chair et le sang, mais contre les princes, contre les puissances, contre les dominateurs de ce monde de ténèbres, contre les esprits mauvais répandus dans l'air (3). » Cela veut dire non seulement contre les hommes, mais contre les esprits impurs, ceux qui suggèrent à chacun de nous de persister dans ses égarements, et ruinent par-dessous ceux qui s'élèvent (4). « C'est pourquoi, prenez l'armure de Dieu (5) », c'est-à-dire la pureté de corps et d'esprit, l'humilité, la douceur, la continence. « Que personne ne rende à autrui le mal pour le mal (6) »; mais si tu vois ton frère faire quelque faux pas (7), ou sur le point d'être terrassé par le démon, ne le laisse pas tomber par ton silence, mais, suivant le précepte de la divine

(1) II *Thess.*, II, 15; et I *Cor.*, XI, 2.

(2) *Eph.*, V, 15-16.

(3) *Eph.*, VI, 12.

(4) Ms. : τὰ ὑποβάλλοντα τοὺς πλάνους ἐνδελεχεῖν ἐκάστω καὶ ὑποφθεῖρειν τοὺς μετεώρους.  
Nous proposons ὑποφθεῖροντα

(5) *Eph.*, VI, 13.

(6) I *Thess.*, V, 15.

(7) Cf. I *Jo.*, V, 16.

Écriture, « avertis, reprends, exhorte (1)..., veillant sur toi même afin de n'être pas tenté (2), » que personne donc ne vous séduise par les apparences persuasives et flatteuses des vaines paroles (3); mais conduisez-vous avec dignité « envers tous et surtout envers les proches dans la foi (4) ». Voyez bien encore ceci : si une femme, mariée à un homme mortel et périssable, se laisse corrompre par un autre, elle encourt les châtimens, les supplices, l'exil : combien plus encore celui qui s'est engagé envers notre maître et seigneur Jésus-Christ, s'il l'abandonne (5) et se livre à cette vie éphémère et vaine, « méritera-t-il un pire châtiment (6) » ! Que le Seigneur nous rende donc « purs et irréprochables devant lui dans son amour (7) », par l'intercession de notre sainte et glorieuse Dame Marie, mère de Dieu et toujours vierge, et par celle de la pieuse Olympias, nous et les lecteurs et auditeurs au cœur sincère ! Daigne le Seigneur accorder grâce et pitié au jour de la justification ! Et il nous délivrera (8) tous et toutes de toute action diabolique, dans le Christ Jésus Notre-Seigneur.

f. 207 r B.

18 (9). — Je vous demande, moi le pécheur qui ai écrit cette *l'ie*, et je vous conjure au nom du Dieu charitable et tout-puissant et de Notre-Seigneur Jésus-Christ et du Saint-Esprit, vous qui la lisez dans la paix ou qui l'écoutez dans une sainte espérance, priez pour ma pauvre âme, afin que la rémission des péchés et l'heureuse justification soient accordées à moi et à tous les lecteurs, par notre charitable Sauveur Jésus-Christ le Dieu vrai et vivant, car à lui convient la gloire, l'honneur, l'adoration, avec le Père et le Saint-Esprit, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Amen.

Paris.

Joseph BOUSQUET,  
agréé de l'Université,  
Vice-recteur de l'Institut catholique.

(1) II *Tim.*, iv, 2.(2) *Gal.*, vi, 1.(3) Cf. *Col.*, ii, 1; et *Eph.*, v, 6.(4) *Gal.*, vi, 10.(5) Nous adoptons la leçon du ms. de Florence : *ἐὰν ἐξέας αὐτὸν κολληθείη*. Cf. plus haut *ἐν... εὐρεθείη*.(6) *Hébr.*, x, 29.(7) *Eph.*, i, 4.(8) *ῥύσεται*. Ce futur étonne un peu : mais le subjonctif *ῥύσεται* du ms. de Florence n'étonne pas moins, après les optatifs *ποιῆσαι* et *δῶη*.

(9) Ce dernier alinéa manque totalement dans le ms. de Paris.